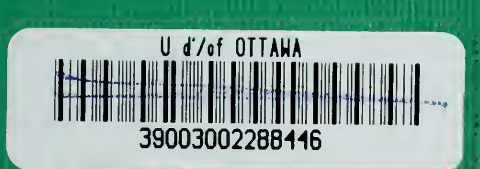

U d'/of OTTAWA
39003002288446



GALERIE

DES

POËTES VIVANTS.

CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ

GALERIE

DES

POËTES VIVANTS

PAR

AUGUSTE DESPLACES.

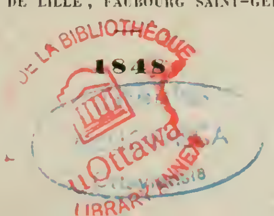
NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE.

LAMARTINE, MUSSET, BÉRANGER,
LES DESCHAMPS, GAUTIER, VIGNY, HUGO,
ESQUIROS, BRIZEUX, BARBIER, PONSARD, LAPRADE,
RESSEGUIER, TURQUETY, HOUSSAYE,
SAINTE-BEUVE, ETC., ETC.

PARIS,
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
17, RUE DE LILLE, FAUBOURG SAINT-GERMAIN

1848



La peinture en pied n'affecte pas toujours les grandes dimensions que lui donnent Van Dyck et Vélasquez. Pour peu que vous ayez le sentiment d'un art expressif et soigneux, vous aurez, en effet, remarqué au Louvre ces portraits en pied de Henri II et de Charles IX, gloire charmante du pinceau de Janet. Sur ces toiles, hautes de trente centimètres au plus, et moins larges d'un tiers, la physionomie du personnage, son attitude, son costume, tous les détails enfin de la figure sont rendus avec une précision et un relief que font plus méritoires les difficultés du cadre.

L'auteur du présent livre est en critique de l'école du peintre ordinaire des Valois ; puisse-t-il ne pas sembler un disciple trop indigne du vieux maître !

PRÉAMBULE.

A cette époque de littérature avancée et compliquée, s'il est une œuvre difficile, qui exige une adresse de main aussi grande qu'une aptitude particulière de l'esprit, c'est à coup sûr la critique des poëtes et la reproduction ressemblante de leur physionomie. En de pareilles études, que le moindre signe de la figure soit oublié, la plus légère nuance du caractère méconnue, et toute la valeur du portrait est soudain compromise dans l'estime des connaisseurs, aussi exigeants qu'ils sont rares. Voilà ce qui fait l'entreprise aussi scabreuse que peu tentée ; et cependant ne serait-il pas l'heure de rassembler, comme dans un musée d'élite, tous ces précieux talents qui sont encore la gloire la plus pure et la moins contestable

des lettres contemporaines? Quand la presse quotidienne, à de bien rares exceptions, s'éloigne chaque jour davantage de la littérature proprement dite, ne serait-il pas opportun d'insister avec discrétion, mais avec ferveur, sur des noms et des œuvres dont l'importance est trop souvent dissimulée par l'envie ou perdue dans les bruyantes tempêtes du journalisme?

Voyez plutôt ce qui se passe, et dites si les poëtes (j'entends ceux-là qui sont touchés du vrai rayon), de nos jours même où la vulgarité menace de tout envahir, dites si les poëtes ne portent pas dans la pratique des lettres, et jusque dans les affaires, un prestige particulier que subissent les natures même les plus antipathiques à toute poésie? Que M. Esquiros, par exemple, s'aventure dans les steppes les plus arides de l'économie politique, il saura entraîner sans nul effort le lecteur à sa suite vers des questions que la plupart n'eussent certes pas abordées sur les traces et sur la garantie de M. Léon Faucher. C'est que M. Esquiros, dans un tout petit volume de quelques mille vers, a prouvé, certain jour, qu'il avait un sentiment vrai et profond de la nature, un cœur chaud, une parole vibrante, un esprit ouvert à toutes les nobles passions, et ce jour-là M. Esquiros a gravé dans la mémoire d'un grand nombre un souvenir dont l'enchantement s'étendra sur tous ses écrits.

C'est qu'en effet, quoi qu'en dise la grossièreté, ou l'envie, ou l'ignorance, cet art suprême n'a jamais disposé d'un instrument plus complet et mieux assoupli que l'instrument dont quelques-uns, parmi ceux qui le pratiquent, ont aujourd'hui le secret. Jamais la pensée, le sentiment et la fantaisie n'eurent pour se produire en vers un langage plus riche et des ressources plus variées ; car la poésie en est venue à emprunter, avec bonheur souvent, des beautés nouvelles à deux autres muses, ses sœurs et ses rivales, et ce n'est pas sans vérité qu'elle a pu dire :

> De tous les arts je fais le tour;
> J'ai leurs secrets, et pour mes stances
> Je prends au peintre les nuances,
> Au statuaire le contour.

Toutefois, à mesure que son domaine s'agrandissait, à mesure que les mélodies de la lyre devenaient plus savantes, il est arrivé que son public décroissait d'autant, et la chose est toute simple. Ces partitions si doctement orchestrées s'adressant à un auditoire dont l'éducation était sur ce point en défaut ou en retard, il était naturel que la foule se récusât et courût à des œuvres d'une intelligence plus facile. C'est même ce qui fait que la poésie contemporaine n'a pu encore s'acclimater au théâtre et s'y jouer à l'aise dans toute l'étendue de son magnifique clavier.

Que le culte de la Muse, pour être d'un rayonne-

ment plus restreint, ne nous en soit donc que plus cher. C'est dans les hautes régions de l'art que la critique doit surtout devancer et non pas suivre la foule. Ainsi comptons-nous bien faire. Les arrêts que porte la foule, dans les questions poétiques, nous imposent moins que nous ne saurions dire, et ses dédains, pas plus que son oubli, ne nous empêcheront de promulguer des titres que nous croirons dignes de mémoire.

On a souvent parlé de cette disposition jalouse des contemporains à rabaisser les gloires présentes au profit des gloires d'autrefois, à humilier les talents nouveaux avec les vieilles renommées. Certaine critique française n'agit-elle pas dans le même sentiment lorsqu'elle insiste avec tant de complaisance sur les poëtes étrangers, sur ceux d'Allemagne particulièrement? Pour mon compte, je suspecte un peu l'entière bonne foi d'une telle admiration. Notre enthousiasme, en effet, a-t-il ainsi besoin d'émigrer sans cesse pour trouver des aliments en poésie? A Dieu ne plaise que je prétende nier les glorieux accents qui retentissent par delà le Rhin au cœur d'un peuple si noblement disposé à les entendre; mais, sans parler ni de Hugo ni de Lamartine, n'avons-nous pas en France des voix aussi dignes d'être applaudies que celles de nos voisins du Nord, des esprits aussi violemment étreints du noble souci de la beauté? La plupart de nos recueils ne renferment-

ils pas des perles poétiques d'une aussi belle eau que toutes celles dues, par exemple, à l'école souabe? N'avons-nous pas enfin des poëtes qui puissent lutter avec Rückert pour les splendeurs du coloris, avec le comte de Platen pour la science des contours et la perfection rhythmique, avec W. Müller pour la fraîcheur toute printanière des images? Si je dois dire toute ma pensée, sans méconnaître, encore une fois, aucune des gloires étrangères, je pense que l'école française, en poésie comme en peinture, est encore la plus riche en talents et en œuvres.

Mais, parmi nos poëtes contemporains, si les aînés, venus en groupe à une époque plus attentive et moins enfiévrée d'industrie, ont su recueillir de plus opulentes moissons dans un champ doré par un meilleur soleil, tout en applaudissant à leur glorieuse fortune poétique, nous unirons volontiers à leurs noms ceux de plus jeunes talents qui, moins heureux, se sont heurtés, à leurs débuts, contre l'indifférence, le pire des obstacles en littérature, et qui ont dû se résigner, avec plus ou moins de courage, aux fatalités des circonstances. Nous n'avons d'ailleurs aucune répugnance à prononcer ces noms nouveaux qui ont pour eux le prestige du talent, s'ils n'ont encore celui de la renommée. D'autres semblent décidés à toujours les passer sous silence; nous n'imiterons pas cette réserve dictée, j'imagine, par des motifs purement littéraires. Jeune nous-

même, Dieu merci, ce n'est pas nous qui attendrons que le poëte soit chenu pour le proclamer, et qui ferons jamais de la jeunesse un titre d'exclusion ou d'ajournement, un prétexte à quarantaine. Bien différent en cela de plusieurs, nous pensons que la gloire de chacun aide puissamment à la gloire de tous. Une constellation est d'autant plus brillante qu'elle contient plus d'étoiles, et le concert, entendu à distance, gagne beaucoup à cet ensemble éclatant de voix diverses et fraternelles.

Un mot maintenant sur la méthode que nous apporterons à ces études.

Disons de suite que nous en négligerons la partie biographique. A nos yeux, l'histoire du poëte, c'est l'histoire de ses chants. Aussi viserons-nous uniquement à bien caractériser les talents divers, à en résumer les manières et les transformations dans un cadre toujours peu étendu, mais synoptique; car nous écrivons en vue de lecteurs au courant déjà des noms et des œuvres. Nous ne prétendons pas enseigner les poëtes, mais les constater.

Peut-être nos arrêts auraient-ils plus de poids auprès de plusieurs, s'ils étaient plus longuement motivés. D'après les habitudes qu'on lui a faites, pour que le public en accepte communément les conclusions, il faut que les réquisitoires ou considérants de la critique soient longs d'une heure tout au moins. C'est encore une faiblesse des lecteurs contempo-

rains que nous ne pouvons nous résoudre à caresser; car nous avons la plus grande horreur littéraire pour la redondance et le délayage, et de toutes choses nous n'aimons guère que la fleur. N'est-ce pas madame de Sévigné qui, dans une de ses lettres, regrette de n'avoir pas eu le temps de la faire plus courte? Loin de viser à l'étendue, il n'est pas un de nos articles au sujet duquel nous ne soyons tenté d'exprimer le même regret. C'est d'ailleurs lorsqu'on voit les fameux du jour étaler en plein tribunal et supputer si bruyamment leurs lignes, qu'il est de circonstance et de bon goût de resserrer les siennes. Puis l'office de la critique nous a toujours semblé plus sommaire, moins explicite que d'ordinaire on ne l'exerce. Debout au carrefour de l'art, elle indique au voyageur qui se présente et l'interroge le sentier qui mène ou vers le saule dont se couronne une source peu connue, ou vers le chêne vigoureux planté sans peur des vents sur quelque cime escarpée; mais, si d'avance elle note tous les accidents de la route, révèle toutes les rencontres possibles et va jusqu'à compter toutes les feuilles du saule et tous les glands du chêne, alors elle paralyse indiscrètement toutes les émotions du voyage.

A défaut de plus grand mérite, nous saurons, dans un sujet où de si vives susceptibilités sont en jeu, avoir à l'occasion un franc parler. La critique, dans son premier et jeune abandon, ne sait voir ou ne

veut voir que les beaux côtés des talents et va même jusqu'à les surfaire; mais, comme le cœur, l'enthousiasme a aussi ses mécomptes, et la pratique des lettres vous conduit vite de nos jours à reconnaître que le mot de M. de Talleyrand, *N'ayez pas de zèle*, est d'une application pour le moins aussi juste en littérature qu'en politique.

Il est dans notre plan de nous en tenir aux poëtes proprement dits, à ceux-là qui ont écrit en vers. Loin de nous de croire la poésie inhérente au rhythme; c'est même la gloire des prosateurs éminents de l'époque d'avoir répandu sur leurs œuvres l'éclat d'un lyrisme parfois merveilleux. Sans parler de M. de Châteaubriand, quelles odes formulées en strophes sont plus émouvantes et plus poétiques que tel passage des *Lettres d'un voyageur?* M. de Balzac n'est-il pas poëte à ses heures comme M. Janin l'est aux siennes? Mais il faut avant tout se conformer, bien qu'à regret, aux exigences du cadre adopté. D'ailleurs, les rapprochements nombreux qu'offriront naturellement de tels sujets, faisant circuler bien des noms dans nos pages, nous permettront de satisfaire, autant qu'il sera en nous, à cette justice distributive qui, si on pouvait l'atteindre complète, serait l'idéal de la vraie critique.

Mais qui oserait espérer de rendre à chacun l'hommage ou le souvenir qu'il mérite? C'est en poésie surtout qu'il n'y a vraiment qu'heur et mal-

heur ; c'est en poésie que la sottise publique se trahit par de plus étranges méprises et par de plus inintelligentes exagérations. Quand un nom y a reçu le baptême de la renommée, il circule sur toutes les lèvres de la foule qui le redit avec acclamations, sans savoir le plus souvent la valeur des idées qui le recommandent. Tel qui ne songe pas à s'enquérir des œuvres produites en public avec ce recueillement et cette décence qui devraient toujours entourer les publications poétiques, renchérit, les yeux de l'esprit fermés, sur le mérite de celles que les bruits du succès lui indiquent. Alors, tous les badauds survenant à l'envi, leurs sympathies, d'autant plus sonores qu'elles sont moins éclairées, égarent le succès dans des voies qui aboutissent fréquemment au ridicule. En présence de fortunes si singulières et souvent si inexplicables, on est forcé de croire à l'étoile funeste ou propice, au hasard du flot qui pousse la nef au large ou la rejette sur le rivage. Puis, indépendamment de ceux qui ont naufragé à deux pas du bord, combien d'autres, âmes profondes et puissantes, n'ont pas même eu cette douceur, si troublée de nos jours, de livrer à l'écho, même le plus prochain, leurs joies ou leurs souffrances, le cri de leurs colères ou de leurs enthousiasmes ! Le monde poétique contemporain est véritablement, comme le cimetière du poëte anglais, tout jonché de tombes sans noms et qui re-

couvrent des poëmes ignorés. Qui pourrait dire tous les nobles accents qui retentissent dans l'ombre muette ou qui restent ensevelis dans les confidences de l'amitié? Autant vaudrait compter toutes les marguerites que les amants n'ont point effeuillées, toutes les fleurs agrestes qui n'ont pas reçu le baiser de l'abeille, tous les trésors du printemps, roses ou pervenches, qui n'ont point passé du parterre dans les cheveux ou sur le sein de la beauté ! C'est pourquoi, dans l'impuissance où doit franchement se reconnaître la critique de jamais payer sa dette à tous et de réparer les injustices des destinées, il lui siérait bien, au seuil d'une galerie semblable à celle que nous avons la fantaisie d'ouvrir, il lui siérait, dis-je, d'élever un socle du plus beau marbre, socle que ne surmonterait aucune statue, mais qui, chargé des plus pieuses couronnes, porterait cette inscription en lettres d'or : *Aux Dieux inconnus !*

7 février 1847.

P. S. Nous n'avons pas réimprimé ces études sans ajouter de côté et d'autre quelques paragraphes qui nous paraissent devoir les améliorer et les rendre plus dignes de l'attention indulgente dont plusieurs ont bien voulu les honorer. Nous avons tâché toutefois que ces additions ne troublassent point l'é-

conomie de l'ensemble, mettant par-dessus toute chose autant de zèle à restreindre nos pages que d'autres à prodiguer les leurs. Il nous a semblé par l'accueil fait à ce livre qu'on nous tenait enfin compte de cette discrétion, et cette tolérance, un peu tardive, n'a point laissé de nous être douce. Elle nous aurait plus longtemps fait défaut, que nous n'aurions pas moins persisté dans cette continence de style qui sera toujours la loi première de nos écrits. S'il est en effet un vice littéraire à éviter de nos jours, n'est-ce pas l'amplification et le vain parlage? faut-il chercher une autre cause que cette production déréglée à l'immense fatigue qui pèse sur tant d'écrivains haletants et alanguis? A voir ces improvisations d'histoire, de roman, de drame, si lâchées dans leur étendue, on dirait vraiment la Loire en été, quand les eaux du fleuve ne pouvant plus remplir son vaste bassin, laissent à nu, au milieu du lit sans profondeur, ces stériles bancs de sable qui compromettent la gloire de son cours. Que j'aime mieux cette humble rivière de Creuse qui coule discrète et encaissée entre ses deux chaînes de collines, mais dont la barque du pêcheur sillonne en tout temps le lit toujours plein, et dont le promeneur solitaire entend de loin l'eau profonde et vigoureuse qui chante aux écluses!

9 Janvier 1848.

HYMNE A LA BEAUTÉ.

INVOCATION.

Que de fois dans la saison verte,
Que de fois dans l'âpre saison,
L'aile de l'âme grande ouverte,
Les yeux du rêve à l'horizon ;

Dès l'aube, ou le soir dans la veille,
A toute heure, du même essor,
Poursuivant l'unique merveille
Que mon cœur estime un trésor;

Toujours à reprendre ma course
Ardent, mais toujours renversé,
Que vers l'Astre, que vers la Source
Je me suis de fois élancé !

Astre d'or que je voyais poindre
Dans les lointains de mon désir;
Source que j'avais soif de joindre
Pour y plonger tout à loisir;

Que de fois, ô sacré mirage,
Lueurs de la grande clarté,
Vous avez trahi mon courage,
O prestiges de la Beauté!

Car c'est toi, Beauté souveraine,
De mes jours éternel tourment,
Toi dont un seul rayon m'entraîne,
Les bras ouverts, tel qu'un amant;

C'est toi dont le rêve m'assiége
D'un charme toujours incomplet;
C'est toi qui m'as pris à ton piége
Comme un oiseau dans un filet.

Aux premières lueurs de mon adolescence,
Quand du cœur et du front s'éveille la puissance,
Laissant chacun tenter et l'or et la faveur,
Dans les sentiers discrets moi je restais rêveur;
Et, l'œil indifférent à tous les phénomènes,
L'esprit blessé du mal et des laideurs humaines,
Seul avec ton penser, de ton amour rempli,
En ces jours où ton culte est en si noir oubli,
Cherchant autour de moi ta splendeur immortelle,
Je disais inquiet : Amis, où donc est-elle?
Mais tous allaient, cœurs froids à mon rêve étrangers,
Fatiguer de leurs vœux des autels mensongers.

J'ai su depuis, Beauté suprême,
Les idoles du cœur humain,
Et les pierres de l'anathème
Leur vinrent souvent de ma main ;
Souvent, pour ces déesses vaines,
Le sang qui ruisselle en mes veines
S'aigrit de fureur et de fiel ;
Souvent tressaillirent leurs ombres
Aux cris de mes colères sombres,
Lancés aux quatre vents du ciel !

Oui, dans ces brûlantes querelles,
Beauté dont je servais la loi,
La haine que j'avais contre elles
Venait de mon culte pour toi.
Mais j'ai compris que mon outrage
Était plus vain que dans l'orage
Le cri perdu des alcyons,
Et mon âme, soudain calmée,
Ainsi qu'une fleur embaumée,
Ne s'ouvre plus qu'à tes rayons !

O rayonnement pur ! Beauté, profond mystère
Dont le ciel est jaloux et qu'adore la terre !
Accouplement sacré des formes, des couleurs !
Les grâces du sourire et les grâces des pleurs,
Les contours délicats, les nuances, les poses,
Assemblage inouï que toi seule composes,
Toi qui sais fondre ensemble, ineffables accords,
Les charmes de la terre et de l'âme et des corps,
Beauté ! des profondeurs d'une époque assombrie
Je te salue, et t'aime avec idolâtrie !

Si souvent qu'à mes yeux quelqu'un de tes éclairs
Brilla, soit dans un astre au dôme bleu des airs,
Soit dans un paysage ou dans une peinture,
Dans l'œuvre de l'artiste ou bien dans la nature;
Si souvent, gracieux ou plein de majesté,
Qu'à mes regards épris ton charme ait éclaté,
Mon cœur tout palpitant, trop facile à séduire,
Sans t'admirer soudain ne t'a jamais vu luire.
Mais si parfois, Beauté, toi reine des plus forts,
Toi mère de l'amour et des brûlants transports,
En signes moins obscurs, en magnétiques flammes
Je te vois resplendir aux fronts puissants des femmes,
Soudain, le regard fixe et de splendeurs noyé,
Je pâlis et je tremble ainsi qu'un foudroyé!

Cependant chaque fois, quand ton prisme d'Armide
Frappait éblouissant sur ma paupière humide,
Alors même, ô surprise! immobile et ravi,
Je sentais chaque fois mon cœur inassouvi,
Et devant tout objet que ton lustre décore,
O terrestre Beauté, je voulais plus encore!
En mon esprit toujours un type sans pareil,
Importunant ma joie, éclipsait ton soleil.

De toutes les forces de l'âme
Alors, vers ce point rayonnant,
Épervier que sa proie enflamme,
J'ai tendu d'un vol permanent.

Plus rapide que l'hirondelle,
En avant, disais-je, en avant!
O pensée, encore un coup d'aile,
J'aperçois l'astre à son levant.

Là-bas, c'est le jour sans nuage ;
Plus d'ombres; plus rien de caché ;
C'est la fontaine au frais rivage
Où dort le désir étanché !

Ainsi, franchissant monts et grève,
J'allais sans frein, j'allais toujours ;
Et, pour mieux atteindre mon rêve,
J'appelais l'art à mon secours.

Il n'est sommet inaccessible
Où ma stance ne monterait;
Au point de mire de la cible
En archer sûr je lance un trait.

Habile à ce genre d'escrime,
Je soulevais l'Esprit du sol ;
Avec l'éperon de la rime
J'excitais l'Idée en son vol.

Art impuissant ! défaite amère !
Un jour, de courage épuisé,
Je suis, du haut de ma chimère,
Tombé sans conquête et brisé !

Idéal ! Idéal ! fleur des célestes plaines,
Rose des bois sacrés, ou lis des grands sommets,
Dont nous ne respirons que les vagues haleines
Sans t'avoir vu jamais ;

Toi, dont le seul parfum, de si loin qu'on l'aspire,
Les troublant de pensers plus doux qu'ils sont amers,
As sur les nobles cœurs cet orageux empire
Des autans sur les mers ;

Idéal! contre moi, dans les ombres infimes,
Contre moi qui planais jadis et vais ramper,
Le glaive qui défend les abords de tes cimes
N'aura plus à frapper!

Dans l'air contemporain chargé d'impurs miasmes,
L'esprit bientôt succombe au dégoût qui l'atteint,
Et, perdant chaque jour ses beaux enthousiasmes,
Ma jeunesse s'éteint.

Aux chercheurs d'Amérique à qui les vents font fête
Sans disputer encore ou ta perle ou ta fleur,
Colomb désespéré, j'ensevelis ma tête
Au sein de ma douleur.

Loin des bords, radieux de tes clartés chéries,
Je demeure oublié, muet et les yeux clos,
Tandis que, lyre en main, les jeunes Théories
Font voile vers Délos.

Et cependant parfois, dans l'ombre où se consomme
La ruine d'un cœur qui tomba de si haut,
Quand parfois je tressaille encore, tel qu'un homme
Qui s'éveille en sursaut;

C'est que, pareil au jour qui dore la surface
Des bois, dont l'épaisseur garde l'obscurité,
A passé sur ma lèvre un éclair de ta face,
Idéale Beauté!

ALPHONSE DE LAMARTINE.

J'ai ouï raconter que, vers les plus belles années de la Restauration, M. de Lamartine, alors attaché à l'ambassade de Florence, dînait un soir à Paris dans une maison très-fréquentée du monde diplomatique. Une jeune dame, qui n'avait jamais vu le poëte, l'entendit tout à coup nommer au milieu du repas. Elle éprouva un tel saisissement de cette rencontre imprévue qu'elle tomba renversée sur sa chaise; on l'emporta évanouie au salon.

Cette anecdote, que j'aime à croire authentique, car je la tiens de très-bonne source, montre assez quel retentissement les premiers vers de M. de Lamartine eurent au cœur des femmes, et honore autant, selon moi, les lectrices du chantre d'Elvire que le

poëte lui-même. Certes, le culte dont furent tout d'abord entourées les *Méditations* était aussi légitime qu'il était enthousiaste; mais il ne faudrait tenir aucun compte, dans l'histoire littéraire, des époques et de leurs dispositions souvent toutes diverses, pour ne pas reconnaître la situation favorable des esprits à l'heure de ces immortels débuts. Cette lyre, qui chantait à ses préludes les joies et les tristesses de l'amour, enleva pour première conquête les suffrages unanimes des femmes; c'était là une grande gloire et un grand bonheur, mais qui n'eussent pas été possibles à toutes les dates. Ces femmes, en effet, qui se laissèrent si volontiers séduire par ces mélodieux accents, étaient, par leur éducation, appelées à en être le naturel auditoire. Elles avaient, tout adolescentes, lu avec attendrissement et les poëmes de Legouvé et ceux de Millevoye. En fait de romans, leur esprit, toujours contenu dans une délicate réserve, ne s'était guère plu qu'aux pages sentimentales de mesdames de Souza et de Charrière ; si bien que les strophes des *Méditations* n'eurent qu'à vibrer à leurs oreilles pour éveiller dans leurs âmes tout le chœur enchanté des rêveries amoureuses. Est-il besoin de remarquer qu'il n'en eût pas été de même au lendemain des *Mystères de Paris* et du *Juif Errant*? Mais alors que leur imagination n'était pas saturée de peintures audacieuses, pervertie et blasée par des scènes et des récits qu'on dirait in-

ventés dans le délire, les femmes devaient céder avec ravissement à cette voix toute d'harmonie et de tendresse, dont les défauts mêmes avaient pour elles des charmes. Nul n'avait encore traduit en si adorables accords, exprimé en teintes plus indécises, mais plus attrayantes, les lueurs mélancoliques du couchant, la beauté fragile, le cœur inassoupi, les enivrements de la solitude, toutes les aspirations et toutes les inquiétudes de l'âme. Puis, sur le fond vrai, senti et humain de ses inspirations, le poëte répandait un prestige romanesque qui, censurable au nom d'un art sévère, était, pour bien des esprits et pour les femmes surtout, une amorce de plus. Ces brises italiennes, toutes chargées des molles senteurs de l'oranger, ces étoiles qui se miraient dans les golfes que rasait la nacelle de deux amants, toute la mise en scène, idéalisée dans une discrète mesure, aida puissamment à la consécration rapide des *Méditations poétiques*. On adora le livre en même temps qu'on l'admira, et, quand vint ce magnifique développement des *Harmonies*, le nom de M. de Lamartine, salué avec acclamations par toute l'Europe, prit soudain place, en dépit de quelques protestations inintelligentes, parmi les noms impérissables dont une époque est orgueilleuse de doter l'avenir. Gloire chère et pure, gloire vraiment nationale et dont les ombres mêmes font mieux ressortir les rayons; poésie éclatante et profonde qui s'échappe sans fatigue et

sans parcimonie d'une veine généreuse entre toutes !

M. de Lamartine est un poëte d'instinct. Non que je prétende par là qu'il manque d'art; tout au plus dirais-je qu'il néglige parfois l'art ou qu'il le viole à bon escient; mais ce n'est pas assurément qu'il en ignore les ressources et qu'il n'en sache souvent tirer d'admirables effets. Il est évident toutefois que sa manière habituelle et courante laisse de côté bien des précautions, ou, si l'on veut, bien des adresses qui, mieux observées, ne concourent pas moins au relief qu'à l'aménagement de l'inspiration. C'est même ce qui fait que M. de Lamartine ne peut avoir, en poésie, d'école proprement dite, et que l'imitation de ses poëmes est désastreuse pour le talent de ceux qui s'y abandonnent. Il est possible parfois de saisir et de calquer les lignes extérieures et plastiques d'une manière; mais, quand ces lignes sont fuyantes et se dérobent le plus souvent à l'œil qui en étudie les évolutions, quand le mérite essentiel de l'œuvre est ailleurs, alors il faut avoir le génie et l'haleine même du poëte pour s'aventurer sur ses traces. L'avouerai-je? en dépit de mes prédilections pour une forme poétique arrêtée et définie, précieux lest qui, en bien des cas, soutient et conduit le vol de la pensée, je trouve dans M. de Lamartine, alors que sa poésie éclate dans toute sa puissance, une facilité d'allure si merveilleuse, des effets de sons si mélodieux, une grâce suprême enfin si naturelle et

si inspirée, qu'il me semble fortuné entre tous ses rivaux le poëte qui a pu dire justement de lui-même :

Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Je ne sache pas qu'aucune langue possède un monument poétique dont le lyrisme soit d'un jet plus sublime que celui des *Harmonies*. La part faite aux négligences et aux inégalités plus nombreuses encore que dans les *Méditations*, les magnificences dont ce beau livre étincelle peuvent soutenir la comparaison avec les richesses poétiques de tous les peuples et de tous les âges. Ce n'est pas l'ode savante, précise, ornée, du lyrique romain; c'est tour à tour le psaume éploré de David et le vaste déploiement d'une poésie toute nouvelle qui, comme une autre voie lactée, ruisselle avec splendeur dans l'étendue. Lisez *Pourquoi mon âme est-elle triste?* ou *Novissima verba*, ou *l'Infini dans les cieux*, et livrez-vous sans défiance à cette vague d'harmonie qui vous appelle et va vous entraîner. Quelle large haleine, et, par moments, quel tourbillon ! On dirait aussi parfois que le vol du poëte s'abaisse; le courant d'air se ralentit, et le vers s'épanche avec moins de sève, quand un grand coup d'aile, annonçant que l'aigle se réveille, vous remporte soudain au plus haut de la nue. Ces grands sujets que M. de Lamartine aborde si hardiment : le néant de

la vie, la grandeur de Dieu opposée à l'impuissance de l'homme, l'ivresse de l'âme en présence des beautés de la création, et d'autres encore, sont en poésie le domaine réservé des maîtres. Se hasarder sur de semblables océans avec un talent et une verve secondaires, c'est se condamner étourdiment au naufrage.

La philosophie dont s'inspirent les *Harmonies poétiques* joint la mansuétude à l'élévation. Elle n'est pas l'écho d'un système ou le produit d'une étude comparée des théories plus ou moins mensongères que la raison humaine s'est fatiguée à construire ; mais, comme ces pures senteurs agrestes qui s'exhalent des bois remués par les vents, elle résulte, sympathique et naturelle, des diverses impressions de la vie, de la douleur qui se prosterne ou de la joie qui rend grâces. Jamais la philosophie chrétienne ne s'est exprimée avec plus de pompe et d'éloquence que dans l'*Hymne au Christ*.

M. Hugo, dans ses derniers recueils, a plus d'une fois cherché à établir entre Virgile et lui une sorte de parenté poétique, très-contestable à mon gré. L'auteur des *Orientales* a sans nul doute, dans les littératures étrangères, des liens de famille non moins glorieux avec d'autres renommées, mais pour être de la filiation du poëte latin, je crois que c'est un titre auquel M. de Lamartine a plus justement lieu que lui de prétendre. En effet, sinon par le soin accompli des détails, sinon par la perfection pres-

que idéale du style, le poëte contemporain, par la nature mélancolique des choses exprimées, comme par les lueurs en quelque sorte élyséennes de ses inspirations, a vraiment avec le cygne de Mantoue des ressemblances fraternelles.

Un autre caractère antique du talent de M. de Lamartine, c'est le choix et la nature ordinaire de ses images. Tandis que plusieurs, dans l'école nouvelle, s'évertuaient avec fantaisie et réussite à réformer toute cette partie usée de la poésie française, lui, sans viser dans ce sens à aucun agrandissement, il empruntait au spectacle des mers, du ciel et des saisons, tout le luxe de ses ornements poétiques. Les usages familiers de la vie, la voile du navire, l'ombrage du chemin, la feuille détachée du rameau ou le mât penché, il accueillait sans plus d'effort tous les anciens symboles usités qu'il savait rajeunir avec ampleur et vie par le tour et la nuance de l'expression.

Il avait aussi une puissance toute particulière d'interpréter les plus humbles choses, qui en agrandit le sens et frappe l'esprit de rapports aussi élevés qu'imprévus. Lorsque Jocelyn, pour citer un exemple, a décrit le tombeau où repose le père de Laurence, au bord du lac, il ajoute :

Et le cygne viendra, saint et charmant présage,
En sortant de la vague, y changer de plumage.

Quand les oiseaux volent dans l'azur lumineux de

juillet, l'aile sombre du martinet elle-même semble rayonnante et dorée ; ainsi l'idée la plus vulgaire, le plus obscur accident de la vie se transfigurent dans l'imagination prismatique du poëte.

Le vers de M. de Lamartine, dans ses belles pièces des *Méditations* et des *Harmonies*, a une qualité qui le distingue essentiellement des autres vers contemporains. Il tombe avec tant de mollesse, ou s'élance en notes si légères et si musicales, que l'oreille se croirait bercée aux sons d'une harpe éolienne. Aussi ductile que transparent, il suit toutes les ondulations de la pensée comme l'écharpe de gaze les mouvements du sein qu'elle voile, comme l'eau courante les mille sinuosités de la rive. Cette forme, en quelque sorte ailée et spiritualisée, est prompte à ressortir sur le fond plus ferme, plus imagé, mais aussi plus opaque, des autres manières en renom. Puis, l'auteur du *Lac* rencontre naturellement de ces effets d'harmonie plutôt instinctifs qu'imitatifs, et bien supérieurs à ces effets si laborieusement cherchés par Delille. Ainsi, à l'apparition de *Jocelyn*, un ami lui adresse-t-il l'expression de l'enthousiasme qu'il a ressenti à cette lecture : Ton âme, lui répond M. de Lamartine, toujours habile à renvoyer l'éloge, ton âme

Est pareille à ces urnes d'or
Où la moindre aumône qu'on jette
Résonne comme un grand trésor.

Ne semble-t-il pas qu'on entende le retentissement de la monnaie sur les parois du vase?

Jocelyn a été une phase aussi imprévue qu'admirable des facultés poétiques de M. de Lamartine. Ce n'est pas que j'impose au génie, comme loi et signe de sa force, l'obligation de subir à chaque nouvelle publication une métamorphose. Je n'ai jamais pu comprendre une telle exigence de la critique. L'originalité consiste bien plus, suivant moi, dans l'unité que dans la diversité des manières. Courir après d'incessantes transformations, c'est plutôt trahir les tâtonnements de l'esprit que montrer sa puissance. La nature, ce grand type éternel des créations du poëte, ne nous revient-elle pas, à chaque saison, toujours la même quoique toujours nouvelle? La voit-on jamais dédaigner de reproduire l'azur du ciel, les feuilles des bois, tout l'ensemble harmonieux de ses beautés inaltérables? Si donc j'admire *Jocelyn*, c'est que, dans le riche domaine de l'auteur, il me semble un accroissement et non pas une mutation de terrain. Ce fruit-là est différent des autres, mais à plus d'une saveur on reconnaît le sol fertile qui l'a porté.

Est-il un livre plus vrai que *Jocelyn*? Est-il un poëme où l'âme se reproduise dans un miroir plus sûr et plus fidèle? Jamais la psychologie s'est-elle appliquée à noter tous les battements du cœur humain avec plus d'insistance et de charme? Jocelyn

raconte que, dans son adolescence, rêveur épris de solitude, il allait, par les prés enclos d'aubépine et de mûres, lisant quelqu'une de ces œuvres sympathiques, toutes de mélancolie et de sentiment, qui éveillent en nous un monde de pensées douces et tristes. L'histoire du curé de Valneige augmente, pour chacun de nous, le nombre de ces livres privilégiés auxquels on revient sans cesse avec amour. C'est le rêve d'un cœur de seize ans, dit l'auteur. Mais quel front blanchi et fatigué se détournerait des peintures et des scènes qu'un tel poëme éternise et consacre? Un autre l'a dit avec vérité : *Au cœur on n'a jamais de rides.*

Si tout le mérite du livre était dans l'intérêt de l'épisode qu'il raconte, la curiosité des lecteurs, une fois assouvie, pourrait l'abandonner comme tant d'autres ; mais le récit est entrecoupé de haltes où la rêverie déploie ses ailes vers des cimes si enchantées que nul ne répugnera jamais à la suivre dans son vol. Qui donc voudrait retrancher une page des longs détails que nous donne le poëte sur le séjour des deux jeunes proscrits dans cette *grotte des aigles* où chaque heure amène sa douceur et son ivresse ? Qui donc souhaiterait moins étendues et d'une fidélité moins scrupuleuse les lettres où Jocelyn décrit à sa sœur l'humble mobilier de son presbytère et lui raconte tout l'emploi de ses journées? J'ai bien souvent vu blâmer la composition

de cette belle œuvre, et j'avoue qu'il était possible de lui imprimer une marche plus dramatique et plus rapide. Toutefois, n'eût-on pas beaucoup moins gagné que perdu à une disposition scénique plus habile qui aurait nécessairement élagué toutes ces branches qu'on ne peut traiter de parasites, tant sont précieuses les fleurs dont elles sont chargées ?

Jocelyn a résolu un grand problème ; il a triomphé d'un guignon que nul n'avait encore conjuré; il a su échapper à ce souverain ennui que l'alexandrin français, pour beaucoup de lecteurs, traîne à sa suite. Je ne sais pas en notre langue un autre ouvrage de longue haleine, en vers, qui se fasse lire autrement que par bribes, par épisodes, à bâtons rompus. Celui-là, au contraire, malgré toute sa valeur poétique, a, comme le poëme du Tasse et celui de l'Arioste, tout l'attrait du roman ; il captive et entraîne l'esprit le moins littéraire.

On sait de quelle main de maître M. de Lamartine dessinait les grandes lignes des paysages qui servent de cadres à plusieurs scènes des *Harmonies* et des *Méditations*. Le paysage, dans *Jocelyn*, n'est pas traité avec moins d'art et de largeur. Il a même plus de mouvement, de relief, de couleur et de réalité.

J'ai parlé plus haut des teintes romanesques qui se jouent de droite et de gauche sur l'œuvre de M. de Lamartine. Certaines situations et certains détails de

Jocelyn n'en sont pas exempts; mais combien ces légères taches ne sont-elles pas rachetées dans ce livre par l'heureuse franchise des nombreux passages où les peintures familières de la vie réelle sont rendues avec une facilité inouïe de diction! Quel est le poëte, amoureux de vérité, qui ne signerait en toute sûreté de conscience ces vers que j'emprunte au magnifique épisode des *Laboureurs*?

Et les neiges d'hiver sous leur tiède tapis
Couvriront d'un manteau le duvet des épis,
Et les soleils dorés en jauniront les herbes,
Et les filles des champs viendront nouer les gerbes,
Et, tressant sur leurs fronts les bluets, les pavots,
Iront danser en chœur autour des tas nouveaux;
Et la meule broîra le froment sous les pierres;
Et, choisissant la fleur, la femme des chaumières,
Levée avant le jour pour battre le levain,
De ses petits enfants aura pétri le pain;
Et les oiseaux du ciel, le chien, le misérable,
Ramasseront en paix les miettes de la table,
Et tous béniront Dieu dont les fécondes mains
Au festin de la terre appellent les humains!

Toute la seconde moitié du premier volume forme, à proprement dire une idylle que pour mon compte, j'estime la partie la plus originale et la mieux réussie du poëme. Jamais plus fraîches et plus naturelles impressions ne furent saisies et exprimées avec un si merveilleux bonheur. Jamais on n'éclaira d'un jour

plus rayonnant les mouvements confus d'un cœur troublé par toutes les fermentations de la jeunesse. Jamais plus d'éclat, plus de grâce, plus de vie, plus de fraîcheur et d'attrait ne se rencontrèrent dans l'analyse. A peine Jocelyn qui a salué de ses enthousiastes élans les riches aspects de sa belle et sauvage solitude, sent-il ployer son âme sous les premières fatigues de l'isolement que l'apparition de Laurence vient aussitôt raviver et enchanter la scène. Dès qu'elle se montre, un intérêt tout magnétique attire invinciblement vers cette figure une curiosité sympathique qu'il est chaque jour plus difficile de provoquer par les créations de la fantaisie. Le cœur de Jocelyn devient dès lors un temple toujours retentissant d'adorations harmonieuses qui surabondent. L'hymne de la joie vibre si rarement sur les lyres humaines qu'on assiste avec complaisance à l'épanouissement d'une si pure félicité. L'esprit du lecteur, d'abord dupe, comme Jocelyn, du déguisement de Laurence, est admirablement préparé à cette dramatique et charmante péripétie qui complique la situation et en double le prestige.

J'ai parfois entendu condamner ce travestissement de Laurence au nom des lois violées d'une plastique vraiment par trop rigoureuse. Il faudrait d'abord frapper du même blâme et la Rosalinde de Shakspeare, et Herminie, et tant d'autres créations enchanteresses qui ne semblent cependant pas avoir compromis sous le costume d'un autre sexe la beauté

poétique du leur. On veut trop, de nos jours, réduire aux exigences de la peinture le dessin naturellement plus libre et moins arrêté de la poésie. Au point de vue même des lignes pures, M. de Lamartine a d'ailleurs tourné heureusement l'écueil. En maint passage ayant trait à Laurence, sa manière en effet se plie aux scrupules d'un art plus composé, comme le prouve ce petit tableau de genre d'un si gracieux arrangement.

Repliant ses pieds blancs sous son ventre, la biche,
Comme dans l'herbe molle où le jour elle niche,
S'arrangeait confiante entre ses deux genoux,
Levant sur lui son œil intelligent et doux,
Broutait entre ses doigts de tendres jets de saule,
Allongeait et posait le col sur son épaule,
Et me jetant de là son regard triomphant,
Léchait et mordillait les cheveux de l'enfant.

Je n'ai jamais dissimulé mes répugnances à ce sujet, j'aime peu et j'admire peu mon temps. Je suis de ceux qui pensent que les institutions constitutionnelles, au lieu d'ennoblir la nation, l'ont égarée dans un dédale d'intrigues mesquines dont s'est fâcheusement ressentie la dignité de ses instincts. Je trouve que la classe dite moyenne, celle qui par le fait commande aux destinées de la France nouvelle, manque absolument de cette élévation d'idées qu'impose une si glorieuse initiative. Dans le souci con-

stant de la fabrique ou du domaine qu'elle exploite, cette classe ne semble pas soupçonner d'autre solution au problème de la vie que la poursuite acharnée du gain. Quelles nobles traditions, quels intérêts moraux cette classe, qui se prétend conservatrice, a-t-elle donc, en effet, sauvegardés ? Voici, par exemple, un livre, *Jocelyn*, qui est véritablement une épopée domestique. Les douleurs de la famille et même ses joies y sont épanchées en larges sources dont rien n'altère le généreux courant. Tous les épanouissements naturels du cœur combattus et domptés par le devoir ; l'adorable interprétation d'un christianisme tout de tendresse, de haute et simple philosophie et d'indulgence ; les pleurs versés sur des fronts chers pieusement ensevelis ; les douceurs du foyer, plus sensibles au récit des amertumes de l'isolement et de la solitude ; toutes ces salutaires émotions, tous ces purs enseignements, *Jocelyn* vous les prodigue à travers les accidents variés et attachants de l'action. C'est là ce qui faisait concevoir à M. Sainte-Beuve l'espérance que ce livre serait aussitôt adopté par toutes les familles et lu volontiers en cercle, à l'heure des réunions paisibles où l'esprit se délasse et où le cœur plus libre se déploie. Or, voilà dix ans que *Jocelyn* a paru ; voyons-nous donc que ce juste vœu du critique se soit accompli ? Est-ce bien le noble poëme que les parents provoquent à ouvrir et dont les jeunes filles écoutent avidement la

lecture près de la lampe qui éclaire les broderies nonchalantes du soir ? Plusieurs assurent qu'elles prennent un goût bien plus vif et prêtent une oreille beaucoup plus complaisante aux feuilletons quotidiens que vous savez ; mais pour mon compte j'hésite à le croire ; car je douterai toujours que celles qui figurent le mieux la beauté humaine soient ainsi privées du sens qui voit le beau, et je n'oserais les comparer à ces amphores qui, pleines du vin le meilleur, n'ont pas le sentiment de l'ivresse qu'elles nous versent.

La manière du poëte semble avoir acquis dans *Jocelyn* l'apogée de ses développements. Les modifications ultérieures ne seront guère que des défauts plus sensibles, et les nombreuses qualités qui leur feront cortége sont toutes là dans un jour plus favorable. Le vers ne procède plus par distiques ou par courtes périodes ; il se déroule en vaste nappe, comme un fleuve qui toujours menace d'inonder ses rives. Dans la *Chute d'un ange* et dans les *Recueillements poétiques*, le fleuve est toujours aussi large, aussi profond et aussi impétueux ; seulement son cours moins limpide charrie plus d'herbages et de gravier.

A cette heure, M. de Lamartine, de plus en plus envahi par la politique, semble avoir rompu tout commerce avec la poésie. Faut-il l'en blâmer ou faut-il l'en plaindre ? Quand il dévoue ainsi sa puissante activité et sa belle intelligence à ces *faux biens*

dont il prenait jadis en pitié le néant, cède-t-il à un besoin nouveau de renommée, ou ne cherche-t-il point dans le tumulte des choses humaines, une distraction aux pertes de la vie, une sphère de passions et de luttes où il puisse oublier ces célestes sphères de la Jeunesse et de l'Amour dont il a chanté dans les *Harmonies* les ivresses et les délices, à l'instant même qu'il en voyait les brillantes étoiles pâlir à l'horizon ? Qui pourrait lire, sans être ému, cette page immortelle où le poëte prédit et déplore d'avance le rôle qu'il s'est attribué depuis ! Après avoir rappelé les angoisses d'un cœur que le charme déserte bien avant le désir, il s'écrie, s'adressant aux femmes :

Quand nul front ne rougit sous notre œil qu'il attire,
Et que la conscience, avec un cri d'effroi,
Nous dit : Ce n'est plus toi qu'elles aiment en toi !
Alors, comme un esprit exilé de sa sphère
Se résigne en pleurant aux ombres de la terre,
Détachant de vos pas nos yeux voilés de pleurs,
Aux faux biens d'ici-bas nous dévouons nos cœurs ;
Les uns, sacrifiant leur vie à leur mémoire,
Adorent un écho qu'ils appellent la gloire ;
Ceux-ci de la faveur assiégent les sentiers
Et veulent au néant arriver les premiers ;
Ceux-là, des voluptés vidant la coupe infâme,
Pour mourir tout vivants assoupissent leur âme ;
D'autres, accumulant pour enfouir encor,
Recueillent dans la fange une poussière d'or ;

Mais mon œil a percé ces ombres de la vie;
Aucun de ces faux biens que le vulgaire envie,
Gloire, puissance, orgueil, éprouvés tour à tour,
N'ont pesé dans mon cœur un soupir de l'amour!

Quels éclats de navrante tristesse et que d'amers regrets dans ces aveux! N'allons donc pas gourmander M. de Lamartine sur la destinée qu'il s'est faite. Cette destinée, d'ailleurs, est assez glorieuse pour que ses confrères en poésie lui pardonnent une défection qui tourne encore à l'honneur des lettres. Le député-poëte est-il, en effet, assez grand, est-il assez digne dans ce monde parlementaire où on l'accueillait de toutes parts avec défiance et ironie? Entendit-on jamais, dans une assemblée politique, une plus haute pensée et de plus nobles sentiments, traduits dans un plus beau langage? Ces grands mots de patrie, de peuple et de liberté, si puissants jadis à remuer les masses, et qui n'ont plus aucune signification sérieuse sur les lèvres de nos avocats-tribuns, recouvrent aussitôt sur les siennes toute leur première magie. Sans doute M. de Lamartine n'a pas toutes les formes vives de l'éloquence; mais quelle chaleur d'âme se trahit dans cette parole aussi substantielle qu'éclatante! Parce que ses discours ne sont pas constamment d'une application directe et littérale, il se trouve des gens qui l'accusent de vacuité, les mêmes qui jugent pleines de choses les harangues

ballonnées et creuses de M. Odilon Barrot. M. de Lamartine doit en prendre quelque temps encore son parti. L'opinion est lente à revenir d'un préjugé, surtout quand ce préjugé est absurde. En attendant, le député de Mâcon a beau replier ses ailes et dissimuler de son mieux sa céleste origine, elle ressort toujours vivement parmi les capacités électives du Palais-Bourbon. Quoi! voilà un homme qui ne consent à s'atteler au char d'aucun parti; voilà une intelligence résolue à saluer le beau, à soutenir le droit, à proclamer le juste dans quelque rang qu'ils se produisent, sans nulle acception de coterie politique! C'est là, il faut l'avouer, une bien téméraire hardiesse et que certaines gens ne sauraient trop énergiquement réprouver. Espérons toutefois que M. de Lamartine ne se départira point du rôle qu'il a choisi et que, toujours fidèle aux enseignements de la Muse, cette auguste conseillère, il continuera de nous donner ce rare et salutaire spectacle du génie trop au-dessus des ambitions humaines pour leur sacrifier les généreuses inspirations de la conscience. Le chantre d'Eudore, au moment de quitter aussi la lyre pour le burin de l'histoire et les solitudes de la pensée pour l'arène des partis, rapportait des rives enchantées dont il s'éloignait avec larmes un cœur agrandi des mêmes souvenirs. « O Muse! s'écriait le vieux rapsode des *Martyrs*, ô Muse, je n'oublierai point tes leçons! Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées

où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affaiblissent par le cours des ans ; la voix perd sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth ; mais les nobles sentiments que tu inspires peuvent rester quand les autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux, laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge, j'emploierai l'âge des regrets au tableau de la vérité. » Ce n'est pas la moindre gloire de M. de Lamartine de pouvoir à son tour s'appliquer ces belles paroles. La jeunesse, qui seule a encore la noble faculté de l'enthousiasme, ne sait plus, au spectacle des choses officielles, à quoi se prendre pour admirer ; mais, Dieu merci, l'auteur des *Harmonies* est un de ces phares lumineux auxquels l'œil s'attache volontiers dans les ténèbres environnantes. Le désintéressement politique, l'amour vrai du pays, la loyauté chevaleresque du caractère, c'est grâce à lui que ces vertus précieuses sont offertes avec éclat à l'édification du sentiment public ; remarquons-le à l'honneur du député que la Muse a formé à son école, *la bella scuola*, comme dit Dante.

THÉOPHILE GAUTIER.

Je regardais, tout à l'heure, sur la fenêtre en face de la mienne, un vase de fleurs qu'une jolie voisine avait exposé là au vent frais du matin. La tige plantée dans le sable humide, différentes fleurs bizarrement assorties composaient cette gerbe aux vives couleurs. Des nénufars jaunes et quelques brins de chèvrefeuille se mariaient à une touffe d'œillets, bariolés de striures éclatantes, que dominait une énorme pivoine d'un rouge violacé.

J'ai cru voir là une image assez fidèle de la poésie de M. Gautier. Dans son œuvre, en effet, plus d'une fleur svelte et capricieuse comme le chèvrefeuille s'entrelace à d'autres d'un coloris brillant comme l'œillet ou d'une senteur âcre comme le nénufar;

mais sur tout le reste domine incessamment la pivoine, cette fleur monstrueuse et formidable, pour parler la langue familière à l'école dont M. Gautier est, après le maître, l'expression la plus distinguée.

La critique se sent très à l'aise vis-à-vis de M. Gautier. D'abord elle a beaucoup de bien à dire de son talent; puis les quelques restrictions qu'elle croirait devoir faire à l'éloge lui coûteraient beaucoup moins qu'auprès de tel autre poëte. Il est des natures ombrageuses que le moindre chatouillement de la critique blesse et exaspère; mais l'auteur du *Roi Candaule* ne peut avoir cette sensibilité nerveuse de petite-maîtresse. La joyeuse humeur que ses feuilletons respirent, ces facéties de *vieux Gaulois,* comme l'appellent ses flatteurs, dont il égaye ses lecteurs du lundi, ne font vraiment pas supposer un épiderme d'une pareille irritabilité. Lui-même, d'ailleurs, n'a-t-il pas donné souvent l'exemple de certaines façons d'agir sans nulle gêne qui n'avaient au reste rien de blessant pour ceux qui en étaient l'objet? Ne l'a-t-on pas vu parler tout ensemble et de poésies nouvelles et des pantalons blancs de la garde nationale, assaisonnant un peu à la diable cet amalgame de drôleries et d'art sérieux? Vous voyez bien qu'on a tout motif d'aborder M. Gautier avec franchise et pleine liberté d'esprit.

L'auteur de *la Comédie de la mort* n'a point, du

premier jour, marché résolûment dans sa voie. Il avait bien, dès son début, le pied dans le chemin qu'il a toujours suivi; mais, au lieu d'aller en avant d'un pas décidé, il s'arrêtait volontiers aux marges ombragées de la route, l'oreille clouée au chant d'un pinson, et suivant du regard les jeux de la demoiselle sur les roseaux, ou un convoi de jeune fille, ou la pluie tombant sur les fleurs. Dans l'édition complète de ses vers, M. Gautier a mis une tendresse trop complaisante à nous conserver ces premières études. Il y avait là un triage intelligent à faire. Sa gerbe était assez considérable, en valeur comme en volume, pour que l'auteur n'eût pas à regretter l'abandon de quelques épis grêles. Sans doute, dans ces poésies, composées de 1829 à 1832, on remarque des qualités précoces de dessin et de couleur, qualités dont l'épanouissement complet n'était pas loin; on y trouve aussi par endroits une grâce adolescente dont le naturel séduit; mais presque toujours cela sent le croquis et l'ébauche. On dirait ces capricieux dessins qui passent inachevés du chevalet aux murs de l'atelier, où ils restent suspendus au hasard. Se défiant encore d'un instrument rebelle, M. Gautier ne pouvait mieux faire que de s'exercer ainsi la main; il n'eût pas moins sagement agi de tenir aujourd'hui dans l'ombre presque toutes ces esquisses, à moins toutefois qu'il ne pousse l'amour de la plastique jusqu'à les placer avec intention

comme repoussoir près des teintes chatoyantes de la fresque qu'il a si hardiment brossée depuis.

Nul n'a pris plus naïvement que M. Gautier à la lettre le mot d'Horace : *Ut pictura poesis;* par instants même il semble avoir compris : *Ut sculptura.*

Les splendeurs des *Orientales*, tout éblouissantes qu'elles sont, pourraient encore reposer la vue du lecteur qui aurait eu trop longtemps les yeux fixés sur certaines pages de *la Comédie de la mort;* car jamais l'outremer, jamais l'ocre jaune et rouge, n'ont versé sur le style des couches plus épaisses et plus éclatantes. Je serais mal venu à prêcher la discrétion littéraire par-devant M. Gautier, et cependant je ne puis croire que son talent n'eût pas gagné à un aménagement mieux entendu des trésors qu'il avait sous la main. La discrétion, voilà en effet une qualité littéraire qui devient de plus en plus rare et qui est pourtant éminente. Observez plutôt, à toutes les époques, les plus beaux styles en prose comme en vers, et dites si par les maîtres les plus savants en l'art d'écrire le tissu qui revêt la pensée n'est pas autour d'elle drapé et peint avec une économie qui fait sa durée et sa valeur. Quant à ce débordement de couleurs, à ce luxe exorbitant d'images, à cette verve indisciplinée de métaphores, je les tiens pour un signe de force moins que pour un indice d'impuissance. Le moindre rapin littéraire est habile maintenant à ce badigeonnage poétique. Quand il a

prodigué le velours et la pourpre, il croit avoir fait merveille et s'admire complaisamment dans son œuvre ; l'artiste soigneux et expérimenté agit d'une tout autre manière. Les richesses naturelles qu'il est en son pouvoir d'employer, il en fait un usage discret qui n'éblouit pas le regard, mais qui ne le choque pas non plus et qui seul témoigne de l'art véritable.

Ce n'est toutefois pas au sujet de M. Gautier que j'irai dire que tout ce tapage de couleurs et tous les plis heurtés de ces draperies sont là uniquement pour déguiser l'absence du sentiment et de l'idée. Cette accusation, souvent portée contre l'école de la Place Royale, m'a toujours, quant aux chefs du moins, semblé une perfidie ou une sottise. Que dans les jeux de cette manière la pensée perde en souplesse ce qu'elle acquiert en éclat, et que de nombreux inconvénients résultent, pour certains sujets, du système trop rigoureusement appliqué, j'en suis d'accord. Mais M. Gautier, pas plus que son glorieux maître, n'a besoin de donner le change sur la valeur intrinsèque de ses compositions.

Je n'en voudrais pour preuve que ce poëme étrange, mais d'une grande beauté, qu'il intitule : *La Comédie de la mort*. Tout hilare qu'il peut sembler à bien des gens, M. Gautier, ce grand sceptique, au milieu des bambochades sans nombre de ses écrits, s'arrête volontiers devant la tombe et s'absorbe avec une âpre jouissance dans la méditation de la mort,

Cet espoir tant fêté du calme qui doit suivre
L'orage de nos jours!

Oui, cette lugubre idée l'obsède, et glace souvent le rire sur ses lèvres ironiques. En voyage, la vue d'un cadran ou d'un cimetière, la présence même de la beauté insoucieuse du cercueil qui passe, le ramènent à sonder le terrible mystère, objet d'épouvante pour le plus brave. Telle est chez lui cette préoccupation sinistre que l'arbre de la colline et la paysanne qui file lui rappelleront les planches de la bière et la toile du linceul. Un jour, sans Béatrice et sans Virgile, il est descendu dans le noir labyrinthe, sinon avec l'espoir d'obtenir le mot de la redoutable énigme, résolu du moins à questionner le sphinx. *La Comédie de la mort* est l'œuvre d'un talent formé qui a autant de vigueur que de grâce. Je n'ai point à entrer dans les détails de cette composition (je l'apprécie et ne l'analyse pas); mais certains passages me paraissent avoir atteint tout le degré de réussite dont ils étaient susceptibles. Les strophes placées sur les lèvres de don Juan sont, entre autres, d'une brillante désinvolture qui renouvelle avec bonheur un lieu commun, et tout l'élan lyrique qui termine le poëme, le *finale*, comme on dirait en musique, est aussi beau et aussi franc d'exécution que d'inspiration.

Ce sentiment de la mort ou plutôt du néant qui revient si souvent assombrir les vers de M. Gautier,

et qui constitue, je crois, ce qu'il appelle sa *manière grise*, n'a vraiment rien d'affecté et de dérisoire, quoi qu'on en pourrait penser d'après ses conversations narquoises et rabelaisiennes, et d'après les facéties amusantes de sa prose. Il me semble qu'on peut même donner d'une pareille anomalie, étrange au premier aspect, une explication toute naturelle et logique. Amoureux qu'il est, en païen accompli, de toute beauté visible et matérielle, de toutes les formes attrayantes et splendides de la vie qu'il sait reproduire avec une couleur et une réalité incomparables, la mort n'est pas pour lui la transition incompréhensible à un monde nouveau, mais le revers effrayant de toutes ces magnificences extérieures, objets favoris de son grand art, et lui apparaît comme le squelette dans une femme aux chairs satinées, comme le sapin sous le velours cramoisi du trône. Sans même y être porté par aucune de ces grandes désolations morales qui torturent la pensée, M. Gautier a donc pu, par une conséquence toute littéraire, se tourner fréquemment avec épouvante et désespoir vers cette lugubre déesse qu'il nous peint couronnée des feuilles sombres de la ciguë. Remarquez en effet que si M. Gautier plonge en idée dans les abîmes de la mort, ce n'est pas, comme Dante, pour y surprendre les secrets de la douleur, mais pour y contempler les horreurs de la destruction. Ce n'est pas le cri des damnés, ni « l'ouragan infernal qui jamais

ne s'arrête » qui le poursuivent dans son funèbre pèlerinage ; c'est le spectacle de la face humaine décharnée et hideuse. En présence de la beauté périssable, le poëte chrétien a l'espoir des sphères lumineuses où on la retrouve épurée et permanente (1) ; le poëte spiritualiste lui-même, qui veut l'éternité des charmes adorés, s'écriera aux pieds de son amante :

Quand dans ton souvenir, dans l'onde du rivage
Tu chercheras en vain ta ravissante image,
Regarde dans mon cœur.

Mais que la beauté s'épanouisse à ses regards dans tout le pur éclat de la joie et de la jeunesse, si M. Gautier la veut rappeler aux misérables conditions de notre nature, il lui jettera pour leçon cette foudroyante apostrophe où respire un sentiment aussi profond que terrible du néant :

Les vivants sont charmants et les morts sont affreux,
Oui; mais le ver un jour rongera ton œil creux,
Et comme un fruit gâté, superbe créature,
Ton beau corps ne sera que cendre et pourriture.

(1) C'est ainsi que Pétrarque, dans son *Triomphe de la Divinité*, croit à une renaissance radieuse de ces beaux visages enchanteurs qu'ont fait pâlir le Temps et la Mort :

.... E i bei visi leggiadri
Che 'mpallidir fe'l tempo, e morte amara;
L'obblivion, gli aspetti oscuri, ed adri,
Più che mai bei tornando, lasceranno
A morte impetuosa i giorni ladri.

Et le mort outragé, se levant à demi,
Dira, le regard lourd d'avoir longtemps dormi :
Dédaigneuse ! à ton tour tu donnes la nausée,
Ta figure est déjà bleue et décomposée,
Tes parfums sont changés en fétides odeurs,
Et tu n'es qu'un amas d'effroyables laideurs.

Quand je dis que M. Gautier semble parfois confondre les lois de la poésie avec celles de la statuaire, ce n'est pas que je lui reproche d'avoir visé à cette précision des lignes qui donne au vers une ferme attitude, ou d'avoir cherché ces grâces fuyantes du contour qui ont aussi leur juste emploi et leur effet saisissant. Ce dont je blâme le poëte-feuilletoniste, c'est d'avoir, en quelques circonstances, taillé son vers dans le roc même, ou plutôt d'y avoir entassé, comme des blocs de marbre, des mots et des sons dont la voix et l'oreille s'effrayent également. On voit bien que les passions littéraires sont mortes depuis une douzaine d'années, autrement les risées qui poursuivaient *les Rayons jaunes* ou *la Ballade à la lune* auraient-elles fait silence devant *le Thermodon,* et surtout devant *Qui sera roi?* Les excentricités de 1828 étaient bien innocentes comparées au langage que tiennent tour à tour Béhémot et l'oiseau Rock. Est-il bien permis de contraindre, sans nul remords, d'infortunées syllabes à s'entre-choquer de la sorte et à produire un pareil vacarme ? Il est telle de ces strophes qui, lue à voix haute, ferait croire au

roulement d'un sac plein de noix. « Je suis comme l'hippopotame, » dit plaisamment quelque part l'auteur du *Tricorne enchanté;* hippopotame ou pivoine, toujours est-il que M. Gautier a parfois dans sa manière quelque chose de gros qui vous offusque.

Est-il besoin de préciser davantage ces *grosseurs* de détail qui me choquent dans l'œuvre de M. Gautier ? Je ne veux pas seulement parler de ces « phoques monstrueux traînant leurs ventres lourds ; » de tous ces animaux « aux babines froncées, aux pattes velues, au mufle roux » qui traversent les poëmes de l'auteur, affichant avec une complaisance marquée les bosses de leur dos ou pompant d'un coup de leur trompe un fleuve au passage. Je ne proscris pas absolument « tout le peuple squameux. » Le kraken et le cachalot peuvent à l'occasion avoir droit de cité en poésie, mais il importe de les y produire avec précaution et préparation. J'ai justement en vue surtout, dans ma critique, ces images sans harmonie et en quelque sorte désobligeantes qui éclatent à l'improviste dans les plus jolies pièces de l'auteur et qui les déparent. Les exemples abondent, mais j'en choisirai un qui me permettra d'atténuer le blâme par l'éloge. Dans de charmantes stances à une Italienne qui, dès le premier sourire du printemps, rêve au milieu des brumes de Paris toutes les douceurs et tous les trésors du renouveau, si précoces en son beau pays, le poëte, voulant détromper la

jeune Florentine, trouve là prétexte et matière à un madrigal aussi délicat que bien tourné :

> Ton âme s'est trompée à sa douce chaleur;
> Tes yeux bleus sont encor les seules violettes,
> Et le printemps ne rit que sur ta joue en fleur!

Voilà qui est d'une grâce parfaite; mais pourquoi ce premier vers de la strophe :

> Vois, les arbres noircis *contournent leurs squelettes.*

Est-ce bien là le cas d'une pareille image? Est-ce là respecter la gradation des nuances, et n'était-il pas possible de peindre l'hiver qui se prolonge, par une opposition moins violente et moins convulsive? M. Gautier et bien d'autres pourront juger ces remarques vétilleuses; mais pour mon compte je crois à telle chose qu'un art, et dans la confusion présente je m'efforcerai toujours de souscrire sans faste à ses lois imprescriptibles.

Mais passons vite : M. Gautier a tant de fiches de consolation à nous offrir! Et même, pour démentir ma critique, n'a-t-il pas tout un essaim de jolies pièces, fines de taille comme des abeilles, légères et diaprées comme des papillons? N'est-il pas maître, en effet, dans l'art exquis des bijouteries littéraires? Qui de nous, lapidaire poétique, sait mieux enchatonner que lui l'idée ou le sentiment entre les feuilles d'or d'une strophe? Pastel ou chinoiserie, rocaille ou séguidille, son écrin abonde en pierres de prix,

émeraudes ou améthystes taillées et serties avec l'adresse consommée d'un orfévre florentin. J'en choisis une du plus mince volume :

LES COLOMBES.

Sur le coteau, là-bas où sont les tombes,
Un beau palmier, comme un panache vert,
Dresse sa tête où, le soir, les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert.

Mais le matin elles quittent les branches :
Comme un collier qui s'égrène, on les voit
S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon âme est l'arbre où tous les soirs, comme elles,
De blancs essaims de folles visions
Tombent des cieux, en palpitant des ailes,
Pour s'envoler dès les premiers rayons.

A côté de ces petits chefs-d'œuvre de forme, de fantaisie et de couleur, qui rappellent Diaz pour l'éclat et H. Flandrin pour la correction des lignes, d'autres morceaux, tels que *la Diva* et le *Triomphe de Pétrarque* se recommandent par des qualités différentes, mais tout aussi louables. Toute la partie consacrée aux sujets espagnols a ses beautés particulières. M. Gautier se trouve à l'aise et inspiré dans ce pays du soleil, des peintures cadavéreuses, des picadores, des teints bistrés et des lauriers-roses. Aussi s'en

donne-t-il à cœur joie. Plus d'une stance s'éclaire au sourire d'une bouche sévillane, ou résonne d'un bruit de castagnettes, comme dans ce médaillon à riche bordure : *les Trois Grâces de Grenade,* où le poëte a encadré trois têtes ravissantes. C'est aussi dans certains sujets espagnols qu'il prend volontiers l'accent des poëtes Louis XIII. Sa poésie alors affecte les airs vainqueurs d'un fendant qui se pavane et les allures d'un capitan qui vous nargue, le poing sur la hanche. Aucun des susdits poëtes qui, comme d'Assoucy, pensaient crânement que, si on ne porte la *tête levée*

Et la moustache relevée,
On est des dames méprisé,

aucun, dis-je, n'eût rien rimé d'un ton plus matamore et d'une mine plus triomphante que cette miraculeuse chanson de Juancho dans *Militona.*

Telle est l'idée sommaire qu'on peut concevoir, il me semble, des poésies de M. Gautier ; mais qu'on doit apprécier doublement ce qu'on y trouve de fraîcheur, de fantaisie et de soin quand on se rappelle la rude tâche qu'il a tous les lundis à remplir ! Jamais fontaine eut-elle à courir sur un sable plus desséchant, jamais cariatide eut-elle fardeau plus lourd à porter? Pourrait-on se figurer ces anciens, que nous admirons à si juste titre, tournant sans

trêve cette meule du journalisme qui broie la pâture hebdomadaire de l'abonné? Tous ces princes de la poésie grecque et latine, depuis Théocrite jusqu'à Properce et Catulle, ces laborieux ciseleurs de phrases savantes, ces hardis pêcheurs de perles fines au gouffre profond des idées, croit-on que sans dommage pour leur œuvre si parfaite, mais d'un volume si restreint, croit-on, dis-je, qu'ils eussent pu se livrer à ce gaspillage de la pensée et du style qu'imposent, même aux plus dignes, les nécessités de la vie littéraire contemporaine? M. de Girardin, qui n'a cependant pas besoin de quitter sa maison pour savoir que les beaux vers sont une denrée cotée très-bas sur la place, rappelait l'autre jour à son feuilletoniste, avec une convenance contestable, les appointements assez ronds que lui payait *la Presse*. Pourquoi l'auteur de *Fortunio*, prenant la balle au bond, n'a-t-il pas dit à son tour à quel prix il jouissait de cette rente et de cette publicité? Singulière façon, en effet, de produire et d'employer les poëtes que de les arracher aux extases du rêve et de les chasser du temple de l'idéal pour les contraindre à dépenser les trésors de leur parole en bouffonneries sur le nez de Hyacinthe et en madrigaux sur les maillots roses des danseuses.

On m'a fait une niche où je veille tapi,
Dans le bas du journal comme un dogue accroupi,

s'écrie M. Gautier à une de ces heures où la muse le sollicite et où lui pèse son collier d'esclave. Et encore, voyez les exigences de l'époque et avouez que *cet âge est sans pitié* : certains lecteurs ont bien le courage de remarquer que le feuilletoniste de *la Presse* se traîne quelquefois d'ennui et de fatigue le long de ses dévorantes colonnes, et qu'il ne lance plus que rarement ces fusées de style qui retombaient en drôleries et en paradoxes. Quand il en serait ainsi, il n'y aurait vraiment pas lieu de s'étonner beaucoup. Pour moi, j'estime que suffisant, comme il le fait, et à ses travaux d'écrivain, et à son art de poëte, et aux distractions d'une vie passablement joyeuse, M. Gautier, en cela semblable à Homère, a bien le droit, en vers et en prose, de sommeiller quelquefois.

ALPHONSE ESQUIROS.

M. Esquiros est encore un poëte attelé à cette charrue de la littérature périodique qui déchire si cruellement les plaines de l'imagination.

Peu d'époques ont aussi fréquemment que la nôtre imposé aux natures poétiques ces rudes travaux qui sont d'amers sacrifices. Vous possédiez une lande mouvementée d'accidents de terrain et rafraîchie d'eaux vives; partout verdoyaient et embaumaient dans l'herbe épaisse et libre toutes sortes de frondaisons et de fleurs, délices de l'oiseau et de l'abeille ; et voici qu'un jour, la bêche en main, retournant le gazon étoilé de marguerites, vous demandez le froment nourricier à cette terre vierge qui vous donnait d'elle-même et la bruyère rose et le thym

sauvage. Ces *défriches* littéraires causent à ceux qui ont le courage de s'y résigner plus d'angoisses que beaucoup ne paraissent le croire. Une fois attaché à cette glèbe dévorante du journalisme, le poëte ne s'appartient plus. Adieu pour lui le loisir et le rêve! Le travail forcé et à heure fixe a remplacé l'attente du moment sacré. Quand l'éclair de l'inspiration luira désormais dans son âme, il arrivera que, sollicité par d'autres labeurs ou haletant sous d'autres fatigues, son esprit ne saura plus fixer au passage le trait lumineux. Malheur à qui les exigences ou les dissipations de la vie font manquer ces radieux instants, aussi rares qu'ils sont rapides, où la muse daigne soulever aux regards élus un pan de son voile! Quelles que soient les ressources de votre nature, quelque opulents que soient les dons que vous avez reçus d'en-haut, lorsque les Grâces décentes, leurs ceintures dénouées, viennent devant vous former leurs danses; lorsque des horizons de poésie se découvrent profonds et splendides à vos yeux éblouis; n'ajournez pas, cédez en hâte, élancez-vous vers la merveille entrevue. Il y a pour les facultés poétiques une conjonction d'astres qu'il faut saisir, sous peine de ne plus retrouver l'instant propice aux conquêtes. Qui de nous, poëte affaissé sous la prose ou emporté par les plaisirs, ou ployé sous la tristesse, qui de nous n'a point ainsi vu passer dans son esprit de ces apparitions fatidiques qu'il espérait une autre

fois atteindre, mais dont la trace était, dès le lendemain, à jamais perdue? Perte poignante et toujours irréparable! Dans la littérature proprement dite, au contraire, l'occasion manquée reparaîtra plus ou moins heureuse, et encore suffisante; mais, si cette sorte de trépidation sainte qui avait saisi le poëte à l'heure de sa conception lyrique, dramatique ou épique, s'est retirée de lui quand il la réalise, soyez sûr que bien des éléments de vitalité seront absents de son œuvre.

M. Esquiros était donc, à l'exemple de plusieurs autres, en train d'essarter son champ poétique pour en tirer quelques moissons de prose, quand les rigueurs du parquet, provoquées par un livre dont les tendances semblèrent dangereuses au pouvoir, conduisirent l'auteur de la cour d'assises à Sainte-Pélagie. Ces huit mois de prison ne furent pas stériles pour M. Esquiros. Loin de s'emporter de plus belle et de s'indigner contre nos anomalies sociales, comme il était à craindre qu'il ne lui arrivât d'après le motif de sa condamnation, M. Esquiros, esprit religieux et sympathique, sentit dans son cachot redoubler son amour et son culte pour cette nature dont les splendeurs et les douceurs lui étaient brutalement confisquées. Rêveur privé du spectacle des saisons, il en retrouva dans son souvenir toutes les pompes regrettées, agrandies encore par le mirage de ses désirs. Quand l'hirondelle frôlait les grilles de sa

cellule dont un rayon du printemps allumait la vitre, alors il songeait à ses libres courses d'autrefois à travers la campagne reverdie ; il songeait aux marronniers du Luxembourg, qui dressaient dans l'air leurs blanches girandoles estompées de rose ; à ses douces promenades, sous les parfums de l'acacia, en compagnie de sa maîtresse, durant les tièdes soirées de mai ; si bien que la captivité lui rendait la nature plus attrayante et l'amour plus divin. M. Esquiros chanta donc l'amour et la nature. Cette double inspiration lui porta bonheur. Si vous avez un sentiment juste et profond de la nature ; si vous aimez d'un cœur ardemment épris, ne vous défiez pas de ces deux thèmes primitifs et toujours jeunes de la poésie. Vainement la nature et l'amour ont de tout temps servi de texte à des poëmes magnifiques ; celui-là dont la passion échauffe encore les accents, ou dont l'art, comme une glace limpide placée en face du monde extérieur, en reproduit avec animation tous les enchantements, celui-là s'adresse toujours éloquemment au cœur de l'homme.

Il faut donc applaudir M. Esquiros d'avoir mis une fois de plus en jeu ces cordes naturelles de la lyre, encore qu'il y ait apporté une insouciance de composition et d'arrangement parfois regrettable. Sa manière est franche et ennemie de toute convention. Les charmantes petites pièces amoureuses, sans titre, dont les *Chants d'un prisonnier* sont parsemés et

embellis, telle par exemple : *Je ne vous dirai pas que ma belle est parfaite*, ou cette autre : *Avez-vous vu passer ma belle le dimanche*, ou encore : *Je visitai ma belle un matin de septembre ;* ces divers petits tableaux de genre sont d'un trait net et d'une vérité toute gracieuse. L'auteur y rencontre, sans courir après, une sorte d'abandon naïf et familier qui n'a rien des pastiches allemands, si communs parmi nous à cette heure. Sa nuance particulière d'originalité est toutefois plus sensible encore dans les peintures des choses agrestes qu'il exprime en paysagiste génevois, c'est-à-dire avec une fidélité souvent par trop littérale. Un peu d'idéalisme ne nuit pas dans la peinture des sites où vous introduisez l'amant et le penseur, absorbés tous deux dans leurs rêveries. Mais nulles descriptions ne respirent plus que celles de M. Esquiros cette ferveur panthéiste qui fait que l'homme associe la création à ses joies et à ses douleurs, à tous ses transports. La nature est pour lui, comme pour tout esprit digne de la comprendre, un temple rayonnant où l'image de Dieu est visible. Une fois en communion avec les arbres qui frémissent sous le vent, avec les fontaines dont l'écho redit les murmures, avec les fleurs, les oiseaux et les astres, son âme, électrisée en présence de l'œuvre divine, éclate et s'épanche en accords sympathiques ; on dirait le coryphée du chœur universel.

M. Esquiros tend à inspirer par ses vers l'amour

et la fréquentation des beautés naturelles du monde, telles que les varie le cours harmonieux des saisons ; c'est là une prédication aussi haute que morale. Rien, en effet, n'agrandit l'âme, rien ne l'exalte, ne la féconde et ne la rend meilleure comme la pieuse contemplation de la nature. Ce culte intérieur pour les magnificences de la création a des délices que les théosophes et les poëtes sont à peu près seuls à bien connaître, et plus d'un s'est indigné, au point de vue même religieux, de cette froideur stupide que gourmandent à plus d'une page les *Chants d'un prisonnier*. Le talent d'ailleurs ne manque jamais de raviver ses forces dans l'étude et la contemplation de cette nature, que Chénier appelle justement sacrée; car unir à ses richesses intérieures les trésors du monde physique ; poser comme premier plan à l'horizon immense de la pensée l'horizon terrestre qui devient alors comme le piédestal d'où l'esprit s'élance, et où il redescend se reposer des fatigues de son vol; s'assimiler enfin la sève généreuse qui fait épanouir l'idée au front du poëte comme le bourgeon sur la branche des bois, c'est agrandir sa propre nature, c'est féconder son intelligence, c'est en un mot doubler sa vie.

On doit donc à M. Esquiros, pour les thèmes accoutumés de ses chants, des éloges sans réserve; on lui en doit beaucoup aussi pour les formes piquantes dont il est habile à parer ses inspirations. Évi-

demment résolu à ne jamais tomber dans le *poncif* de la diction courante, il trouve parfois des effets de mots et d'images très-pittoresques. J'avoue qu'il entre dans la trame de son style des tons criards dont le goût peut à bon droit s'effaroucher ; mais sont-ce point là des défauts dont plusieurs font parade, et ne traite-t-on pas maintenant de pruderie pédante ces scrupules de goût si respectés autrefois ? Il faut d'ailleurs tenir compte à M. Esquiros de n'avoir pas prodigué davantage ces audaces de style, lui, dont le délire métaphorique s'est jadis produit dans un livre, *le Magicien,* avec une liberté et un aplomb qui eussent déconcerté M. Vacquerie lui-même. Je ne puis noter ici aucune de ces notes discordantes, et, sobre que je dois être de citations, j'aime beaucoup mieux donner entière une petite pièce, de tout point charmante, à mon gré.

Je rencontrai, ce soir, au détour d'une haie
Une fille des champs qu'une chanson égaie,
Vive comme un pinson, fraîche de ses quinze ans,
Taille prise au corset avec des seins naissants.
Au bord des sureaux verts qu'un vent du soir balance,
La jeune nonchalante écoutait en silence.
Moi, j'écoutai comme elle et je n'entendis rien,
Nulle chanson d'oiseau, nul choc aérien,
Nul brin d'herbe agité, nulle molle secousse
Et nulle source d'eau babillant sous la mousse.
Tout se taisait : d'abord je demeurai surpris ;
Mais, la voyant rêveuse, aussitôt je compris :

Elle écoutait, la belle et toute jeune femme,
L'amour, petit oiseau qui chantait dans son âme.

Ne dirait-on pas quelque page détachée et rajeunie du vieux Ronsard ? Les *Chants d'un prisonnier* contiennent plusieurs pièces, sinon d'un tour plus accompli, du moins plus amples d'haleine et d'une verve plus excitée ; mais, quand ils ne renfermeraient de réussie que celle qu'on vient de lire, M. Esquiros serait encore enviable de les avoir écrits. Car c'est là le triomphe des beaux vers de conserver et de consacrer à jamais le sentiment ou l'idée, même sous la forme la plus brève. Il est des noms de poëtes que quelques strophes suffisent à sauver de l'oubli, quand les romans en dix volumes n'atteignent pas toujours le bout de l'année qui les voit naître. Ainsi la feuille d'aune ou de bouleau rase la cime des vagues qui engloutissent les gros et pesants navires.

ALFRED DE MUSSET.

Tandis que la princesse d'Antioche, assise près du vieux roi de Jérusalem au sommet d'une tour, lui désigne les principaux capitaines de l'armée ennemie, elle voit s'avancer cette troupe des Aventuriers qui contient toute la fleur du camp. Aussitôt, à sa brillante démarche, à son aigle blanc sur champ d'azur, elle reconnaît Renaud et s'écrie, le montrant à Aladin : Voici le vainqueur de tout brave,

Eccoti il domator d'ogni gagliardo.

Son épée, ajoute-t-elle, a peu ou point d'égale, et c'est encore un enfant : *Ed è fanciullo ancora.*

M. de Musset a longtemps été et semble encore le

Renaud de la poésie contemporaine, le brillant Aventurier aux couleurs de la fantaisie, l'enfant gâté de la muse et du public.

L'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* entra dans l'église romantique, au plus beau temps du culte, avec les façons d'un esprit passablement sceptique et railleur. Alors que tous les fidèles, prosternés et fervents, brûlaient d'une main pieuse, sur l'autel de l'art, l'encens le plus épuré ; lui, bien qu'il eût d'abord endossé le costume du lévite, jouait volontiers avec l'encensoir et fredonnait quelque chanson galante au milieu des plus dévotes antiennes. Puis, de jour en jour s'émancipant de plus belle, il en vint à se rire des dogmes fondamentaux du romantisme, et un beau matin il en jeta le froc et la rime aux orties, comme une fille aventureuse qui jette gaiement son bonnet par-dessus les moulins.

Il passa tout d'abord pour un écervelé dont les fredaines en poésie étaient sans nulle conséquence ; mais peu à peu les prestiges de son talent imposèrent de telle sorte aux lecteurs les plus prudes, que, prose ou vers, M. de Musset vit tout accueillir de lui avec un empressement qui ressemblait à de la vogue. De la poésie en vogue, ce n'est pas chose commune à cette heure en France ; et pourtant les moindres vers de l'auteur de *Portia*, le rondeau le plus déhanché, le sonnet le plus mal rimé (un sonnet sans belles rimes !), firent pousser à chacun plus d'exclamations

que le sonnet des *Femmes savantes* n'en arrache à Philaminte et à Bélise. Or, qu'advint-il de toutes ces avances ? Du jour où M. de Musset aperçut à son entour un auditoire si avide, il s'esquiva par quelque porte dérobée, sans plus faire mine de reparaître Aussi c'était bien dû, et c'est bien là le fait d'une humeur franchement capricieuse.

On a beaucoup accusé M. de Musset d'imitation (1), reproche qui semble lui avoir été fort sensible, car il s'en est lui-même vivement défendu. Je crois qu'il aurait pu laisser dire, sans trop s'alarmer. Sans doute, Shakespeare, Byron, Voltaire, sans parler de quelques contemporains, ont dû agir sur les compositions d'un homme qui, écrivant si jeune, ne pouvait absolument s'abstraire des œuvres qui avaient ses admirations ou ses sympathies ; mais il ne lui a fallu peut-être que plus de puissance et de verve personnelle pour fondre harmonieusement

(1) Même dans les détails M. de Musset, à coup sûr par inadvertance, et trahi par une mémoire trop fidèle, copie quelquefois ses devanciers. Ainsi son fameux vers : *Elle est jaune comme une orange*, est une image dont le vieux Régnier a la priorité. Il dit, parlant des cheveux de Macette :

Votre poil, que le temps ne change,
Est aussi doré qu'une orange.

Il y a aussi dans les *Vœux stériles* une tirade qu'on peut lire en prose dans *Antony*. Les vers et le drame sont de 1831 ; j'ignore donc, quant à moi, quel est l'original. Mais, en ces sortes de peccadilles, M. Dumas est trop coutumier du fait pour ne pas être fort suspect quand il se trouve en cause.

avec ses propres richesses ces emprunts calculés ou involontaires. Puis, à entendre « ce chant sublime et bizarre, suivant les *Lettres d'un voyageur*, tout à l'heure cynique et fougueux comme une ode antique, maintenant chaste et doux comme la prière d'un enfant, » on est prompt à reconnaître une de ces natures éloquentes que la vie n'agite pas impunément, et qui, selon la joie ou la souffrance, éclatent en brûlantes invectives ou en hymnes de grâces. Celle-là, entre toutes, était troublée d'une sombre ardeur qui jetait à tous les échos ces éclats d'ironie pires souvent que le blasphème : « Quel amour de la destruction brûlait donc en toi ? s'écrie l'auteur de *Lélia*. Quelle haine avais-tu contre le ciel pour dédaigner ainsi ses dons les plus magnifiques ? Tu jetas pêle-mêle dans l'abîme toutes les pierres précieuses de la couronne que Dieu t'avait mise au front, la force, la beauté, le génie, et jusqu'à l'innocence de ton âge, que tu voulus fouler aux pieds, enfant superbe ! » *Enfant superbe*, oh ! que c'était bien dit ! Ce n'était plus là, en effet, l'*Enfant sublime*, cette autre voix sonore et souveraine, ce front serein même dans les larmes, voguant au but sans peur du naufrage, ferme dans sa volonté et dans ses ambitions glorieuses, *tenax propositi*. *Enfant superbe* au contraire, celui-là, livré à une sorte d'emportement orageux, froissait à plaisir le voile de la Muse, et se jouait d'une main désordonnée des dons les plus célestes dont elle l'a-

vait comblé : pareil à ces écoliers mutins qui, lâchés dans un parterre, vont ravageant et gaspillant à l'envi toutes les fleurs écloses, celles du lis comme celles de l'oranger, celles qui doivent orner l'autel, celles qui doivent parer la jeune épouse.

Je ne suis pas de ceux qui considèrent les *Contes d'Espagne et d'Italie* comme un recueil d'études préliminaires ou de pastiches très-inférieurs aux productions suivantes de l'auteur ; et, loin d'en faire si peu d'estime, je ne vois pas qu'aucun poëte de la Restauration, si l'on excepte M. de Lamartine, ait débuté avec autant de vigueur et d'éclat. Que dans *Rolla* ou dans *La Coupe et les Lèvres* son talent plus mûr atteigne à de plus hautes cimes, j'en conviendrai, bien que certaines tirades m'en paraissent un peu déclamatoires ; mais je trouve dans les diverses pièces du premier volume l'essor conquérant d'une puberté poétique qui, pour être par instants trop emporté, n'en donnait pas moins des témoignages évidents de son aptitude. Si certains lecteurs, désorientés par les brisures du vers et par les audaces du dialogue, ne voient dans *les Marrons du feu* qu'une farce attentatoire au très-humble respect que tout auteur semble devoir au public (1), les

(1) Sa majesté le public, avait coutume de dire un homme de traditions, M. Michaud. Aujourd'hui le public est au nombre des majestés déchues, et c'est tant pis. Du temps qu'on le respectait, les plus osés y auraient regardé à deux fois avant de paraître à ses

gens de l'art n'en doivent pas moins reconnaître le faire habile dont cette œuvre porte l'empreinte, aussi bien que l'entrain communicatif et l'étincelante fantaisie qui l'animent. *Don Paëz* également, en fait d'entrain et surtout d'ordonnance, ne cède le pas à aucun de ses frères puînés. Ce premier poëme de M. de Musset, d'ailleurs, est pour le moins aussi libéralement émaillé que tous les autres de ces vers qui, par les grâces du tour, la vivacité du trait ou la nouveauté facile et saisissante de l'image, sont l'indice le plus irréfragable du don sacré : vers qui jaillissent de source, qu'il faut citer plutôt que définir, et dont La Fontaine est, dans son genre, le plus riche de son temps. Grains d'ambre ou de jais, fleurs agrestes ou de boudoir, le critique qui s'amuserait à les glaner dans les pages de M. de Musset en remplirait vite sa corbeille.

Sous sa tresse d'ébène on dirait, à la voir,
Une jeune guerrière avec un casque noir.

Dis, l'amour, qui t'a fait l'œil si noir, ayant fait
Le reste de ton corps d'une goutte de lait?

Il faut voir, dans nos grands combats,
Ce corps si souple et si fragile,
Ainsi qu'une couleuvre agile,
Fuir et glisser entre mes bras.

yeux dans le déshabillé des improvisations actuelles. Peut-être aussi plus sévère dans ses goûts, plus éclairé dans ses choix, le public alors était-il plus digne d'égards.

Si candide et si frais que l'ange d'innocence
Baiserait sur son front la beauté de son cœur.

Qui ne sait que la nuit a des puissances telles,
Que les femmes y sont, comme les fleurs, plus belles...

Heureux, heureux celui qui frappe de la main
Le col d'un étalon rétif, ou qui caresse
Les seins étincelants d'une folle maîtresse !

Heureux aussi ceux-là qui parlent avec cette harmonie et cette passion le langage suprême des vers, car eux seuls possèdent, suivant le juste dire de René : « le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. »

Tandis qu'on cherchait autour de lui à séduire le lecteur ou à l'étonner par les chatoiements d'une forme irisée de toutes les couleurs du prisme, M. de Musset, moins en recherche du nouveau ou de l'étrange, rencontrait le plus souvent ces effets charmants de la note simple et naturelle, qui sont après tout les effets les plus enviables. Un aimable penseur l'a dit : « Les plus beaux vers sont ceux qui s'exhalent comme des sons ou des parfums. » Dans ses moindres chansonnettes, on jouit de ces délicieux accents dont la douceur musicale vous pénètre et jette aisément l'esprit dans le rêve. Ainsi, quand Barberine, toute pleine du souvenir d'Ulric, que ses charmes n'ont pas eu la puissance de retenir près d'elle, chante dans sa mélancolie :

J'en vais pleurer, moi qui me laissais dire
Que mon sourire
Était si doux...

à entendre ces vers mélodieux s'échapper comme des soupirs de ces lèvres émues et attristées, la pensée se reporte aussitôt vers quelqu'une de ces jolies filles de Greuze qui tournent vers le ciel leurs grands yeux où tremble une larme. C'est que parfois un seul mot, un détail bien touché, suffisent mieux à peindre que toutes ces verbeuses descriptions, un des écarts de l'école contemporaine. En poésie, il ne faut pas toujours tout dire ; il convient souvent de laisser faire quelque chose à l'imagination du lecteur, qui, une fois mise sur la trace, prend plaisir à compléter le tableau. M. de Musset, qui n'a jamais abusé du pittoresque, l'a compris de la sorte et se contente souvent d'un simple trait. Voulant figurer, dans l'une de ses comédies, un intérieur d'actrice, il écrit laconiquement : « La loge de la Camargo. On la chausse. » *On la chausse ;* trouvez-moi une indication d'une fantaisie plus piquante et qui joue mieux à l'œil du lecteur.

Quant aux rimes, M. de Musset, s'autorisant de Voltaire, se vante d'être sur ce point un réformé. Je ne pousserai point à ce propos la censure aussi loin que Jean-Baptiste, qui, dans son épître au Père Brumoy, tançant Voltaire sur ce dédain de la rime,

l'appelle « un rimeur de deux jours ; » mais j'avoue qu'à mon sens ces négligences ou nonchalances-là, quand on les pousse aussi loin que l'auteur du *Spectacle dans un fauteuil*, ne sont pas de celles que le poëte regarde comme les *plus grands artifices*; et je ne vois pas que tous les ravissants couplets sur la marquise andalouse, *le Lever*, *Madrid* et autres, perdent quelque chose en fermeté et en désinvolture à une exécution plus sévère en cela. Ces facilités d'ailleurs que s'est accordées si libéralement M. de Musset à l'endroit de la rime l'ont entraîné à plusieurs autres tout aussi condamnables. Son vers, débarrassé de cette salutaire entrave, s'est prodigué plus librement sans toujours subir le contrôle d'une méditation approfondie ; de là des incertitudes dans la composition, des obscurités dans le style, des oscillations fâcheuses dans le déroulement de la période poétique, bien des incorrections et des faiblesses qui eussent disparu devant une application plus constante. Car, si l'auteur de *Rolla* reste parfois en deçà du but, ce n'est pas qu'il n'ait toujours en lui les moyens de l'atteindre.

Quoi qu'il en soit, on sait la place glorieuse que M. de Musset occupe dans la poésie contemporaine. *A quoi rêvent les jeunes filles*, et surtout *Namouna*, sont des œuvres d'autant d'esprit que de grâce, et par éclairs, comme dans le morceau sur Don Juan,

d'une inspiration magnifique : frêles canevas chargés d'étincelantes broderies, voyages dans le bleu ou dans les sentiers perdus que la fantaisie parsème ou de ses étoiles ou de ses vers luisants.

Je n'ai point à parler des nouvelles et comédies en prose de l'auteur du *Chandelier*, et c'est bien *à son dommage*, comme dirait archaïquement l'ex-dieu Ponsard. Dans une évaluation complète de ses titres poétiques, il convient toutefois de mentionner ces œuvres adorables qui pourraient fonder à elles seules une brillante renommée.

Le chantre de *Belcolor* est bien le poëte d'une époque tourmentée; dans ses poëmes, l'amour est un délire, le plaisir une fureur, la vie un fardeau qu'on ne sait par quels transports alléger.

M. de Musset, par l'organe de ses personnages, s'était d'abord joué de l'amour dans ses vers, mais il avait joué avec le feu. Il arriva qu'un jour l'*exécrable folie* lui plongea dans le cœur une serre brûlante, et, vautour impitoyable, ne voulait plus lâcher sa proie. Alors il expia douloureusement ses railleries premières. Une angoisse inexprimable teignit de noir toutes ses heures, et sa muse, cette belle fille « toujours riante et verdissante » comme la Suzanne de *la Folle Journée*, sa muse, la lèvre encore humide du vin des plaisirs, se voila soudain du crêpe

de la douleur, et ses yeux brillants connurent les larmes; larmes fécondes, douleur propice, à qui nous devons cette *Nuit de mai*, où le poëte a toute raison de s'écrier :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

J'ignore si la gloire est un grand bien, mais M. de Musset, très-jeune encore, a pu cueillir ce fruit tant convoité, et qui, d'ordinaire, est le fruit des saisons tardives. Rare privilége, et qui vaut bien qu'on y applaudisse! Sans doute la gloire poétique n'a plus dans cette époque *utilitaire* le même prestige qu'autrefois aux yeux des peuples portés à des admirations d'un autre ordre; cependant, pour tout homme qui sent et qui pense, c'est encore la distinction la plus rayonnante des temps modernes, la plus belle lueur qui puisse éclairer un tombeau. M. de Musset ne saurait l'oublier. Il a beau répondre spirituellement, lorsqu'on l'accuse de dormir sur ses lauriers, que dans son lit « les lauriers n'ont que faire, » il y va de ses plus nobles intérêts, que son talent secoue enfin sa trop longue inertie. Je me garderais bien de l'exciter à produire, si je croyais son esprit dans une de ces phases ternes et caduques où il y a prudence à se taire; mais, comme les couplets de Mimi Pinson et les *Conseils à une Parisienne* ont prouvé

que sa voix n'avait eu jamais plus de fraîcheur et de vivacité, sommons-le donc en chœur de ne point laisser oisives ces précieuses et rapides années où sa jeunesse au solstice est échauffée de tous ses feux.

ÉDOUARD TURQUETY.

De M. de Musset à M. Turquety la transition est un peu brusque, mais la critique ne répugne pas à ces contrastes. Quitter la fantaisie pour le dogme ; redire les chastes accents du fidèle après l'hymne des voluptés profanes ; respirer l'encens du sanctuaire au sortir des boudoirs parfumés de rose, c'est proprement passer du carnaval au carême. La critique ne fait que suivre en cela l'exemple de Rome elle-même, cette citadelle de l'orthodoxie. Au lendemain du jour des Moccoli, jour de folles ivresses, de danses et de chansons, les camaldules en longues files se répandent par les rues toutes jonchées encore des bouquets effeuillés la veille ; le temps de la prière succède à celui du plaisir.

Nous ne sommes pas d'ailleurs de ceux qui demandent compte au poëte de ses croyances religieuses. Il n'y a pour nous ni art païen ni art catholique ; il y a la Beauté. Que l'artiste allume donc son enthousiasme au charbon de l'autel ou au sourire voluptueux de la Vénus antique, qu'il s'inspire de la Diane chasseresse ou de la Madeleine repentie, pourvu qu'il ait une foi et une ardeur, peu nous importe. Ce n'est pas nous, au reste, qui nierons jamais la poésie du catholicisme, puisqu'il ne s'agit plus, avec M. Turquety, uniquement d'art chrétien. Quand l'Église verrait chaque jour la solitude se faire plus profonde autour d'elle, quand les cloches de ses tours appelleraient vainement à ses solennités un peuple travaillé par le doute, ou que l'indifférence paralyse, ce crépuscule des croyances catholiques ne les rendrait que plus attrayantes pour le poëte. Sans parler du prestige imposant ou gracieux des formes extérieures du culte, les rites de ses fêtes mélancoliques ou brillantes, le cloître et ses calmes tristesses, le temple et ses ombres silencieuses, chères au recueillement, qui pourrait contester les ressorts dramatiques d'une loi toute de renoncement et d'abnégation, sans cesse en lutte avec les passions humaines ?

Quant aux prétentions de M. Turquety d'avoir amené au catholicisme par la poésie spiritualiste et déiste de nos jours, ce n'est pas une thèse que la

critique littéraire ait à soutenir ou à réfuter. Je vois d'abord, dans les divers recueils de l'auteur, beaucoup de pièces qui pourraient très-convenablement figurer dans tous les recueils possibles d'odes et d'élégies; pour ce qui est de celles plus particulièrement empreintes du sentiment religieux, une assemblée œcuménique serait seule apte à décider si elles sont vraiment plus orthodoxes que certaines pièces des *Méditations*, *la Semaine sainte*, par exemple, ou *le Crucifix*.

Je n'ai pas encore parlé des préfaces, et M. Turquety me fournirait aisément l'occasion de montrer combien elles sont parfois compromettantes. Il y aurait un curieux chapitre d'histoire littéraire à écrire sur les maladresses gratuites que les écrivains de tous genres et les poëtes en particulier commettent dans leurs préfaces. Un de ces esprits malins, mais d'une malice sans aigreur, qui s'amusent à prendre les amours-propres sur le fait, souriait l'autre jour devant moi d'une naïve et singulière contradiction échappée à M. Turquety. L'auteur d'*Amour et Foi* écrit des préfaces où il proteste de la sincérité et du désintéressement de ses croyances. Je ne crois pas d'abord que personne mette sa foi en doute, et d'ailleurs M. Turquety pourrait s'épargner de redire en prose ce qu'il proclame très-souvent en vers ; mais, en même temps qu'il réclame du lecteur, pour unique salaire de ses veilles, au lieu d'un applaudisse-

ment sonore et vide, « une simple prière au nom de Celui qu'il a chanté, » voilà qu'il se vante d'avoir le premier de tous ouvert la route de la poésie catholique, et qu'il réfute avec insistance ceux qui combattent ses prétentions à ce sujet. O missionnaire poétique du catholicisme, ainsi que vous vous appelez vous-même, si, comme je n'en doute pas, c'est surtout le triomphe de vos doctrines que vous avez à cœur, devez-vous pas plutôt vous réjouir si d'autres vous ont devancé dans la carrière ? Est-ce que, parmi les apôtres, Pierre disputait à Paul ou à Jean l'honneur d'avoir, avant tout autre, enseigné la parole du Maître? C'est, au reste, la manie du jour ; chacun met sa gloriole à être inventeur ou tout au moins rénovateur d'un genre. « On est toujours le fils de quelqu'un, » dit Brid'oison ; ce n'est pas l'avis de nos poëtes. J'en sais qui s'imposent des grimaces littéraires pour faire croire à leur originalité ou déguiser leurs imitations. J'ai un de mes amis particuliers qui revendique la remise en faveur du triolet.

Des deux faces du christianisme, l'une terrible, inexorable, dantesque ; l'autre attirante et pleine de mansuétude, c'est la seconde que M. Turquety a su rendre avec le plus d'effet. Il doit s'en réjouir. Puisqu'il écrit surtout dans un but de prosélytisme, il ne saurait se dissimuler que toute la partie âpre et menaçante des croyances catholiques est plutôt faite pour repousser que pour réduire les esprits souf-

frants et superbes d'une époque bouleversée par tant de systèmes. Ces fronts battus de si noirs orages, ces cœurs brisés par tant de fatigues sont au contraire aisément séduits par ces espérances d'apaisement et de pardon qui, sur les traces clémentes du Christ, germent dans les âmes troublées ou déchues.

Ce n'est pas que M. Turquety n'ait fréquemment d'énergiques ardeurs, et qu'il ne trempe complaisamment son pinceau dans les couleurs sombres ; mais sa volonté et sa passion faiblissent quelquefois dans son essor comme un trait dont la pointe amollie frappe la cible sans s'y planter. Il a plus de fougue que de vigueur. Son élan lyrique est cependant servi, par rencontres, d'une force nerveuse qui donne alors au style de la chaleur et de la nouveauté. Telles sont dans *Amour et Foi* les strophes intitulées *Entraînement* et *Fuite*. Ces dernières surtout sont d'un jet aussi solide que véhément.

Plus que certaines pièces dogmatiques, arides ou vagues, j'aime un certain vague mystique qui, dans les *Hymnes sacrées*, ouvre à maintes pages des perspectives indéfinies où la pensée erre avec charme. Lisez dans ce genre *Solitudes sacrées* ; *Soupirs* ; *Domine, non sum dignus*.

L'auteur a su trouver pour la Vierge des louanges très-senties. Le sujet d'ailleurs a toujours été cher au génie chrétien. Ce culte fleuri de la Rose mystique est entouré d'une si attrayante poésie que l'i-

magination est toujours prompte à s'en émouvoir et à s'en colorer. Il n'en faut pas savoir moins de gré à M. Turquety d'avoir varié ce thème avec fraîcheur et sentiment.

Sans doute la manière de M. Turquety est élégante et gracieuse, mais ce n'est pas cette élégance polie à la pierre ponce dont parlent Catulle et Ovide :

Exactus tenui pumice versus eat.

Ses stances tombent avec mollesse et harmonie ; son style est imagé et facile ; sa muse se drape d'ornements qui peuvent éblouir bien des yeux, mais la cambrure n'y est pas.

Est-ce bien toutefois de M. Turquety qu'on doive exiger tous ces raffinements des muses mondaines ? Le mérite plastique de ses compositions n'est-il pas d'un intérêt bien secondaire pour ses lecteurs à qui la pensée religieuse importe presque exclusivement ? Si plus d'une jeune femme pieuse a feuilleté dans son oratoire d'une main émue ces poésies qui exprimaient en notes sonores les mouvements intérieurs de sa foi, il y a certes là une bien douce compensation à quelques critiques de juges tout profanes. Ceux-là, d'ailleurs, M. Turquety est aussi en mesure de les satisfaire quand il chante le *Sommeil de la jeune fille* en strophes toutes brillantes des rosées matinales et animées de souriants détails très-délicatement touchés; quand il évoque la Mort parcourant

les mondes sur son cheval pâle ; ou quand il soupire quelque lai plaintif au souvenir d'un beau front chéri que semblent lui dérober à cette heure les voi-les et les grilles du cloître. Je donnerai cette dernière petite pièce , *Dans sa cellule*, ne fût-ce que pour contre-balancer mes nombreuses citations érotiques.

A vous, ma colombe voilée,
A vous les roses de l'espoir,
Et les brises de la vallée,
Et les enchantements du soir!

A vous, fille des solitudes,
A vous les sublimes concerts
Et les célestes quiétudes
D'un cœur dégagé de ses fers!

A vous qui, lasse de l'hommage
Qu'on vous prodigua tant de fois,
Avez tout quitté pour l'image,
La sainte image de la croix,

Et bien loin des routes mortelles
Dont l'éclat vous séduisait peu,
Avez replié vos deux ailes
Près du tabernacle de Dieu!

Oh ! dans cette enceinte profonde
Vous reniez, vous dépouillez
Les derniers souvenirs du monde
Comme autant de bandeaux souillés.

Là-bas, près du fleuve qui coule,
Vous n'avez plus, à tout moment,
Le frémissement de la foule
Qui vous suivait en vous nommant.

Mais, ô ma colombe voilée,
Vous avez l'éternel espoir,
Et les brises de la vallée,
Et les enchantements du soir.

La pensée pas plus que l'image n'est là ni très-neuve, ni très-saisissante ; mais l'aisance du tour, la vérité du sentiment, le naturel de l'expression feraient justement admettre ce morceau dans une anthologie contemporaine. Que la plupart de nos poëtes gagneraient ainsi à un triage fait d'une main sûre qui, à l'exemple des anciens, offrirait, suivant la locution vulgaire, la fleur, l'élite de tous les paniers ! Mais chacun veut garder le sien au complet. Chacun vise au monument et ne peut se résoudre à en jeter bas les parties ruineuses. Cependant, comme chantait Olivier Basselin, le joyeux buveur, ne vaut-il pas mieux « perdre les deux fenêtres que toute la maison ? »

BÉRANGER.

Voici un poëte comblé de toutes les faveurs de la renommée, un nom populaire entre tous. Il semble qu'aucun suffrage n'ait manqué à cette gloire qui a su conquérir les sympathies les moins faciles à concilier, celles de la foule et celles des esprits d'élite. Les refrains de Béranger ont retenti sur les lèvres exigeantes du raffiné comme dans la bouche naïve de l'artisan ; on les a chantés sous la treille du cabaret, dans les boudoirs chers aux plaisirs, au sein des clubs frémissants d'ardeurs patriotiques ; si bien qu'à une époque de controverses sans trêve et de dénigrement sans convenances, où les talents les moins contestables et les gloires les mieux établies sont en proie au ballottage incessant des discussions les

moins bienveillantes, par une exception singulière que M. de Châteaubriand n'a pas toujours partagée, l'auteur du *Dieu des bonnes gens* est seul resté dans cette sphère inviolable où les rois constitutionnels eux-mêmes ne sont point à l'abri des malices du dehors.

M. de Cormenin a dit, au sujet de M. Dupont (de l'Eure), que, pour compléter l'idéal de sa vie, il ne manquait au vieux démocrate qu'un peu de proscription. Ne pensez-vous pas de même que quelques objections, quelques réserves posées au succès unanime de Béranger, eussent mieux placé sa fortune poétique dans les conditions des plus durables destinées littéraires? La polémique, loin de nuire aux belles œuvres, est comme le vent qui enracine les arbres qu'il agite. Ce n'est pas moi cependant qui, ennuyé des constants hommages dont vit entouré cet Aristide de la poésie contemporaine, lui jetterai d'impatience l'écaille des proscripteurs; mais aussi, quand je vois l'illustre chansonnier, dans la préface de son dernier recueil, trahir l'inquiétude que *l'intérêt de parti* n'ait un peu surfait sa valeur, je n'ai pas dans mes propres convictions de quoi le rassurer sur ce point.

S'il a jamais existé un esprit politique haineux et à vues étroites, c'est à coup sûr le prétendu libéralisme des quinze ans. Que l'angle de 89 avait une bien autre ouverture! On l'a compris plus tard en

le voyant à l'œuvre, le libéralisme de la Restauration ne s'en prenait à la royauté qu'en haine du monarque et de ses entours; et de l'heure où la caste qui fermait à ses ambitions frémissantes le chemin des honneurs lui a laissé le champ libre, il n'a guère montré d'autres sollicitudes que de rétablir à son profit les choses sur le pied de la veille. Le mot de M. Dupin : *Chacun chez soi, chacun pour soi*, ce mot le plus antisocial et le plus effrontément égoïste qui soit, à mon avis, sorti d'une bouche humaine, m'a toujours semblé la franche devise de pareils sentiments politiques. Or, je ne doute pas que le libéralisme qui, dans ses semblants de générosité, se trouvait exprimé et servi par les refrains en vogue, n'ait renchéri par des acclamations intéressées le mérite de ces chansons, comme celui des *Messéniennes* (1). D'une autre part, les idées même du parti déteignirent parfois sur l'esprit naturellement plus large qui conviait les peuples à une *Sainte alliance*, et marquèrent certains couplets de leurs préoccupations

(1) Casimir Delavigne, dont la mort qui l'a prématurément ravi aux lettres nous dispense de parler avec détail, était un de ces talents qui deviennent aisément populaires, non parce qu'ils sont très-grands, mais parce qu'ils sont d'un accès facile à tous. Dépourvues d'originalité et de vigueur, ses œuvres applaudies au théâtre flattaient les habitudes du public qui accourait complaisamment, le dimanche, voir Ligier dans Louis XI et Glocester. Ses honorables succès, tout retentissants qu'ils furent, sont de ceux auxquels la critique n'adhère pas sans réserve.

exclusives qui choquent aujourd'hui ou font sourire. Ainsi, dans *les Rossignols*, un sujet tout d'harmonieuse mélancolie, n'est-on pas étrangement affecté d'entendre le poëte refuser l'hymne des nuits à ces *nobles* qui (en 1820) « pour en donner portent des fers ? » N'a-t-on pas aussi quelque peine à s'expliquer maintenant le singulier effet d'optique par lequel il voyait Octavie dans la belle madame du Cayla, et Tibère dans Louis XVIII ? Mais parlons uniquement de poésie.

On a souvent, à propos de Béranger, prononcé le nom d'Horace, sans que ces deux physionomies aient, suivant moi, beaucoup de ressemblances. Dans ses compositions les plus parfaites, le poëte français atteint à cette savante et concise ornementation du style qui, jointe au prix inaltérable de l'idée, fait l'immortelle gloire du favori d'Auguste; mais tous deux ont chanté les plaisirs et le vin sur des modes très-divers. L'ode romaine, qu'on le remarque, toujours dominée par le souci de la mort, excitation constante aux joies terrestres, ne puise pas dans la coupe une ivresse railleuse, prompte aux badinages grivois ou épigrammatiques. Elle reste grave et solennelle aux généreuses fumées du falerne comme aux voluptueux parfums des tresses dénouées. Béranger a plus d'entrain, plus de traits spirituels : c'est son originalité et c'est le caractère de sa nation ; mais on souhaiterait parfois dans ses ébats érotiques un ac-

cent de passion ou un soupir attendri qui ennoblit et épure. Il y a, je le sais, l'amour idéal et l'amour charnel, celui de la femme chaste et celui de la courtisane, l'amour sous les courtines de soie à glands d'or et l'amour dans la mansarde égayée de jeunesse et de soleil. Tous ces amours-là sont poétiques, celui de Lisette comme celui de Béatrice. Seulement les Jeannetons de l'antichambre ou de l'office ne me paraissent pas dignes des mêmes faveurs que l'*ancilla* antique, esclave aux brunes épaules qui pouvait, sans blesser le regard et sans rompre l'harmonie, entrer dans le groupe des femmes célébrées.

Quant à être un pur chansonnier, naïf, sans arrière-pensée, le verre en main, les yeux petillants d'aï et de gaieté brillante, il n'était pas dans la nature de Béranger, ni dans son talent, ni peut-être dans ses vœux, de s'en tenir à cet aimable rôle. Il a le rire facile et le vers leste; mais il était réservé à Désaugiers, à Gouffé lui-même, de mieux faire jaillir l'étincelante écume du couplet.

Bien qu'il ne soit ni étranger ni hostile à aucune des rénovations poétiques qui, depuis vingt-ans, s'opèrent autour de lui, Béranger ne leur a fait nul emprunt. Dans sa diction, bonne et fine trame sans maille rompue, je n'aperçois pas une seule grâce, pas un seul effet de date récente, si ce n'est peut-être dans *le Colibri*, cette sautillante fantaisie rhythmique d'un tour si dextre. Puisque les anciennes res-

sources, habilement employées, suffisaient à sa manière, on ne peut faire de cette réserve l'objet d'un blâme; il est toutefois évident qu'un vernis plus vif, jeté sur quelques chansons un peu pâles, n'eût pas nui au lustre de la pensée.

La gloire incontestable de Béranger, c'est d'avoir élargi le cadre de la chanson au point d'y donner accès aux plus fiers élans du lyrisme, ainsi qu'aux plus douces effusions de l'âme. L'admiration hésite entre les strophes énergiques d'accent et celles dont les grâces souriantes brillent embellies d'une larme. Odes ou chansons, comme il vous plaira, l'effet de l'idée mère y redouble par la magie du refrain, agile ressort qui la ramène à temps égaux et la fait victorieusement saillir. Quel n'est pas le prestige du refrain dans *le Bonheur*, où il éclate et se prolonge comme un écho de colline en colline? Cette répétition, parfois simplement pittoresque, n'est-elle pas à l'occasion solennelle et émouvante comme dans cette magnifique pièce du *Suicide*, ou le poëte déplore d'une voix si touchée, la fin tragique de Lebras et d'Escousse?

Pauvres enfants! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on : Attendez le soleil.
Ils répondaient : Qu'importe que la sève
Monte enrichir les champs où nous passons

Nous n'avons rien, arbres, fleurs ni moissons.
Est-ce pour nous que le soleil se lève?
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit: Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

En tête de son dernier recueil, le plus beau de tous, Béranger a exprimé le regret de laisser déserte la voie où il a si glorieusement marché. Il n'a point en effet de successeur indiqué à cette heure ; mais, il y a quelques années, une mort lamentable lui en a ravi un bien digne de recueillir son opulent héritage. Hégésippe Moreau, dont il est ici question, avait des portions de talent qui trahissaient un double lignage, recouvert toutefois d'une personnalité très-distincte. Si la voix du *râpsode marseillais* troubla, comme il le dit, son sommeil, la fée mélodieuse qui se pencha sur le berceau de Béranger l'avait également touché de sa baguette. Son culte pour l'auteur du *Roi d'Yvetot* était moins un objet d'imitation que

d'émulation, et je ne crois pas que le vieux maître eût renié une aussi sémillante composition que *les Modistes hospitalières*, par exemple. Il est même une des chansons de Moreau, *la Fermière*, que j'oserais signaler comme un petit chef-d'œuvre égal aux plus rares du genre. Il s'en exhale des bouffées d'un vent frais qui pénètre le couplet d'une singulière saveur agreste.

En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière!

Mais, quel que soit le mérite des chansonniers qui viendront, l'auteur des *Contrebandiers* n'a point à redouter un de ces violents revers qui jettent souvent en bas de leur piédestal les statues inconsidérément inaugurées. Sa gloire sera toujours chère au pays, et l'estime qui environne sa vie en restera la pure égide. La belle unité de sa conduite, toujours d'accord avec les sentiments nationaux dont il propageait les flammes, avivera dans tous les cœurs honnêtes l'admiration du populaire génie. Car pour celui-là du moins, les patriotiques accents ne furent pas le masque d'ambitions vulgaires. Vous dont la muse était cette musique du *tambour qui bat la charge*, quand a sonné l'heure du triomphe, on ne vous a point vu, poëte, revendiquer une part du riche butin sur

lequel sont tombées tant de voracités gloutonnes. Vous aviez été du combat, vous n'avez pas daigné être du pillage. Soucieux de la pureté de votre vie autant que l'artiste de la beauté de son œuvre, vous avez fui devant les faveurs qui ne demandaient qu'à naître sous vos pas. C'est là un désintéressement digne de mémoire. On en voit encore qui, dans le trouble inapaisé de leur âme, se cabrent contre la gloire et se dérobent au rayon qui les poursuit; mais qu'ils sont rares les austères transfuges de la fortune et des honneurs! C'est pour cela, ô vieux maître, que votre nom sera doublement glorifié. Votre front blanchi n'aura point à souffrir des sarcasmes de la jeunesse, toujours prompte à l'ironie; et quand vous passerez dans ses rangs, émus de respect à votre approche, vous pourrez redire avec confiance un de vos refrains les plus touchants :

Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes,
Tous les amours ne sont pas envolés!

LES DEUX DESCHAMPS.

Est-il un esprit plus dispos et d'un tour plus vif que celui de M. Émile Deschamps? En est-il beaucoup de nos jours qui aient cette aménité de caractère, cet entrain de conservation, cette bienveillance universelle? M. Sainte-Beuve a spirituellement remarqué qu'en poésie on n'a pas coutume et qu'on n'est pas tenu d'aimer ses héritiers présomptifs; je ne sais pas si M. Émile Deschamps aime les siens, mais l'accueil empressé qu'il ne manque jamais de leur faire le donnerait du moins à croire. Il n'est pas en effet de jeune enthousiasme poétique dont M. Deschamps ne fortifie et n'exalte la confiance, tout en lui conseillant, pour première loi de conduite, la rime exacte, hors de laquelle il ne voit guère de salut.

L'époque est si maussade, et, osons le mot, si bourrue, que M. Émile Deschamps, pour ne jamais rien dire que d'agréable aux femmes et aux poëtes, deux sortes d'amours-propres très-ombrageux, pourrait bien, grâce à ces façons courtoises, perdre quelque chose dans l'estime des gens dits sérieux. Un soir, dans une des rares maisons où il se dise encore des vers, M. Deschamps, après une lecture, criait bravo d'un salon voisin, où il était évidemment occupé de toute autre chose. « Mais il n'a pas entendu, remarqua quelqu'un. — Vous ne connaissez pas M. Deschamps, dis-je à mon tour, autrement vous sauriez qu'il n'a pas besoin d'entendre pour applaudir. »

Prenez garde toutefois. C'est là un trait de caractère dont vous seriez dupe, si vous alliez croire qu'à travers toutes ces bouffées d'encens notre spirituel flatteur ne sait pas trouver moyen de produire son véritable sentiment. Récitez-lui, dans le particulier, une pièce de vers ; il se récriera sans doute à chaque passage, mais c'est au passage le plus faible qu'il se récriera de plus belle et qu'il battra des mains. Cependant, lorsque vous aurez fini, après les compliments prodigués sur l'ensemble, il reviendra juste à cette stance défectueuse qu'il aura comme soulignée par ses applaudissements, et alors, avec toutes sortes de précautions, il vous dira ses scrupules, et finalement vous mettra le doigt sur ce grain de verroterie

qui dépare, suivant lui, votre collier de perles fines. Or, je le demande, n'est-ce pas là, suivant la comparaison du poëte, enduire de miel les bords du vase qui contient les sucs amers?

M. Émile Deschamps est un de ces poëtes qui valent mieux que leur œuvre; d'où il ne faudrait pas conclure que son œuvre soit sans distinction et sans mérite. Mais combien de talents qui ont perdu l'occasion de donner toute leur mesure! Tandis que quelques-uns ont la chance de saisir et de fixer au passage une inspiration fortuite dont s'empare la renommée pour les surfaire à plaisir, d'autres s'en vont égrenant par tous les sentiers la semence qui, fécondée par quelques rayons favorables se fût épanouie en gerbes glorieuses. Nodier, pour ne citer qu'un nom, n'était-il pas de beaucoup supérieur à tout ce qu'il a produit? Pour mon compte, en fait de destinées littéraires, je suis des plus superstitieux; je crois volontiers aux étoiles propices ou funestes qui secondent ou déjouent les talents.

Il faut regarder comme provisoire l'édition Delloye des poésies des deux Deschamps. Bien que moins incorrect que celui de son frère, le volume d'Émile a besoin également d'être soumis à un travail d'expurgation qui fasse circuler du jour et de l'air dans cet inextricable enlacement de branches vivaces et de jets parasites. La pièce de résistance est, sans contredit, ce poëme de Rodrigue, qui semble écrit de ce matin,

tant le rhythme a de souplesse, le style de fraîcheur, le vers de perfection. Que la couleur espagnole n'y soit pas étalée à profusion, je n'en saurais blâmer l'auteur. La régularité de la ligne a toujours été sa première sollicitude, et il est de ceux qui se peuvent dire :

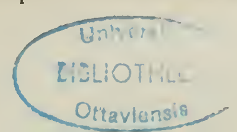
Plus que des couleurs épris des contours.

Son vers a été un des premiers à se mettre au pas des évolutions nouvelles, à s'animer de coupes et de nuances favorables au jeu du sentiment et de l'idée. Voici, comme échantillon de son faire, deux stances de *Rodrigue*, écrites tout au commencement de la rénovation poétique.

Toujours, tant que les yeux et la rougeur des belles
Démentiront leur bouche aux paroles rebelles ;
Tant que leur chant aura la douceur du ramier,
Que les bals dénoûront leur tresse noire ou blonde,
Que Tolède verra leur taille svelte et ronde
Se balancer comme un palmier ;

Toujours un vague instinct, un charme involontaire,
Un céleste besoin sauront avec mystère
Aux bras de la moins tendre entraîner le plus fier;
Et les maux qu'on endure, et les maux qu'on soupçonne,
Et ceux que j'ai chantés… n'empêcheront personne
D'aimer comme on aimait hier.

A la suite des traductions de toutes langues, ce recueil contient une foule de poésies diverses que l'auteur a principalement marquées de son cachet propre. En lisant des pièces telle que *Souvenir du Dauphiné, Je suis mort, le Matin d'un bal, l'Homme aux tigres*, on retrouve la filière qui remonte aux poésies détachées de Voltaire, à celles de Barthe, à celles trop peu connues de Bonnard. Seulement le poëte contemporain apporte dans ce genre ordinairement négligé d'exécution une rectitude et une recherche de forme qui l'élèvent à la dignité de l'art le plus exigeant. Que l'on compare l'épître à mademoiselle de Croze et les conseils que Barthe adresse à une jeune personne qui entre dans le monde, on verra dans un sujet presque identique toute la supériorité de M. Deschamps, supériorité due en partie à la vivacité et au piquant du trait. Au milieu des tristesses anglaises qui déteignent à cette heure sur le plus grand nombre des talents, cette veine d'esprit français a son à-propos et sa valeur de tradition. On a vu de pires rôles que celui de continuer Rivarol; aussi, quand je vois l'Académie repousser M. Deschamps qui heurte à ses portes, j'ai une raison de plus de penser que ces messieurs n'ont pour la plupart jamais lu les œuvres des gens qui s'aventurent à briguer leurs suffrages. Autrement l'Académie oublierait donc qu'elle est un salon littéraire, et que dans tout salon l'esprit a ses entrées naturelles. Il



est vrai qu'à trop se recruter dans certains rangs, le susdit salon menace fort de se transformer en classe de régent ou en étude de procureur. Les traductions en vers de *Macbeth* et de *Roméo et Juliette* sont d'ailleurs des titres tout académiques, dont l'importance, pour n'avoir pas subi l'épreuve de la scène, n'en est pas moins considérable.

M. Émile Deschamps, dans son aimable scepticisme, avoue, en jouant sur les mots, qu'il a pris le parti sage de n'avoir de parti pris sur rien; M. Antoni Deschamps, au contraire, prend feu et parti en toute occasion, sur toutes choses. Nul enthousiasme public ne le laisse indifférent, il faut qu'il opine sur toutes les questions à l'ordre du jour. Il se passionne tantôt pour les zouaves, tantôt contre les jésuites; M. Berlioz le transporte, et M. O'Connell aussi; de sorte que, sur chaque événement contemporain, sur chaque mort illustre, sur toute émotion publique, il écrit une douzaine de vers, quelquefois plus, quelquefois moins, espèce de *premier-Paris* poétique qu'il s'en va insérer au hasard dans le premier journal venu.

Quelque généreuse que soit toujours l'inspiration de ces premiers-Paris, le traducteur de Dante n'est plus là tout entier. Ce n'est pas que M. Antoni Deschamps ait jamais donné des preuves de cette puissance de composition et de cette égalité d'haleine qui font que toutes les parties d'un poëme se correspon-

dent dans un juste et constant équilibre; non sans doute, et il faut espérer de lui plus de coups de pinceau heureux que de toiles réussies, plus de beaux distiques que d'ensembles parfaits. Épris de bonne heure de musique, de peinture et de vers, promenant son enthousiasme de Dante à Cimarosa et à Raphaël, il visait plus, en vrai *dilettante*, aux effets de touche et d'accent qu'à l'unité laborieuse d'une œuvre accomplie. Aussi n'est-il rien, suivant moi, dans ses poésies, de supérieur au premier livre : *Les Italiennes.* Les sujets d'art qui exigent la distinction du style, la science des tours et certains airs de tête dans la période ennoblie, ces sujets-là sont naturellement le triomphe de sa manière.

Le jour des Moccoli, lorsque Rome la sainte
Laisse errer la folie en sa bruyante enceinte,
Ceux de Castel-Gandolfe et ceux de Tivoli,
Portant au pied la boucle en argent mal poli;
Les filles de Nettune, au corset d'écarlate,
Ornant de médaillons leur sein où l'or éclate,
Et dans un réseau vert enfermant leurs cheveux,
Et celles de Lorette où l'on fait tant de vœux;
Celles de Frascati, dont les beaux yeux sans voile
Luisent sous le panno comme une double étoile;
Hommes, femmes, enfants, s'avancent d'un pas lent
Vers la nocturne fête et le Corso brûlant.

On le voit, M. Antoni tend surtout au *style*, en prenant ce mot dans l'acception que lui attribuent les peintres.

Il serait injuste de juger les *Dernières Paroles* avec le sangfroid accoutumé de la critique. Bien que la poésie soit toujours le produit d'une sorte de vertige, ou, si l'on veut, d'une surexcitation accidentelle de l'esprit, celle-là est l'expression d'une souffrance trop délirante pour qu'on s'informe de trop près si la muse qui pousse de tels gémissements conserve bien, ainsi que Rachel dans les scènes les plus pathétiques, toute l'harmonie de ses poses, et ne brise jamais les plis réguliers du péplum. Il y a, d'ailleurs, dans ce livre, des beautés poétiques du premier ordre. La douleur y jette des cris par instants qui rappellent David chantant les psaumes du repentir, ou Job déplorant les misères sans nombre de l'humanité. Puis, au revers d'une page toute retentissante de ces angoisses, vous tombez sur certaines petites pièces d'où s'exhale une quiétude qu'on était loin d'attendre. On dirait alors qu'un vent matinal et pur a touché de ses froides ailes le front embrasé du poëte. Tel est ce mélancolique rapprochement du malheur expansif de l'homme et du chagrin discret, résigné, silencieux de la femme qui tient ses peines les plus cuisantes scellées dans son cœur comme dans un tombeau. Telle est surtout l'impression que produit ce petit tableau (ce *quadro*, dirait Chénier) d'un intérieur d'église vu du dehors, un dimanche, à l'heure de la messe, tandis que le printemps, les oiseaux et le soleil emplissent l'air de gais

rayons, de voix amoureuses et de brises balsamiques.

Après cela, que conclurai-je touchant les deux frères? Mais d'abord le portraitiste n'a jamais à conclure. S'il a donné de son modèle un dessin ressemblant, croquis ou esquisse, sa tâche est faite, et ce n'est pas à lui de décider si la figure est périssable ou immortelle. Puis les destinées poétiques ne sont pas de celles qui se présagent avec certitude. Les deux Deschamps, l'aîné surtout, ont joué avec ardeur et foi leur rôle dans le mouvement dit romantique; parce que d'autres, plus turbulents ou plus chanceux, ont depuis soulevé plus de bruit autour de leurs noms, ce n'est pas à dire qu'ils franchiront plus sûrement ce périlleux détroit de l'avenir. Nos petits-neveux auront seuls la solution du problème; mais voilà que nos grands oracles sociaux assurent qu'ils auront à se préoccuper, ces fortunés petits-neveux, de questions bien autrement graves et importantes. Je le veux bien, et si, joint à toutes les belles vertus dont, grâce à toutes nos doctrines philanthropiques, démocratiques, économiques et autres, ils ne peuvent manquer de s'enrichir le cœur, si, dis-je, ils inventent un plus noble et plus digne exercice de leur génie que la culture des arts et de la poésie en particulier, je les envie et nous déclare déshérités du meilleur de la dot humaine.

VICTOR DE LAPRADE.

M. de Laprade est un poëte socialiste. Ces sujets en quelque sorte primordiaux de toute poésie, la Nature, l'Amour, la Beauté, ne sont pas ceux qui l'inspirent directement. Séduite par le rôle sacerdotal dont le poëte, aux âges fabuleux de la Grèce, était investi, sa lyre, à l'exemple d'Amphion, cherche à célébrer, sinon à construire, la Thèbes future de l'humanité. De là ces aspirations vers de fortunés rivages, la ruine du mal prédite, l'aurore d'une félicité entrevue et saluée dans l'avenir.

Peut-être pourrait-on souhaiter de moins vagues oracles et regretter que les bonheurs annoncés ne soient pas plus explicitement définis ; mais si les uns, pour échapper aux dégoûts du présent, s'ab-

sorbent dans l'amour mélancolique du passé, et si les autres, comme M. de Laprade, se complaisent dans le rêve d'une terre promise; quelque illusoires que puissent sembler de telles consolations, elles sont de part et d'autre très-permises et très-respectables. Laissons à chacun sa conviction, son regret ou son espérance. Ces jeunes Colombes, d'ailleurs, dont la nef, livrée à toutes les tempêtes du désir, s'avance, comme vers Lesbos ou Délos les antiques théories, vers des plages favorisées de tous les dons du ciel; ces hardis navigateurs ont droit à toutes les nobles sympathies, quand même la conquête espérée ne serait point le prix de leurs efforts. Mais, sans fronder aucunement le libre arbitre de M. de Laprade en matière poétique, on peut ne point approuver cette forme nuageuse du mythe dont il fait l'enveloppe parfois peu transparente de sa pensée.

Ce que j'aime surtout de la poésie des siècles de Périclès et d'Auguste, c'est le naturel et la franchise de ses inspirations. Le monde extérieur dans ses magnificences, le cœur et ses désirs, la vie avec ses joies et ses tourmentes, suffisent alors aux lyres les plus sublimes. Si l'art idéalise, comme il convient toujours, le thème du chant, ce thème a son objet humain ou terrestre en même temps qu'une signification immédiate et précise. Pour ne citer qu'Horace, en qui se résume, sous la forme la plus synthétique et la plus limpide, tout ce que la muse grecque

respire de plus délié et de plus fin, *spiritum graiæ tenuem camenæ,* Horace ne cache sous ses nombres harmonieux aucune arrière-pensée symbolique ; son texte n'est point à double entente. Les cheveux ceints du myrte cher à Vénus et des roses trop passagères, il ne sait voir, dans le temps qui nous presse, qu'un stimulant de plus aux courtes voluptés. Que Pyrrha dénoue sa fauve chevelure, que Thaliarque tire du cellier le vieux cécube et le massique, alors, jetant les soucis rongeurs aux vents qui les dispersent sur les mers de Crète, il chante et les eaux d'Albunée, et les nymphes, et l'amour, et l'oubli des ans rapides.

Quant à cette forme nébuleuse du mythe dont plusieurs se sont épris, je la crois essentiellement antipathique au caractère de notre littérature, et je redirais volontiers à son sujet un mot familier de Voltaire parlant d'une autre tentative opposée au génie français : Nous ne passerons jamais par là. Le mythe littéraire est une importation allemande ; mais ces théories-là, pour nous venir des bords brumeux du Rhin, n'en ont pas moins sans succès couru le monde. Au seizième siècle, par exemple, la poésie italienne n'avait pas une bien haute portée psychologique ; elle se bornait, le plus souvent, à l'expression de langoureuses fadeurs et au récit de grands coups d'épée ; l'amour n'était guère que de la galanterie, et la pensée, tournée en poin-

tes, compromettait sa gravité et son prix à ce jeu futile d'antithèses. Il est cependant un traité du Tasse où se lit une bien étrange interprétation de la *Jérusalem délivrée*. Le camp des croisés, s'il en faut croire le poëte commentateur, composé de princes et de soldats, représente l'homme qui est composé de corps et d'âme ; Jérusalem, ville forte et placée dans un terrain âpre et montueux, but où convergent toutes les entreprises de l'armée fidèle, figure la félicité civile convenable au bon chrétien, félicité difficile à acquérir, placée sur la cime escarpée qu'habite la vertu, mais où doivent tendre toutes les actions de l'homme politique. Toutes singulières qu'elles peuvent sembler, ces prétentions sont de bien près celles de nos nouveaux poëmes symboliques; ce qu'on nommait jadis allégorie s'appelle mythe à cette heure : le mot est changé, mais non la chose.

La pensée mère de semblables livres s'égare en de tels dédales, et subit tant de métamorphoses que les yeux en sont parfois très-diversement éclairés. Un poëte dramatique qui joint à sa puissance créatrice le talent ingénieux, et toujours utile, de commenter son œuvre, explique les divers aspects qu'il se plaît à voir dans l'une de ses pièces, par la comparaison suivante : « Le mont Blanc, dit-il, vu de la Croix-de-Fléchères, ne ressemble pas au mont Blanc vu de Sallenches. » C'est une similitude que je re-

commande aux faiseurs de poëmes symboliques, et qu'ils pourraient utiliser dans leurs préfaces. Leurs œuvres, en effet, sont loin d'avoir la même physionomie pour tous les regards, le même sens pour toutes les intelligences. Faites l'expérience de lire devant un cercle d'hommes, je parle d'hommes compétents en poésie, un poëme de cette famille, *Béatrice* de M. Saint-Réné Taillandier ou *Hermia* de M. de Laprade, et interrogez-les à tour de rôle sur la pensée qu'ils attribuent au livre et sur les enseignements qui, suivant eux, s'en dégagent. Pour plusieurs, je vous l'assure, le sens d'une pareille œuvre sera une égnime indéchiffrable, et ceux qui auront cru en saisir la pensée parabolique vous répondront certainement, qui d'une façon, qui d'une autre.

Mais, puisque j'ai cité *Béatrice*, j'ajouterai, avant de passer outre, que mon reproche d'obscurité porte uniquement sur l'ensemble, car je suis loin de méconnaître toutes les qualités éparses dans les détails. Rien n'est touchant comme les familiers entretiens de ces trois amis qui s'isolent de toutes les questions présentes pour vivre dans le passé, tout au souvenir des maîtres anciens, poëtes, peintres ou théosophes, et rêvant pour l'avenir des temps meilleurs, des cités de Dieu où leur belle âme s'élance et se complaît en espoir. On trouve aussi dans *Béatrice* de petites légendes qu'on croirait surprises par un follet du vieux temps au fond et dans le secret de quelque

atelier d'Allemagne. Puis, sous leurs longs voiles déroulés et sous leur nimbe lumineux, passent sous vos yeux dans ce livre maintes gracieuses évocations, Eloa, Rachel, Marguerite, maints poétiques fantômes consacrés qui rappellent ces vierges de l'école byzantine que les vieux peintres peignaient sur fond bleu avec l'auréole d'or au front.

En traitant l'histoire de Psyché au point de vue symbolique, M. de Laprade semble avoir voulu réaliser à sa manière le projet d'épopée sociale dont M. de Lamartine annonçait l'idée dans la préface de *Jocelyn*. En effet, ce livre n'était, à l'en croire, qu'un épisode détaché d'un grand poëme qui devait reproduire toutes « les phases que l'esprit humain doit parcourir pour arriver à ses fins par les voies de Dieu. » Or, c'est là toute la prétention de *Psyché;* car Ève, Psyché ou Pandore, c'est la même donnée poétique rencontrée au seuil de toutes les Genèses : la chute causée par l'orgueilleuse curiosité du cœur et l'initiation à l'idéal préparée par les longues et cuisantes douleurs de l'exil terrestre.

Bien qu'autant que personne je répugne, comme je l'ai dit, à l'emploi du mythe littéraire, l'idée philosophique est dans ce poëme si perceptible sous la gracieuse fable d'Apulée ; on en peut suivre si distinctement la marche à travers les parois de son *palais diaphane*, que la gloire d'un tel succès s'augmente à mes yeux de la difficulté vaincue, et que j'oublie les

périls de la méthode devant l'œuvre qui en a su triompher. Le sujet se pose et se déroule avec une simplicité tout harmonieuse. A peine Psyché qui vient de naître a-t-elle salué de son naïf étonnement le spectacle varié et radieux de la création, que soudain le désir s'éveille et bat des ailes au fond de son âme inquiète. De l'effet éblouissant elle remonte à la cause souveraine et inconnue; elle veut savoir et contempler l'auteur de ces merveilles pour reporter vers lui l'admiration reconnaissante qu'elle a besoin d'épancher. Et quand les caresses mystérieuses de l'époux ont doublé à ses regards amoureux le prestige de toutes choses; quand la nature interrogée est unanime à proclamer la toute-puissance de l'amant invisible, alors sa soif de connaître le jeune dieu voilé devient si ardente que les ivresses du premier amour ne peuvent qu'un instant l'assoupir. En vain, pour rassurer la mélancolie où la plongent les mystères dont Éros s'enveloppe, le chœur universel la convie par toutes ses voix à jouir avec confiance de son bonheur; en vain le nocturne amant, pour réprimer l'imprudente curiosité en révolte contre le Destin, redouble la douceur de ses étreintes et prodigue le miel de ses caresses; Psyché s'arme la nuit du poignard et de la lampe funeste, et devant la lueur terrestre et grossière s'évanouit la clarté idéale violemment cherchée.

Ce premier livre est d'une beauté calme et d'une régularité d'ordonnance qui n'excluent pas l'anima-

tion. Ce n'est pas là le panthéisme poétique de M. Quinet avec toute son exubérance ; mais le svoix qui sortent en chœur de toutes les choses créées, pour ne pas y ruisseler à flots d'images et en cascades de métaphores comme dans *Ahasvérus*, ne font que mieux accepter leur surnaturelle intervention.

Sans vouloir en rien atténuer les mérites du second chant, où sont racontées les traverses et les angoisses du pèlerinage de *Psyché*, pas plus que ceux du troisième, où le trésor tant poursuivi, digne couronnement de tant d'épreuves, est enfin obtenu et possédé dans sa plénitude ; je ne dissimulerai pas mes préférences pour le premier, où l'intéressante progression du récit semble suivre les pulsations de plus en plus actives du cœur haletant que les violences de son désir emportent irrésistiblement vers la catastrophe. Ce poëme n'est pas de ceux qu'on puisse goûter au sortir des Chambres, du Gymnase ou de l'Opéra ; il faut s'abstraire, pour en bien jouir, sinon des troubles de sa propre nature, au moins de toute distraction vulgaire ou frivole. Aussi, je n'en ai, quant à moi, jamais si bien senti les grâces sévères et la force lente et contenue qu'en le lisant, cet automne, à cent lieues de Paris, par une fraîche et lumineuse journée de septembre. Lorsque mes yeux se reportaient du livre sur les pampres encore verts des collines environnantes, je croyais voir, dans le fond bleu et rayonnant de l'horizon, passer, le plectre en

main, cette muse solennelle de M. de Laprade, sorte de génie athénien couronné de violettes.

Piquante différence des temps et des manières! La Fontaine, le bonhomme *volage en vers comme en amours*, s'est aussi inspiré de cette touchante histoire de Psyché ; mais lui, bien entendu, n'a reproduit là qu'un gracieux épisode des fables antiques, et s'est fort peu mis en peine d'en dégager le sens *humanitaire*, comme nous disons dans la langue barbare d'à présent. Il est toutefois curieux de voir comme les mêmes idées se transforment suivant les époques et les caractères. Ainsi, les deux poëtes, dans une de ces haltes du sujet où se font jour les propres pensées de l'auteur, ont l'un et l'autre tourné leurs regards et leurs chants vers la Volupté. Voici l'hymne de M. de Laprade :

Chaque fois que je vis, rêveur adolescent,
Comme une aube aux doux feux, mais éteinte en naissant,
Flotter à l'horizon ta robe purpurine,
Soudain au fond du ciel, sur la vague marine,
Tes pieds comme un éclair glissaient, ô Volupté !
Et sur la pâle mer, alors, de mon côté,
Une figure en deuil s'avançait à ta place :
Sa grande ombre effaçait les roses de ta trace.
L'ache et le nénuphar, dans ses cheveux séchés,
Se posaient sur mon front en couronne attachés ;
Autour d'elle un essaim de noires mélodies
Heurtait en voltigeant mes tempes engourdies ;

Et, comme un flot des mers affaissé sous son poids,
Mon cœur cessait de battre au toucher de ses doigts.
Sombre Mélancolie! ô fatale déesse
Qu'à sa place, en fuyant, la Volupté nous laisse,
De tes pavots amers, goutte à goutte abreuvé,
Nul homme plus que moi sur ton sein n'a rêvé!...

Ce n'est pas sur ce ton que La Fontaine invoque l'enivrante déesse. Écoutez l'aimable rêveur toujours si gracieux dans l'expression et la confidence de ses goûts personnels :

Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas ; viens-t'en loger chez moi :
Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique.
Viens donc; et de ce bien, ô douce Volupté!
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté;
Car trente ans, ce n'est pas la peine.

Prophètes socialistes aux larges espoirs, généreux enthousiastes qui voguez à toutes voiles vers des bords où régneront l'Équité et l'Amour ; ô Corybantes qui gardez des fureurs de Saturne le Jupiter futur ; ô Argonautes qui rêvez la conquête du ciel même; glo-

rieuse milice de l'avenir, soyez indulgents pour ceux-là qui, fatigués de cœur et d'esprit, ne pouvant vous suivre dans l'audacieuse traversée, entretiennent au fond de leur âme le culte et le regret du passé ! Vous le voyez : en attendant le lait et le miel de votre Chanaan, vous ressentez aussi l'amertume des heures présentes, et sans théories progressives, Jean La Fontaine, en fait de bonheurs réalisés, a pris de considérables avances sur nous autres, Alcestes plus ou moins froissés que nous sommes !

Je n'accorderai point à *Éleusis* non plus qu'à *Hermia* les mêmes éloges qu'à *Psyché*. La pensée philosophique de ces deux poëmes ne s'est pas, à mon avis, suffisamment dégagée des limbes du mythe.

M. de Laprade a un sentiment profond et religieux de la nature végétale. Jamais on n'avait encore pressé en poésie le sein de l'antique Cybèle d'une étreinte plus passionnée. C'est même ce culte très-originalement compris mais peut-être excessif qui a nui à cette Hermia, née des émanations du printemps. Étouffé sous le réseau des plantes qui verdoient et s'entrelacent à profusion dans le poëme, le mythe n'a pu se dégager et se faire jour ; de sorte que cette vierge des montagnes rappelle la poétique destinée de ces déesses antiques, Daphné et Phœtuse, métamorphosées en laurier et en peuplier.

Plusieurs reprochent à M. de Laprade les allures

peu mouvementées de sa manière. On l'a taxé de monotonie avec une apparente justesse, mais on oubliait qu'on a toujours les défauts de ses qualités. Le poëte lyonnais n'a point le courant emporté et orageux du Rhône; c'est la Saône clémente et peu rapide, aux nappes d'azur largement déployées. S'il avait la vivacité d'une physionomie mobile, il n'aurait pas, suivant un vers de *Psyché* très-applicable à sa muse :

> La lente majesté du port et de la taille.

A un grand arbre, *Alma parens*, *la Mort d'un chêne*, *la Coupe*, sont, à mon goût, les plus belles odes de M. de Laprade. Toutefois l'auteur y aborde la nature plutôt en philosophe qui l'interroge qu'en poëte qui la chante. La terre est pour lui un théâtre splendide, mais silencieux, dont les cris du cœur humain n'éveillent pas les échos. S'il cherche aux pentes des Alpes l'ombre des sapins, ce n'est pas qu'il ait un front d'amante à garantir du soleil ; s'il quitte la foule pour la solitude, ce n'est pas pour mieux savourer au désert les paroles recueillies sur des lèvres aimées. L'amour n'agite pas sa torche mythologique sur ces stances qui se ressentent un peu d'avoir été écrites dans le voisinage des glaciers. Un autre le lui a spirituellement dit : *Crimen amoris abest.* Heureusement l'élévation compense ici la

roideur : l'intelligence s'exalte si le cœur ne tressaille pas. Chacun a son lot dans le partage des dons poétiques. M. de Laprade est le poëte des penseurs, s'il n'est celui des amants ; sa part est donc encore belle, *et vaut qu'on s'y tienne,* comme dit le don Carlos de M. Hugo, parlant de son glorieux rival, vaincu à Pavie, mais vainqueur à Marignan.

AUGUSTE BARBIER.

Il y a des renommées littéraires qui se forment progressivement comme un héritage qui s'agrandit chaque jour par alluvion. Il y en a d'autres au contraire qui, dès leurs débuts, atteignent leur niveau, et telle est la renommée de M. Barbier. L'opinion publique a ses caprices et ses entêtements, dont il est malaisé de la faire revenir ; mais, cette fois, en acceptant la *Curée* comme mesure de son auteur, elle ne paraît pas avoir commis une trop criante injustice. Sans doute, il est tel ïambe, l'*Idole*, par exemple, qui vaut bien la *Curée*, s'il ne vaut davantage; cependant il y avait dans le premier coup de voix de M. Barbier la révélation complète de son originalité poétique. Ce n'est pas, dans les lettres, un mince

bonheur que de jeter bas ainsi, du premier coup, soit par la fortune des circonstances, soit par l'énergie ou le prestige du talent, ce mur d'airain de l'indifférence que tant d'autres sont si lents à renverser; et, par cette investiture soudaine qui vous place de suite en lumière, le poëte échappe à ces amers dégoûts sous lesquels de si brillantes natures ont succombé ou sont en train de périr.

M. Barbier est, si je ne m'abuse, le premier poëte qui se soit fait jour en deçà de 1830, car M. de Musset lui-même avait ses racines dans le cénacle. La révolution des trois jours avait emporté et noyé dans son brusque courant tous ces discrets ombrages du *Delta* romantique, lorsque cette voix stridente et rauque vint à retentir, comme pour rompre aussi de ce côté-là avec le passé. J'ai sous les yeux la première édition des *Iambes*, accompagnée d'une préface curieuse à consulter, car elle respire toute l'exaltation fiévreuse du moment. L'éditeur y parle des tours de force *plaisants* ou *bizarres* de la littérature présente, et à voir, selon lui, le nouveau poëte armé de la massue, « vous diriez un athlète sans draperies, entraîné tout à coup dans un cirque de théâtre, parmi des danseurs couverts de paillettes et étincelants d'or faux. » Voilà qui est dur pour les savantes cadences et les gentillesses rhythmiques de 1829, et M. Barbier aurait agi d'une façon charitable pour l'harmonieuse phalange débandée en mettant une

sourdine à l'enthousiasme indiscret de son éditeur.

Bien qu'il brisât ainsi violemment avec le groupe de la Restauration, M. Barbier venait pourtant pratiquer et développer en toute rigueur une doctrine dont la promulgation et l'initiative appartenaient à ses devanciers immédiats, je veux dire : *la vérité dans l'art.* En effet, dès les premiers efforts révolutionnaires de la nouvelle école, le principe essentiel et vital du système avait pour tous été l'abandon des formes vieillies et surannées, des mannequins académiques ; mais le *vrai* n'est pas le *cru*, un vaste abîme les sépare, et cet abîme, l'auteur de la *Curée* l'osa franchir ; ajoutons qu'il le franchit avec gloire. Le poëte qui, du pied de l'échafaud, fouettait d'un vers si crument énergique les bourreaux *barbouilleurs de lois*, avait bien le premier mis en œuvre le rhythme et la phraséologie sans fard et sans vergogne que M. Barbier adoptait si résolûment ; nul toutefois n'avait encore animé la satire d'un lyrisme aussi fougueux, ni fait de l'image, empruntée comme symbole, une étoffe aussi élastique et déroulée en aussi vastes plis. C'est même dans ces riches mouvements de l'image qui ondoie sous la fantaisie du poëte, comme une banderole sous le vent, que consiste la véritable innovation des *Iambes*, bien plus que dans cette trivialité d'expressions, qui, si elle n'est pas suffisamment préparée et ménagée, produit toujours à l'oreille l'effet d'une détonation désagréable. Aussi

les trois ïambes où est suivi ce procédé d'images symboliquement développées, la *Popularité*, l'*Idole*, la *Curée*, sont-ils les meilleurs du livre. *Melpomène* et *Terpsichore* sont également deux belles pièces, mais le tour moins rapide fait qu'on trouve plus épineuses les broussailles dont le style s'y hérisse, car cette crudité affectée du langage ne me semble possible et admissible que par exception. En faire, même dans la satire, la base permanente de la diction, c'est faire de l'anarchie l'état normal des choses. Dans les moments orageux où l'ordre social bouleversé laisse voir à nu toutes ses misères, on conçoit que la violence de l'indignation inspire ces brutales invectives ; mais quand, sa colère apaisée, le poëte, dans un transport attiédi, parle à froid, et à son tour par convention, cette langue des carrefours, le lecteur alors peut, sans être trop pudibond, réprouver ces licences. Je ne vois pas d'ailleurs que les anciens qu'on objecte aient poussé aussi loin l'audace des couleurs. Même dans la satire des *Femmes*, au plus fort de ses emportements contre les mœurs qu'il foudroie, Juvénal conserve toujours à l'expression sa chasteté littéraire. C'est que les Latins comme les Grecs avaient garde de jamais oublier que la Muse a une bouche d'or, et que Némésis elle-même est une déesse.

L'*Idole* est à nos yeux le plus beau fleuron des *Iambes*. La pièce est scindée en cinq compartiments,

et forme de la sorte cinq petits actes aussi variés que bien remplis. L'ode satirique passe de la description au récit, et de la personnification au sarcasme avec autant de nerf que de souplesse. Le mouvement qui termine est d'une rare convenance : *Ainsi passez, passez, monarques débonnaires.....* Ce langage de haute raison est toujours dignement placé sur les lèvres du poëte.

Je vais recommandant à tout propos un choix sévère dans le triage des pièces qui composent les volumes de poésies qu'on réimprime dans une intention plus ou moins arrêtée et définitive ; mais il ne faudrait pas que les vans des poëtes fussent trompeurs et qu'ils livrassent aux vents plus de froment pur que de graines amères. J'ai peine à m'expliquer, par exemple, comment M. Barbier a depuis longtemps rayé du nombre de ses vers son beau poëme de la *Tentation*. Comparé à certains morceaux conservés, c'est pourtant là une production qui n'était pas à négliger. Si l'auteur tenait absolument à ouvrir son recueil par ce cri énergique et inattendu de la *Curée*, il semble que placé désormais entre les *Iambes* et le *Pianto*, la *Tentation*, à l'aide de quelques retouches habilement faites, serait une sorte d'intermède où dans une couleur sûre et variée se confondraient avec plus d'harmonie aux yeux du lecteur les deux manières voisines.

Fidèle à son rôle de satirique, M. Barbier passa

les Alpes, mais non pas en touriste idolâtre, toujours prompt à crier merveille. Je crains même qu'il n'ait abordé l'Italie dans une disposition d'esprit toute contraire, résolu d'avance, par système poétique, à ne voir que les plaies et l'abaissement du beau pays. Toujours est-il que le *Pianto* montra le talent de son auteur sous une face nouvelle ; non pas que bien des tons criards ne compromissent encore l'harmonie plus calme de cette seconde manière, mais ces défauts se perdaient dans l'éclat d'une forme plus rassise. Il faudrait pour le *Pianto* descendre à une critique de détail qui ne tournerait pas moins à la louange qu'au blâme de M. Barbier. On y glanerait à chaque page des vers de la plus belle venue et du premier ordre, tantôt charmants et frais comme le suivant :

Une fille de mai, blonde comme un épi,

qui en rappelle un non moins heureux de madame Valmore :

Ses cheveux du blé mûr ont la couleur dorée ;

tantôt d'une touche large et fière, comme ceux-là :

..... L'œil du jour, de ses regards cuisants,
Brûle le front doré des superbes Pisans.

..... Salut, terre de la Calabre !
Écueils toujours fumants où la vague se cabre.

.... Au front des chapiteaux,
L'ombre pend à grands plis, comme de noirs manteaux.

Quelquefois enfin d'un coloris dont la franchise et la vivacité rappellent Véronèse, comme ce fragment du *Campo santo* :

Il est de beaux jardins plantés de lauriers verts,
De grands murs d'orangers où mille oiseaux divers,
Des rossignols bruyants, des geais aux ailes bleues,
Des paons sur le gazon traînant leurs belles queues,
Des merles, des serins jaunes comme de l'or,
Chantent l'amour, et l'air plus enivrant encor.
Il est, sous les bosquets et les treilles poudreuses,
De splendides festins et des noces heureuses;
Il est des instruments aux concerts sans pareils
Et bien des cœurs contents et bien des yeux vermeils.

Quant aux vers prosaïques et sans tournure, comme la citation en serait moins édifiante, je m'en abstiens. Le lecteur, curieux de les constater, le pourra sans peine; le voisinage des autres ne les fait que trop ressortir. Car je ne sais pas, pour mon compte, un talent plus inégal que celui de M. Barbier ; il est vrai que j'en connais plusieurs qui sont parfaitement uniformes et qui n'en valent que moins. Ceux-là ne sauraient déchoir, par la raison toute simple qu'ils ne sauraient s'élever. La chute suppose la grandeur : c'est pourquoi ne tombe pas qui veut.

Tout le *Pianto* et les grandes pièces principale-

ment respirent un vif sentiment du génie et de l'art italiens, sentiment que maintes fois contrarient les anciennes habitudes littéraires de l'auteur. Cette confusion, ce dédain de toutes les délicatesses, qu'il avait contractés dans les *Iambes*, on voit qu'il a peine à s'en défaire dans ces nouveaux sujets qui exigent un goût plus circonspect. Le *Campo santo* et *Bianca* sont toutefois l'un et l'autre d'un vigoureux jet poétique, et le *Campo vaccino* offre une peinture de la campagne romaine aussi franche que splendide ; ces pages semblent baignées de cette chaude couleur que Léopold Robert versait sur ses toiles.

M. Barbier, qui a depuis donné un volume entier de sonnets, en glissa un certain nombre dans le *Pianto* entre les morceaux de plus longue haleine. Le sonnet qui, depuis quelques années, fait de bien grands efforts pour devenir populaire et reconquérir cette importance qu'on lui attribuait à l'époque fortunée des *Jobelins* et des *Uranistes*, est le moule de versification le plus propre à recevoir une impression fugitive ou une idée sans développements nécessaires, et qui gagne à se trouver condensée dans une forme bizarre peut-être, mais dont les quatre pans, taillés à facettes, la font admirablement reluire, quand on l'y sait embrasser avec adresse. Quoique toutes les littératures, celles du Nord comme celles du Midi, aient adopté le sonnet, que Shakespeare ne l'ait pas plus dédaigné que Dante, Uhland pas plus

que Ronsard, Milton pas plus que Camoëns, on reconnaît à bien des signes son origine méridionale. La symétrie despotique de sa composition exige une langue facile à ployer aux évolutions du rhythme, et les langues du Nord sont en général moins souples que les autres. Aussi le sonnet s'est-il naturalisé en Italie, tandis que chez nous il a beaucoup de peine à s'acclimater. Notre langue, peu malléable de sa nature, manque de la souplesse indispensable à l'accomplissement de ces lois du sonnet que Boileau appelle rigoureuses ; et vraiment il faut une bien grande habileté de style pour que l'effort ne se fasse pas sentir dans l'accouplement redoublé des rimes ; il faut manier le ciselet avec un art consommé pour buriner ce petit vase avec gloire. La réhabilitation du sonnet date de 1828, et commença cette reprise de diverses petites formes abandonnées, le rondeau, le triolet même, que les raffinés du jour se sont plu à faire revivre. Il est à remarquer toutefois que ni M. de Lamartine ni M. Hugo n'ont adopté le sonnet. Cette réserve s'explique, quant à M. de Lamartine, par la nature même de ses inspirations ; leurs grandes ailes se trouveraient à l'étroit et froissées dans cette enceinte anguleuse ; il leur faut une plus vaste atmosphère pour se déployer dans toute leur majesté d'allure ; mais M. Hugo, qui a tant élaboré de rhythmes divers, n'avait pas les mêmes motifs de s'abstenir. Assez d'autres, il est vrai, sont venus en

disputer la palme. M. Gautier, M. Sainte-Beuve, M. Houssaye, M. de Gramont dans un volume peu répandu, l'auteur d'*Ariel*, M. Boulay-Paty qui a longtemps manié et assoupli ce moule rebelle, M. Antoine de Latour (mais il faudrait nommer presque tout le bataillon sacré), ont fréquemment choisi cette forme d'où la pensée, quand on l'y pousse savamment en relief, jaillit comme l'eau d'un tube étroit. M. Barbier s'est efforcé à son tour de reproduire dans ce médaillon ciselé quelques physionomies de peintres italiens; mais cette symétrie sévère et cette richesse de rimes qu'impose le sonnet sont précisément les qualités les moins ordinaires à l'auteur du *Pianto*. Plusieurs de ses sonnets, ceux entre autres sur Michel-Ange et Allegri, sont cependant d'une belle facture et d'un haut style.

M. Barbier a continué dans *Lazare* sa tentative heureuse du *Pianto*; mais Londres, la cité de l'action, ne lui a pas porté le même bonheur que Rome, la cité de la foi. Sans méconnaître les parties recommandables du *Minotaure* et de *la Lyre d'airain*, je trouve que cette poésie ressemble un peu trop à un programme qu'on s'est de longue main promis de remplir. On sent que l'auteur ne voyage pas en Angleterre sans arrière-pensée, en observateur naïf. Il provoque les impressions au lieu de les attendre; de là une sorte de hâte, d'incertitude et d'insuffisance dans la pensée et dans l'expression.

Le but avoué de M. Barbier, dans les *Chants civils et religieux*, était de ramener la poésie de nos jours, trop individuelle selon lui, à des intérêts plus généraux ; et il part de là pour exalter les merveilles de la poésie antique, beaucoup plus fréquemment consacrée au développement moral de l'homme, à la célébration des gloires de l'Olympe et des grandeurs de la cité, qu'à l'expression des douleurs ou des joies de l'individu. Il observe avec raison que chez les modernes la poésie a fait une bien plus large part aux émotions personnelles ; mais il ne décide point si c'est là un progrès ou une décadence. La marche des civilisations et les développements religieux opérés par le christianisme n'auraient-ils pas imposé au poëte une mission nouvelle et modifié la nature de ses inspirations? Puis, qu'importe à ceux qui redisent ses chants, s'il exploite ou non ses propres sentiments, pourvu qu'ils retrouvent dans son œuvre la traduction des leurs et un fidèle miroir de l'âme universelle? Toutefois, on l'accordera volontiers, la poésie dite personnelle ou intime a poussé si loin ses analyses, et régné, de nos jours, d'une façon si exclusive que M. Barbier, qui n'a au reste jamais beaucoup cédé aux entraînements de la rêverie analytique, voulait à propos imprimer à sa poésie un caractère décidément social, religieux au point de vue déiste, et presque sacerdotal, à la manière des premiers lyriques grecs. C'était là un louable dessein

et une ambition à coup sûr honorable; mais son œuvre, telle qu'il l'a réalisée, ne se trouve pas au niveau de ces hautes espérances. Pour ne faire qu'une seule critique des *Chants civils et religieux*, remarquons seulement que les rhythmes y semblent abandonnés au hasard de la période et se traînent capricieusement, sans tenir aucun compte du nombre et de la mélopée. La phrase poétique y dérive sans frein d'un bout à l'autre de la stance et oscille vaguement parmi des vers de tous mètres. Il est tel redoublement de rime et telle mesure inattendue de vers qu'on ne s'explique que comme un sacrifice à la difficulté.

Mais n'insistons pas davantage sur les dernières publications de M. Barbier. Toute intelligence a ses heures d'éclipse, et c'est justement que l'auteur de *Pysché* s'écrie :

> Ah! l'inspiration n'appartient à personne,
> Pas plus qu'à ce rameau dont la feuille résonne
> Le vent qui le caresse et qui le fait chanter,
> Et le dieu qui la donne est libre de l'ôter!

Ajoutons qu'il est libre aussi de la rendre, surtout quand, au milieu des souillures d'une époque, le cœur, constamment soucieux de sa pureté, reste digne de la recevoir. Il faut, je le sais, un tempérament poétique des mieux trempés pour ne pas perdre

de nos jours, en avançant dans la vie, le sentiment de l'idéal. L'atmosphère est si embrumée d'industrie et de basses convoitises, le spectacle des choses officielles est si navrant, que bien peu ont la ferveur et l'énergie d'attiser jusqu'au bout sur l'autel de leur âme l'amour sacré du beau. Qui a d'ailleurs assez défini et analysé l'organisme poétique pour en connaître sûrement les causes d'épanouissement ou de mort ? L'un cesse de chanter quand il ne voit plus, penchés sur les siens, les yeux aimés d'où lui venaient la vie et la joie ; l'autre se tait quand la douleur qui le harcelait a ralenti ses coups d'aiguillon ; si bien que c'est tour à tour la souffrance et le bonheur qui éveillent ou brisent les cordes de la lyre. Mystères insondables ! énigmes sans clef ! contentons-nous, sans les comprendre, de tenir nos âmes prêtes à vibrer aux approches de l'Esprit, qui ne vient qu'à son heure, *ubi vult*, et ne portons jamais sur l'instrument sacré, qui se refuse à nous répondre, une main violente et révoltée.

ALFRED DE VIGNY.

Il y a, parmi les poëtes, deux familles d'esprits fort distinctes : ceux qui subissent le joug de l'inspiration et ceux qui la dominent. Schiller est des premiers. Une fois placé dans le courant électrique, il en éprouve tous les chocs et cède avec enthousiasme et sans nulle résistance à l'entraînement de la pensée. Gœthe, au contraire, spectateur froid des passions qu'il exprime, assiste en modérateur énergique à l'ébullition du métal qui doit se répandre dans le moule artistement construit ; les transports de son intelligence n'en altèrent jamais le calme.

M. de Vigny me semble être un esprit de cette seconde famille. Maître absolu de sa pensée, il en surveille les évolutions d'un œil attentif et la tient en-

close dans les lignes harmonieuses qu'il a de longue main tracées autour d'elle. Jamais les mille inquiétudes de la vie n'atteignent cette intelligence dans les régions sereines de son activité. Bien différent de ceux à qui la méditation profonde d'un sujet cause une sorte de vertige que l'art ne saurait plus contenir, lui, de quelque étreinte qu'il embrasse le thème qu'il s'est choisi, jamais ses facultés poétiques, comme ces astres égarés dans l'espace, ne s'en iront au hasard, brisant les symétries de son œuvre et l'éclairant de lueurs désordonnées. Je sais qu'on peut taxer de froideur, en certains cas, cette présence d'esprit, inaltérable au sein même de l'inspiration, et que rien ne pourrait distraire ni du cadre adopté, ni du contrôle des idées, ni de la distribution des ornements ; mais, comme M. de Vigny a presque toujours traité des sujets impersonnels, cette réserve et ce sang-froid, gardés dans le plus grand feu de la production, étaient là des qualités opportunes.

M. de Vigny apporte beaucoup de soin à cette partie de l'art d'écrire trop négligée de plusieurs : la composition. Pareil à ce fondeur de cloches auquel se compare le chantre de la *Jeune Captive*, il prépare à loisir et prudemment la forme de ses poëmes. Cette gestation de longue durée est une garantie de plus que l'œuvre naîtra viable. Si l'on veut juger du relief qu'une composition bien entendue donne au sujet, il faut lire le *Somnambule;* c'est un modèle du genre.

On reproche souvent à M. de Vigny son peu de fécondité, en lui opposant cette production continue de certains talents toujours en haleine ; mais on oublie qu'en se montrant de la sorte peu prodigues de leurs trésors, certaines natures obéissent à une loi essentielle de leur existence (1). Qui se contient s'accroît, a très-bien dit M. Hugo, et on le sait, Alphée ou Aréthuse, les sources qui abreuvent ne coulent pas avec la prolixité banale des bornes-fontaines. Ce n'est pas la quantité, mais la qualité de ses créations qui donne la mesure définitive du poëte.

Nous n'avons pas encore toutes celles de M. de Vigny. A peine connaissons-nous quelques pièces des *Poëmes philosophiques*, lesquelles ont paru isolées sans trop de sensation. Faut-il s'en prendre à l'auteur ou au public ? Est-ce la valeur du poëte qui baisse, ou l'enthousiasme du lecteur qui fait défaut ? Si *la Prison* et *la Femme adultère* eussent pris la place de *la Mort du loup* et de *la Flûte*, croit-on

(1) Je feuilletais, l'autre soir, dans le salon d'une femme d'un rare esprit, un album où un crayon habile avait dessiné les plus intimes familiers du lieu. Sous le croquis de sa figure, M. de Vigny avait, en manière d'autographe, tracé un distique dont le dernier vers m'est seul resté dans la mémoire :

Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.

Cette mélancolique pensée n'est-elle pas naturelle à toute noble intelligence au milieu du brouhaha contemporain, et plusieurs n'aiment-ils pas mieux se taire que de risquer une parole discrète et digne dans un pareil vacarme ?

qu'elles auraient soulevé plus d'applaudissements ? Il faut que M. de Vigny s'en console; il ne retrouvera plus désormais le public attentif et sympathique de 1825 à 1828, public qui s'est dispersé lui-même ainsi que le groupe des poëtes. M. Ponsard a été une preuve de cette dispersion. Contre un auditoire plus au courant de la question poétique, une pareille surprise devenait impossible, et dès le principe la réaction eût échoué dans ses efforts. Mais, qu'ils soient adoptés ou repoussés du public, les nouveaux poëmes de M. de Vigny me paraissent dignes de leurs aînés. S'ils ne respirent plus ce « frais enchantement des premières années » que nul ne saurait posséder toujours, la fermeté du trait, l'harmonie complète qui règne entre le style et la pensée, voilà des mérites solides qui décèlent le talent mûr et qui l'honorent.

M. de Vigny a une grande aptitude à saisir et à rendre la couleur des lieux et l'esprit des temps dont il s'inspire. Cependant, bien qu'il passe sans effort d'une antiquité à l'autre, de Théocrite à Eschyle, et de la Judée à l'Espagne, la physionomie de son œuvre est plus variée que mouvante. Il est vrai que le ton épique, particulier à sa manière, n'exige pas une grande animation.

Je ne suis pas sûr que des pièces telles que *Madame de Soubise* et *la Frégate la Sérieuse*, écrites au fort du dilettantisme poétique de la Restauration, n'aient pas vu se faner quelqu'une de leurs grâces

coquettes et convenues, mais *Éloa*, *Dolorida* et quelques autres brillent encore du même tendre éclat qu'il y a vingt ans.

Il n'y a point à mon gré, dans notre langue, de poëme plus parfait en soi qu'*Éloa*. Les soins de l'ordonnance, la chasteté de la diction et de la pensée, comparables dans leur intime alliance à ces globes d'opale éclairés par de discrètes lueurs, tout enfin, détails et ensemble, tout s'équilibre et se fond pour la plus grande satisfaction du goût. M. de Vigny n'a guère emprunté à Klopstock que le nom de son ange ; mais, bien qu'il n'ait rien pris à Thomas Moore, la lyre étrangère et la sienne semblent vibrer à l'unisson. Si en effet rien dans la fable d'*Éloa* ne rappelle les *Amours des anges*, il y a dans l'accent et la nuance des deux ouvrages certains signes de parenté, également glorieux au reste pour les deux auteurs. J'ajouterai toutefois que les facettes chatoyantes du poëte anglais, dont le jeu a pu séduire M. de Vigny, l'ont quelquefois entraîné un peu trop loin dans les *Amants de Montmorency*, par exemple. Ici les vers charmants ne rachètent pas toujours la prétentieuse simplicité et le *brio* du récit.

Malgré l'oracle contraire de M. de Châteaubriand, qui déclare que « tout poëme où le merveilleux est le *fond* et non l'*accident* du tableau pèche essentiellement par la base, » la sphère idéale où nous transporte *Éloa* n'a point certes été funeste à l'auteur.

L'intérêt ne faiblit pas un instant, et, bien que la scène, placée entre terre et ciel, soit aussi *merveilleuse* que les personnages, tous les développements et toutes les peintures dont le poëte ne se fait faute, captivent toujours agréablement l'attention du lecteur. Le discours du Tentateur est un modèle d'éloquence qui égale par ses précautions artificieuses la harangue d'Armide aux chefs des croisés. Jamais la séduction n'a plus hypocritement fait jouer son piége :

J'ai pris au Créateur sa faible créature ;
Nous avons, malgré lui, partagé la nature :
Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un soleil ;
Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
La volupté des soirs et les biens du mystère.
Sitôt que, balancé sous le pâle horizon,
Le soleil rougissant a quitté le gazon,
Innombrables esprits, nous volons dans les ombres,
En secouant dans l'air nos chevelures sombres.
L'odorante rosée alors, jusqu'au matin,
Pleut sur les orangers, les lilas et le thym.
La nature, attentive aux lois de mon empire,
M'accueille avec amour, m'écoute et me respire.....

Tout le morceau est d'une beauté irréprochable. La pensée s'y enveloppe des voiles les plus pudiques, et c'est par gradations qu'elle se trahit en lueurs sombres où le bel ange de la Pitié vient brûler ses ailes : *Come al lume farfalla*...

M. de Vigny est très-bon ménager de son talent ; c'est un économiste poétique des plus habiles. Tandis que d'autres, dans leur élan effréné, dépassent fréquemment le but (ce qui est une manière de le manquer), lui, plus prudent, se contente de l'atteindre. Examinez de près chacune de ses strophes; toujours l'émotion et la pensée s'y produisent dans une mesure suffisante, mais non surabondante. On dirait même parfois que le vers plie et vacille, faute d'une haleine plus vigoureuse qui le porte, et cette faiblesse a encore sa distinction et ses grâces.

Comme pour plusieurs de cette galerie, la poésie proprement dite n'est pour M. de Vigny qu'une brillante moitié de sa gloire littéraire. Ses ouvrages en prose échappent à notre cadre; mais *Chatterton,* ce plaidoyer en faveur du poëte, y entre naturellement. Ce beau drame, tout applaudi qu'il a été dans l'origine, a souvent valu à l'auteur des réfutations aussi fausses que perfides à mon gré. Rien n'est plaisant comme l'irritation de certains esprits, toujours prompts d'ailleurs à se targuer de libéralisme, chaque fois qu'on pose et qu'on discute devant eux les droits du poëte. Jaloux d'éluder la véritable question, ils se prennent en hâte aux ridicules dont il est trop facile de l'entourer; et quand ils ont fait sonner bien haut l'orgueil exorbitant de quelques vanités maladives, ils se croient dispensés de compatir aux souffrances des rares intelligences atteintes du mal sacré.

D'autres, tels que M. Saint-Marc Girardin, pour ruiner la thèse soutenue par M. de Vigny, présentent la pièce comme dangereuse à cause du suicide qui la dénoue. Pourquoi pas aussi bien lancer l'excommunication sur *Andromaque,* sous prétexte qu'Oreste s'y tue lui-même? Mais, quand Chatterton se jette éperdu sur la fiole d'opium, agit-il autrement que le cerf aux abois qui se jette à l'eau pour fuir les morsures de la meute acharnée après lui ? Si le cerf se noie, est-ce donc qu'il ait la feuillée en dégoût ? Si le poëte s'empoisonne, est-ce donc qu'il n'aime plus la vie et ses hasards ? C'est justement la moralité résultant du spectacle, moralité dont l'évidence se lit au théâtre dans tous les yeux en larmes, de faire retomber l'odieux et la culpabilité du suicide, non sur la victime au désespoir, mais sur ceux qui la réduisent à cette violence. Ce qui n'a point fait que M. Molé s'abstînt de protester à son tour contre les tendances d'un drame qui ose revendiquer une place au soleil pour ces fronts d'élite dont beaucoup semblent redouter le rayonnement. M. Molé a dit les conseils et les secours qu'il eût prodigués à Chatterton. M. Molé aurait pu ne pas délier ostensiblement de la sorte, en pleine académie, les cordons de sa bourse. M. Molé a eu l'honneur de diriger les affaires de son pays, et l'on n'a guère ouï dire qu'au temps de son pouvoir il se fût beaucoup mis en peine et en quête des Chattertons d'alors. Qu'elles viennent

du rhéteur ou du ministre, prenons donc pour ce qu'elles valent ces objections intéressées, et rendons grâce à M. de Vigny d'avoir, sinon victorieusement, du moins glorieusement plaidé cette noble cause, la cause des parias modernes les plus désarmés, ceux en qui « la rêverie continuelle a tué l'action. »

F. PONSARD.

M. Ponsard jouissait, en 1843, d'une bien belle position.

Il était auteur d'une tragédie représentée avec un succès étourdissant.

Or, en France, l'auteur d'une tragédie applaudie au théâtre est entouré d'une considération singulière, et peut, sans fatuité, prétendre à des honneurs insolites. Vous composez une œuvre lyrique où vous répandez toute votre âme et où vous atteignez les plus hautes cimes de la pensée; vous jetez même dans un drame ou dans un roman la vie entière d'une époque, avec ses passions, ses mœurs et son prestige; quel que soit d'ailleurs votre succès, les

gens *sérieux* vous traiteront toujours comme un poëte, c'est-à-dire en homme qu'il faut confiner dans les espaces imaginaires. Mais si, sous l'invocation d'Aristote, vous traduisez devant le public certains personnages toujours escortés de confidents auxquels ils racontent leur histoire ou leurs songes, toujours suivis de princesses avec lesquelles ils s'entretiennent de leurs feux ; si vous faites intervenir un autre couple qui se dit avec le premier des choses très violentes, d'où résulte d'ordinaire une mort par le poignard ou le poison, oh ! alors, c'est différent. Les plus sérieux compteront avec vous, et le Conseil d'État, la Chambre haute, l'Institut, seront honorés de vous admettre. C'est drôle, mais c'est comme cela. Si vous demandez dans le monde pourquoi M. Briffaut, par exemple, est de l'Académie française, on vous répondra qu'il est l'auteur de *Ninus II.* Cette réponse est péremptoire ; *Ninus II* est une tragédie. Vous vous êtes sans doute étonné parfois de la prodigieuse fortune de M. Lebrun qui, sans grandes facultés apparentes, est tout ensemble académicien, pair de France et directeur de l'Imprimerie royale. C'est que vous oubliez que M. Lebrun est l'auteur de *Marie Stuart* d'après Schiller. Le malheur de M. Lebrun est qu'il soit de plus l'auteur du *Cid d'Andalousie* d'après lui-même. Sans cette récidive malencontreuse, il eût été infailliblement ministre de l'instruction publique. Si Pichald

eût vécu, les plus clairvoyants ne peuvent dire où l'eût porté son *Léonidas*.

Vous voyez donc que M. Ponsard était, en 1843, dans une bien belle position.

Mais, dans tout ce bruit soulevé à son sujet, n'y avait-il ni malentendu ni surprise? et croire stable un pareil succès, n'était-ce pas prendre la crue accidentelle d'un fleuve pour son niveau? Pour ce qui est de la surprise, il ne m'appartient pas d'apprécier l'art avec lequel toute cette affaire a été conduite. Je dois ignorer et la spirituelle tactique de la direction, et l'estaminet Tabourey, et M. Bocage, ce vaillant parrain qui s'en allait par la ville sonnant à triples carillons les vers et les mérites de son filleul; mais la preuve du malentendu est d'une démonstration plus littéraire et, à mon sens, très-facile.

De quoi, en effet, le public se laissa-t-il convaincre, sinon qu'il venait applaudir une tragédie pure, une œuvre calquée sur les anciens patrons, fidèle de tout point à toutes les règles si effrontément violées par cet abominable drame moderne? Or, était-ce d'aventure les trois unités sacramentelles qu'avait mises en honneur M. Ponsard? Était-ce l'unité de lieu, quand la scène passe de Collatie à Rome, où elle se promène de la maison de Brute au palais de Tarquin, pour retourner à Collatie? Était-ce mieux l'unité de temps, strictement bornée jadis à un seul jour? Était-ce même l'unité d'action,

quand l'auteur avoue lui-même que l'action « porte, non-seulement sur l'attentat de Sextus et la mort de Lucrèce, mais encore et principalement sur l'expulsion des Tarquins et la fondation de la république romaine? « A quoi se serait donc reconnu Le Batteux ou Boileau ! Ces vers à césure mobile, ce souci de la couleur et des usages, étaient-ils plus dans la manière du dix-septième siècle ? Qu'est-ce que *Lucrèce* avait donc d'une tragédie proprement dite? Deux choses : le titre et le songe. Cela soit dit pour constater la méprise du public qu'on entraîna en évoquant d'illustres souvenirs, et non pour rabattre aucunement le mérite de la pièce, qui pouvait être excellente, bien que sa forme ne se fût pas astreinte aux moules un peu surannés qu'on rappelait. C'était, au reste, une œuvre remarquable, produit d'un sage esprit, d'une veine rassise et épurée, mais qui au lieu d'avoir ce mouvement passionné du groupe, exigé par le théâtre, offrait les qualités particulières au bas-relief ; une œuvre enfin qui était digne d'un engouement plus éclairé et dont le succès pouvait s'établir sans l'assistance des réclames préalables.

J'ai dit que la position de M. Ponsard était belle; toutefois elle avait ses embarras. Ainsi surfait, comblé, adulé, il se trouva comme bloqué dans une impasse. Comment, en effet, se maintenir à ce faîte où l'avaient bruyamment hissé des mains impruden-

tes? Par quelle œuvre d'éclat justifier cette périlleuse investiture? Les premières fumées du succès évaporées, M. Ponsard comprit le danger, et, comme M. Marc Fournier le racontait spirituellement, des anxiétés terribles voletaient autour de ses tempes. Il est des postes officiels où l'homme le plus médiocre, une fois admis et installé, fait aussi bonne contenance que les plus considérables esprits; mais en littérature, en poésie surtout, il faut valoir de sa personne, combattre en plein cirque et ravir par ses propres forces le magique laurier. Devant cette nécessité effrayante, M. Ponsard sentit son courage défaillir, et, au lieu d'un bouillant Achille, impatient de l'arène et de la mêlée, il nous donna longtemps le spectacle d'un Fabius Cunctator dramatique qui ne cherchait qu'à éloigner les chances du combat. Et cependant une certaine humeur hasardeuse sied bien à l'engagement des luttes poétiques. La muse aime les audacieux et ne souffre pas qu'on apporte à ses jeux le même calcul qu'aux affaires. Qui sait? ces difficultés dont M. Ponsard n'a pu triompher à l'aide de lenteurs et de précautions qui trahissaient de fâcheuses alarmes, il les eût peut-être lestement tournées par un de ces coups de prompte audace qui souvent rallient la fortune et sont en tous cas une des grâces de la jeunesse. L'auteur de *Lucrèce* aima mieux temporiser et ne rien livrer au hasard; mais, quand il eut épuisé tous les moyens dilatoires, pro-

mené ses incertitudes des beaux yeux mourants de mademoiselle Naptal aux gestes emportés de mademoiselle Araldi, il fallut bien vider le procès pardevant un public indisposé de si longs ajournements.

Quoi qu'on ait pu dire du sujet choisi par M. Ponsard pour sa seconde épreuve, c'était là un thème éminemment dramatique. Le divorce de Philippe-Auguste offrait au poëte ces luttes de la puissance religieuse et de la puissance temporelle, du glaive et de la parole, qui sont fécondes en effets toujours puissants au théâtre. Seulement l'auteur qui, dans son premier oûvrage, avait de même éludé la rencontre de Lucrèce et de Tullie, s'est enlevé, en supprimant le personnage d'Ingeburge, un ressort qui eût animé la scène des plus violentes péripéties. Puisque aussi bien M. Ponsard est un homme de traditions, où donc a-t-il vu que Racine évitât le choc des passions rivales, et redoutât l'explosion tragique des intérêts ennemis? La fille d'Agamemnon ne se trouve-t-elle pas dans *Iphigénie* en face d'Éryphile; et Atalide, dans *Bajazet*, n'ose-t-elle affronter les fureurs de Roxane? Si d'ailleurs, au lieu de consulter uniquement Vely et Mezerai, M. Ponsard avait cherché dans les chroniqueurs contemporains, Rigord et Guillaume le Breton, des éclaircissements sur ce point obscur de notre histoire, il y aurait certes regardé à deux fois avant

d'exclure de son œuvre une figure aussi attrayante que la princesse de Danemark : *Pulcherrima puella, mirabili decore prædita.* Il a plu, en effet, à M. Ponsard d'expliquer par la laideur d'Ingeburge l'étrange et soudaine aversion du roi; mais les chroniques du temps la comparent à Hélène pour la beauté des formes, à Polyxène pour la noblesse du maintien et des manières. Suivant Étienne de Tournay, elle se montrait plus mûre que Sara, plus sage que Rebecca, plus gracieuse que Rachel, plus chaste que Suzanne. Dieu me préserve de jamais placer dans l'érudition le guide suprême de la poésie! mais, puisque la réalité de l'histoire lui fournissait une si précieuse héroïne, c'était au poëte à en faire son profit (1). Croit-on que c'eût été un spectacle indifférent que celui des droits du rang insultés et de la beauté méconnue? Ainsi outragée sans merci, Ingeburge se retourna éperdue vers Rome, l'espoir alors et le recours de toutes les faiblesses opprimées : « En ma

(1) Je suppose aussi que M. Ponsard n'a point connu le texte de la sentence d'interdit fulminée par Innocent III contre Philippe-Auguste et tout son royaume; car, soucieux qu'il semble d'une louable exactitude dans les détails, il n'eût pas dit que l'extrême-onction était, comme le baptême, exceptée de la prohibition qui s'étendait à tous les sacrements. On lit dans le texte original de cette sentence publié par D. Martène en son *Thesaurus anecdotorum :* « Extremam-unctionem, quæ maximum est sacramentum, *non licet dare.* » On peut d'ailleurs consulter sur ce sujet un excellent mémoire de M. Géraud, inséré dans la *Bibliothèque de l'École des chartes.*

détresse, écrivait-elle au pape Célestin, je me réfugie au pied du trône de toute miséricorde. » Pense-t-on que la solennelle intervention du légat dans cette royale querelle n'eût pas été plus émouvante à l'aspect de l'adorable victime? Au théâtre comme dans la vie, l'infortune sollicite plus vivement la pitié quand elle est ornée de toutes les grâces. M. Ponsard en a jugé autrement ; aussi, privé des éléments d'intérêt les plus énergiques, a-t-il fait de vains efforts pour donner le change sur le vide d'une action qui se dérobe sous le dessin flottant de scènes languissantes, pâles, effacées. Le style lui-même s'est ressenti de cette incertitude. Mosaïque curieuse de plusieurs manières, la diction ne brille que par quelques tirades éloquentes, d'un faire plus homogène et solide, comme la suivante, dont Madame Dorval tempère le lyrisme par l'accent vrai d'une voix plaintive et qu'elle dit admirablement, au reste, dans l'attitude et le sentiment d'une Ariane désolée :

Philippe, mon seigneur, chère âme de ma vie,
Va, c'est bien à toi seul que je me sacrifie!
Que n'es-tu comme moi de ces humbles esprits
Qui bornent tous leurs vœux sur des êtres chéris
Et sont reconnaissants aux honneurs de ce monde
De ne pas visiter leur retraite profonde!
Nous partirions ensemble. Il est dans mon Tyrol
Des bords hospitaliers plus que ce triste sol.

O mes bois, mes vallons, ma campagne connue,
Comme je guiderais vers vous sa bienvenue!
Immenses horizons, de quel geste orgueilleux
Je lui déroulerais vos tableaux merveilleux,
Et quel bonheur d'entendre, à son bras suspendue,
La lointaine chanson tant de fois entendue!
Hélas! ce n'est qu'un rêve! Il ne saurait pas, lui,
Oublier dans l'amour un trône évanoui.
Que vais-je imaginer! Un manoir d'Allemagne,
Les chants tyroliens, la paix de la campagne,
Toute cette innocence et toutes ces candeurs
A lui qui tomberait du faîte des grandeurs!
Ah! l'âme que la gloire une fois a touchée,
Est pour le bonheur calme à jamais desséchée.
Elle garde en sa chute un désespoir hautain
Et ne peut plus rentrer dans le commun destin.
Du haut de sa ruine elle écoute, isolée,
L'écho retentissant de sa grandeur croulée.

Si on me trouve sévère pour M. Ponsard, je répondrai que la critique, et c'est là le plus beau de son ministère, doit autant qu'il est en elle rétablir l'équilibre entre les renommées poétiques toujours réparties par la foule dans de si injustes proportions, et retirer à l'un ce qu'elle reporte sur l'autre. Pour affirmer que toutes les ovations décernées à M. Ponsard sont en rapport avec son mérite, il faudrait qu'on pût voir entourés des mêmes faveurs des talents aussi mûrs et plus élevés que le sien. Mais, direz-vous, ces jeunes talents-là sont lyriques. Et d'abord, ô Athé-

niens modernes, vous êtes encore des barbares ; les compatriotes d'Alcibiade, s'ils applaudissaient Eschyle et Sophocle, ne méconnaissaient Pindare ni Alcée. Puis, faut-il donc tenir si grand compte à l'auteur de *Lucrèce* de l'occasion qui s'est offerte à lui d'arriver au thétâre une pièce littéraire en main, occasion qui en a fui tant d'autres ? Le public, qui applaudit d'ailleurs *Virginie* à l'égal de *Lucrèce*, s'imagine que si plus d'œuvres littéraires ne se font pas jour sur la scène, c'est uniquement qu'il ne s'en présente pas davantage. Il voit son journal se lamenter si fort chaque lundi sur la disette dramatique, qu'il ne doute pas que chaque directeur n'ait les bras ouverts au premier talent désireux de faire acte de poésie sur son théâtre. Comment irait-il soupçonner le contraire lorsque les Chambres se mettent en frais de subvention à l'effet spécial d'aider aux tentatives d'art nouveau et de favoriser tout poétique essor ? Il est cependant l'heure qu'il sache, ce public trop insouciant, que le même directeur qui, la veille du vote, proteste de son dévouement passionné à l'art, s'empresse, dès le lendemain, de remonter les pièces de feu Bouilly.

Mais M. Ponsard a eu la chance de paraître au gaz de la rampe avec autant de facilité que s'il se fût agi d'un mélodrame ou d'un vaudeville. C'est au mieux. Sa première pièce a été applaudie à outrance, et était digne en effet d'applaudissements. Ce qui me

cause seulement quelque surprise, c'est que la fortune de *Lucrèce* ne nous ait valu qu'*Agnès de Méranie.* J'avais cru jusque-là le succès un engrais plus propice aux moissons du poëte. Quoi ! voici un homme inconnu hier et qui se réveille sur le pavois de la renommée; son nom est porté d'échos en échos par les bouches les plus graves ou les plus belles; les salons les plus dédaigneux s'ouvrent devant lui; et, conquête plus précieuse, de jeunes et chauds enthousiasmes lui font cortége. Cependant il ne s'amollit pas aux délices de Capoue; il sait s'enfuir à temps de cette atmosphère énervante et va dans la solitude se disposer, par le recueillement, aux approches de la muse. Orgueilleuse ivresse de sa jeune gloire ! Dans le silence de sa retraite, penché sous la lampe laborieuse, il peut voir au fond de son rêve, groupée avec espérance autour de l'œuvre qui va jaillir de son esprit, une assemblée d'élite, empressée, immense. Et devant cette perspective faite pour épouvanter tout autre, mais électrisante pour le poëte qui voudrait tenir le monde entier suspendu à ses lèvres, et devant une telle perspective son cœur ne s'est pas gonflé ! et sa poitrine n'a point battu d'un battement suprême ! et l'inspiration ne l'a point enveloppé de ses ailes brûlantes ! et ce style incertain, sans couleur et sans chaleur, voilà tout ce qu'il a pu jeter à cet auditoire avide, clavier sonore qui ne demandait qu'à vibrer sous ses doigts ! Après

une épreuve d'un résultat si lumineux, ce n'est pas moi qui croirai aux destinées poétiques de M. Ponsard.

Mais n'est-ce pas une grande hardiesse à moi de discuter si librement sur le terrain de M. Ponsard ? Dois-je pas me sentir intimidé par ce manifeste où l'auteur d'*Agnès* vient de dénoncer au public une sorte de conjuration perfide, une levée de boucliers *romantiques* contre lui et son œuvre ? M. Ponsard fait avec raison grand état du bon sens ; il en proclame très-haut la *souveraineté ;* mais a-t-il bien lui-même tout celui qu'il refuse à ses contradicteurs pour se l'adjuger ? On ne prend les armes, on ne s'insurge, il me semble, que contre les puissances. M. Ponsard aurait-il cru à une royauté précoce, voire à une apothéose ? Le jeune tragique incrimine fort certaines phrases excentriques de M. Gautier et de M. Vacquerie qu'il prend occasion de fustiger par les mains d'Alceste. Que prouvent ces phrases dans le débat ? Parce que M. Vacquerie aurait décoché sur *Agnès* des flèches bigarrées, il en faudrait conclure qu'*Agnès* est un bon ouvrage ? La beauté de cette tragédie serait la conséquence obligée des métaphores à tous crins d'un adversaire ? Voilà qui est assez peu logique pour un homme de tant de bon sens. Que d'ailleurs M. Ponsard le sache bien : on peut écrire en métaphores très-rassises, on peut ne pas hanter la place Royale, et n'en pas moins refuser son suffrage

à son *Agnès* qui n'a point succombé, comme il le voudrait établir, sous les attaques intolérantes de l'école nouvelle, mais qui a péri très-justement par l'absence des qualités qui donnent la vie et font la gloire.

A. BRIZEUX.

Est-ce un parti pris contre la Bretagne, une conjuration perfide d'éditeurs et d'écrivains contre cet infortuné pays? A-t-on résolu de ne pas lui laisser une seule lande qu'on n'en ait compté tous les dolmens, un seul coin de terre qu'on n'en ait peint ou décrit les chênes, les pins et les genêts? N'y aurait-il pas ailleurs que dans la critique des armes répressives contre pareils actes de lèse-province? Il serait temps de sévir alors, s'il est possible toutefois que le mal empire. Lorsque M. Souvestre publiait, il y a une douzaine d'années, ses *Derniers Bretons*, il écrivait là un livre dont le titre, à en juger par ce qui se passe, était une grande imposture. Les derniers Bretons! où donc aviez vous pris que la race

allait disparaître? Mais, à en croire tous ceux qui vivent littérairement de l'Armorique, jamais cette terre n'a eu, au contraire, une empreinte plus évidente d'originalité, n'a exhalé une plus forte odeur de blé noir et de lavande. Les *pardons* n'ont jamais vu pareils concours d'amoureux; les lutteurs de Cornouailles n'ont jamais disputé d'un poing plus acharné le prix du combat; jamais le Cloarec n'a porté de plus longs cheveux; jamais le Baz-Valan n'a mieux sonné de la cornemuse. La Saintonge, l'Agenais ou le Blésois sont de misérables pays incolores, sans langue à eux et sans costumes. Les diligences ont passé par là, partant plus de physionomie particulière, c'est le cachet universel ; mais la Bretagne, voilà une province bien gardée contre tous les envahissements du progrès. Là tout est resté neuf, curieux, primitif, pittoresque, digne du regard, de la lyre et du crayon. Aussi ne se fait-on faute de nous en parler. Romans, histoires, chants populaires et légendes, c'est un concert sans fin de littérature bretonnante. La romance elle-même lui a consacré ses ritournelles, et mademoiselle Loïsa Puget a proclamé le charme de la Bretagne, où *le soleil est si beau*.

Sans doute il est éclatant et chaud le soleil qui dore en juillet ses caps battus par l'Océan et ses vallées ombreuses ; le malheur est qu'il fasse éclore, en même temps que la fleur des landes, tant de mala-

droits admirateurs qui l'exaltent dans un but et sur un ton plus compromettant et plus industriel que poétique. C'est là un triste gaspillage, une exploitation scandaleuse d'éléments qui, en des mains plus discrètes, n'eussent pas été infructueux. Le poëte qui, le premier, a ouvert cette veine, M. Brizeux, n'a point vu sans effroi, dès le principe, cette troupe de vautours rôder d'un air de convoitise autour de la proie que maintenant on dépèce. A son départ des lieux qu'il avait chantés, il faisait un poétique appel à ses compatriotes et plaçait sous leur sauvegarde la source fraîche où, lui, ne puisait d'abord qu'avec précaution et discrétion. Je m'éloigne, leur disait-il, je quitte le bourg natal pour le pays des arts, nos grèves austères pour les molles rives d'Ischia ; mais vous qui restez, amis, veillez bien sur mon trésor :

Mais vous, protégez mes courses lointaines,
Car les énervés de cœur et d'esprit,
Et tous ces gloutons que rien n'assouvit
S'en vont par troupeaux boire à mes fontaines.

Hélas ! la recommandation a été vaine, et, comme dans l'églogue, le sanglier accouru a troublé, en s'y vautrant, l'eau cristalline ; *et liquidis immisi fontibus apros.*

Nous sommes déjà bien loin de l'époque où

M. Brizeux publia *Marie*. C'était en 1832, et il importe de noter la date pour conserver à ce poëme toute sa valeur originale. Une remarque curieuse à faire, c'est que l'apparition de *Marie* coïncide avec celle des *Iambes* rassemblés en volume. Les deux livres offraient un singulier contraste : l'un, écho franc et sonore des violentes émotions du moment ; l'autre, calme comme la nature toujours sereine, chantant au bruit du canon de Saint-Méry une jeune paysanne, les joies de l'enfance, les fraîches vallées et les eaux, comme Chénier chantait Néère et les lauriers-roses de l'Eurotas en pleine tourmente révolutionnaire.

Les essais de poésie bucolique ont rarement été heureux en France. Pour ne remonter qu'à Ronsard, le charmant poëte vendômois est bien fâcheusement inspiré quand il embouche les pipeaux rustiques. Les dialogues de Navarrin et d'Angelot ne semblent guère sortir de la même bouche qui chante avec tant de charme : *Mignonne, allons voir si la rose....* Racan et Segrais firent entendre quelques accents qu'on ne doit point oublier. Les idylles de Segrais principalement ont une valeur relative qu'il serait injuste de méconnaître ; mais on y trouve peu de traits originaux, et les passages les plus heureux sont reproduits des anciens. On sait ce que devint l'idylle sur la lyre de madame Deshoulières, qui racontait aux fleurs des moralités si comiquement sentimentales. L'esprit quintessencié des bergers de

Fontenelle vaut la sécheresse froide et guindée de ceux de J. B. Rousseau ; ce qui a fait dire à La Harpe que l'églogue est presque impossible en notre littérature, car notre manière de vivre est trop loin de la nature champêtre pour que les modèles de la vie pastorale et ses douceurs puissent frapper nos yeux.

Cet obstacle capital n'existait pas pour M. Brizeux. Enfant, il a grandi dans les lieux qu'il nous peint ; il a connu les gens dont il parle, il sait leur langue, il s'est assis à leur table et a porté leur longue chevelure. De ses courses en pleins champs, de ses leçons apprises, l'été, dans les foins, de sa vie libre et traversée en tous sens d'aromes et de brises, il a dû résulter une somme d'impressions naïves, naturelles, qui, s'amassant en son cœur, l'ont tout d'abord excité à produire. Quant à décider si *Marie*, ou plutôt les douze pièces qui portent ce titre, sont de la poésie purement bucolique, j'avoue, pour mon compte, que je doute fort de la rigueur du genre. L'auteur, qui a tour à tour baptisé son livre du nom de roman, de poëme et d'idylle, semble lui-même incertain là-dessus ; mais c'est là une question étrangère au mérite du livre, dont la donnée est d'ailleurs fort simple, sans nœud, sans péripéties, sans tout cet attirail dramatique qu'appellent à leur aide ceux qui sont impuissants à couvrir la mince étoffe d'une fiction de leurs propres richesses. Ici les détails sont tout. Rien n'est plus frais et plus chastement enca-

dré dans le paysage que les diverses petites scènes où se produisent les deux enfants qui se rencontrent le dimanche à la messe ou au catéchisme, sous l'œil bienveillant du bon vieux prêtre, ou dans le chemin creux bordé de buis et de sureaux, ou encore assis sur quelque rive, les pieds pendant sur l'eau courante. Si la moitié du livre est écrite en Bretagne, ou sous des inspirations venues de là, dans l'autre partie se traduisent des impressions fournies par la pratique des hommes et des choses, et où Paris se montre tout au fond, en perspective, entre ces peintures de mœurs agrestes, comme une ville de bruit vue de quelque silencieuse vallée. Une par la sérénité morale qui la domine, cette œuvre est donc à double face : l'art à côté de la nature, le penseur qui médite auprès de l'illusion qui chante. En effet, *Jésus*, *l'Apprentissage* et plusieurs autres petits morceaux, s'inspirant d'une philosophie douce et pratique, sont comme de lumineuses échappées par où s'entrevoient l'âme du poëte et la trempe de son esprit.

Les *Ternaires* sont, au reste, le développement du lyrisme calme et réservé, du lyrisme orphéique dont certains fragments de *Marie* accusaient le germe. Les esprits penseurs qui se plaisent aux nombres poétiques voilés de certaines ombres qu'on prendrait pour celles du sanctuaire même de la muse, ces esprits-là sont les seuls qui peuvent bien goûter

le charme et le prix des *Ternaires.* La diction de M. Brizeux ne brille pas, en général, de couleurs fort vives, et ne déploie pas autour de la pensée un grand luxe d'ornements. Elle n'est pas non plus débordée dans son cours, impétueuse et violente dans sa marche ; elle est avant tout simple et contenue. Dans le carrousel des rimeurs du jour, l'auteur des *Ternaires,* jouteur nerveux, s'escrime avec une lame courte, mais d'une bonne trempe, sinon toujours très-affilée. Les *arènes étroites*, dont il parle complaisamment lui-même, sont les plus familières et les plus favorables à son jeu (1). Non pas qu'il fournisse chaque fois le champ clos avec tout le *lepor* désirable; mais là où le raffinement n'est pas complet, la justesse du ton et la sobre franchise du

(1) Lorsqu'elle parle des poëmes de *longue haleine,* la critique commet souvent, par inadvertance sans doute, une erreur de mot, sinon de jugement, très-ordinaire au public. Jamais la force de l'haleine (et nul esprit de goût ne contredira cette opinion), jamais sa vigueur ne doit se mesurer chez le poëte sur une étendue plus ou moins traînante, mais sur sa vivacité. Trente vers pleins, fermes, d'une passion profonde ou d'un mouvement qui entraîne, accuseront toujours une plus grande haleine qu'une longue, mais languissante composition. Dans les arts, ne soyons jamais dupes des grosses machines. Quand elles sont réussies, prodiguons-leur une admiration d'autant plus méritée; si au contraire la valeur de la chose est en raison inverse de son volume, pensons-en comme le coq de la fable :

..... Le moindre grain de mil
Ferait bien mieux mon affaire.

coloris rachètent aisément ce qui peut manquer d'ailleurs. M. Jouffroy, ce grand maître en esthétique, parle quelque part d'une certaine obscurité inhérente à toute vraie poésie; ne serait-ce point cette obscurité-là qui projette sur certains hymnes des *Ternaires* son voile sacré? Ce recueil d'une inspiration en quelque sorte composite se recommande par d'éminentes qualités qui, pour n'être pas sensibles à tous, n'en sont que plus chères à quelques-uns. Je n'en voudrais exclure que certaines pièces qui rompent sans fruit l'accent philosophique du volume; tel est, par exemple, le *Chant de Lez-Breiz*, légende rimée qui rappelle trop le ton de la complainte. Que M. Brizeux y prenne garde, il y a dans son talent, comme dans sa Bretagne, quelques landes pierreuses que n'étoile pas toujours la fleur d'or.

Le malheur des *Bretons* a été de venir tard; mais un malheur n'est pas un défaut, et la question du succès ne préjuge pas celle du mérite.

Les Bretons, quoi qu'en dise le titre, ne sont pas un poëme proprement dit, car il n'y a point d'action. Le léger fil du récit n'est là que pour relier ces peintures successives de mœurs et de coutumes qui sont l'objet même du livre. Nona, Lilez, Léna, sont de charmantes silhouettes qui passent dans les divers tableaux pour en varier les décors et pour révéler leurs habitudes, leurs costumes et leurs manières; mais ce ne sont pas des créations. Il faut chercher

ailleurs l'agrément de l'ouvrage, et on le trouve dans la vérité des sentiments et des usages scrupuleusement reproduits. Pour ce qui est de la simplicité du style, autre qualité précieuse de l'auteur, j'avoue qu'à mon sens elle descend parfois jusqu'à des notes qui ne font plus partie de la gamme poétique. J'admire autant que personne une sévérité littéraire ennemie de toutes fioritures ; je sais que, dans toute espèce de sujet, il y a le *récitatif* et le *cantabile* ; mais, dans le récitatif aussi, on doit encore reconnaître l'accent auguste de la muse, sinon le vers tombe dans les régions de la prose. M. Brizeux est loin de toujours donner dans cet écueil, et il ne lui faut qu'un gracieux motif pour remonter d'un coup d'aile au diapason de la lyre :

Des villes d'Italie, où j'osai, jeune et svelte,
Parmi ces hommes bruns, montrer l'œil bleu d'un Celte,
J'arrivais, plein des feux de leur volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré ;
Mais, dès que je sentis, ô ma terre natale !
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer,
Et les tristes sapins se balancer dans l'air ;
Adieu les orangers, les marbres de Carrare !
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros,
Pour chanter les combats des loups et des taureaux !

Voilà le cri du poëte, et ce cri assurément éclate en bien d'autres pages, dans celles, par exemple, consacrées aux dits et gestes des lutteurs, ainsi que dans cette copieuse peinture d'une foire bretonne, ardent pêle-mêle de conscrits, de gendarmes, de paysans et de bestiaux.

Je regrette que, dans les *Bretons*, le paysage ne soit pas traité avec plus de développements. Puisque nous étions là en pleine campagne, on aurait aimé à entendre plus souvent l'air frissonner dans le feuillage, à voir l'ombre des grands chênes baigner le front des paysans, à respirer l'odeur salubre des prairies. Je ne sache pas que le paysage de Bretagne, je le dirai à ce propos, ait jamais été mieux senti et exprimé d'une façon plus sympathique et plus attrayante que par un autre poëte du pays, M. Morvonnais. Doué d'une organisation poétique des plus exquises, il comprend tout ce que les vents racontent aux arbres qu'ils ébranlent, les vagues au sable doré qu'elles caressent; et tous les bruits de la création, depuis le modeste cri du roitelet dans la haie d'aubépine, jusqu'au cri orgueilleux de l'aigle dans la nue, bruit de soupirs ou de tempêtes, tous ont un écho dans cette âme rêveuse. Partout dans ses vers le paysage est simple et vrai. Le glaïeul s'y montre au bord du ruisseau, le cresson sur les fontaines, le *pâtour* sur le cap tapissé de ravenelles d'or. Les vaches s'y promènent comme dans les pâturages de

Paul Potter, et le cri du courlieu plane sur le tout. Parfois encore ce sont des alentours de chaumières, esquissés sans apprêt, qui rappellent l'abandon familier de Wordsworth.

Un chant des *Bretons* que je louerai sans réserve, parce que l'art et le naturel m'y semblent alliés dans une bonne mesure, c'est le chant des fiançailles. Le dialogue du meunier et du tailleur s'y aiguise en finesses rustiques qui ont leur piquant original, et, comme du reste en maint autre passage du livre, la physionomie des choses y est réelle et la couleur solide, ainsi que dans une toile de M. Adolphe Leleux.

JULES DE RESSÉGUIER.

L'aile nacrée du papillon qui chatoie au soleil, l'écharpe d'Iris déployée sur les monts, pourraient offrir une idée assez juste de la poésie scintillante et miroitante de M. de Rességuier. La muse de M. Barbier se plaît dans la foule; celle de M. Houssaye, sœur d'Amaryllis, court volontiers les bois; celle de M. de Rességuier habite un boudoir. C'est une fille de bonne maison qui ne hait pas les paillettes sur sa basquine, les perles dans ses cheveux, les riches guipures sur son épaule, l'ambre et le benjoin dans sa cassolette. La taille cambrée, le pied comme la taille, elle s'avance, capricieuse et distraite, chiffonnant là un nœud de velours, plongeant ici ses doigts dans

un écrin, et toute semblable à cette duchesse dont parle l'auteur :

Quand le jour vient rouvrir ses beaux yeux, ce qu'elle aime,
C'est, devant son miroir, de répandre elle-même,
Dans le fond d'un émail transparent, les parfums
Dont elle va baigner ses cheveux longs et bruns.

Parce que cette muse aime à se jouer dans la soie et dans la gaze, beaucoup de gens *graves* diront d'elle : c'est frivole, et passeront sans plus d'égards. Nous n'avons pas ces dédains. Et d'abord n'est pas frivole qui veut. La gravité se singe aisément ; c'est une affaire de style lourd et de col empesé. Mais il est une certaine frivolité littéraire qui est un don ; les airs dégagés et frivoles ne se simulent pas, ou alors c'est d'un grotesque sans égal. Figurez-vous, par exemple, ce qu'il adviendrait de M. Saint-Marc Girardin prenant le ton de M. Janin pour glorifier les pirouettes de Carlotta ou de Ceritto. La supposition seule de la chose est hilare. La poésie prismatique de M. de Rességuier nous paraît donc tout aussi sérieuse qu'une autre, intéressante surtout en cela qu'elle est l'expression la plus exagérée du groupe de 1824. Le mouvement poétique de cette date avait précisément une tendance marquée au dilettantisme et aux grâces précieuses que M. de Rességuier n'a que trop suivie. Tous ces chanteurs amis s'étaient

fait une tribune de la *Muse Française*, recueil rédigé par les poëtes eux-mêmes et qui fut naturellement sympathique aux tentatives nouvelles, bien plus, soit dit en passant, qu'un journal trop vanté, *le Globe*, ne l'était aux novateurs de 1828. M. Émile Deschamps, M. Hugo, M. Jules Le Fevre, M. de Vigny, faisaient déjà partie de ce premier cénacle; mais l'auteur de *Clytemnestre*, alors très-applaudi au théâtre, brillait au centre de cette constellation avant-courrière dont plusieurs étoile sont grossi dans l'azur. M. Soumet, pour dire, par exception, un mot de sa personne, était d'une nature aussi expansive que brillante. Nul n'avait un geste plus facile, une conversation plus variée, un organe plus vibrant. Son vers, naturellement sonore, prenait sur ses lèvres je ne sais quel retentissement qui faisait croire aux effets merveilleux du masque antique, et sa parole, tour à tour enjouée et paradoxale, se teignait à plaisir de toutes les vives flammes du midi. M. Soumet n'avait pas les mœurs littéraires du jour. Homme d'agréables façons et de manières liantes, il a été mal jugé de la plupart, qui n'ont pas compris ce qui se cachait d'atticisme et d'ironie sous ce bruit éclatant. Nous autres poëtes d'une génération toute différente, si tant est que nous soyons jamais inspirés, une fois dans le salon ou dans la rue, nous nous en cachons avec une sorte de lâche pudeur; M. Soumet, lui, ne sortait guère de son rôle. Il est, à mes yeux, le dernier

de ces esprits convaincus et fervents qui croyaient à la tragédie et à l'épopée, à Melpomène et à Calliope. Sa verve de beau parleur s'épanchait à l'aise dans ces réunions de poëtes où il ne s'interdisait pas de charmantes malices qu'il savait toujours édulcorer des plus fines louanges. « Prends garde, » disait un jour le spirituel épique à l'un de ses intimes dont le débit était quelque peu enchevêtré; « prends garde, tu fais comme les dieux, tu te nourris d'ambroisie, tu manges la moitié de tes vers. » Par les allures tour à tour piquantes et solennelles de son esprit, nul n'était donc plus digne que Soumet de présider à l'épanouissement de cette première floraison poétique. On en était alors aux primeurs de la belle rime ; et, outre les sujets moyen âge, alors très en faveur, on se délectait aux épanchements d'une sentimentalité souvent charmante. M. Émile Deschamps soupirait les *Plaintes de la jeune Emma*. M. Guiraud composait sur *Les petits Savoyards* ce poëme si naturel qui est dans la mémoire de tous les enfants, honneur mérité qu'il doit aux sentiments purs et vrais que l'auteur y exprime. C'était aussi le temps des hymnes d'enthousiasme pour le réveil de la Grèce et des odes en l'honneur de la guerre d'Espagne : accents chevaleresques qui éclataient autour de la monarchie restaurée. Mais on revenait vite à de plus humbles sujets, aux notes familières et plaintives. Tandis que l'auteur des *Tristes* chantait les orphelins abandonnés,

M. Guiraud, qui ne songait guère alors à sa philosophie de l'histoire, disait les souvenirs de *la Sœur grise,* et M. Saint-Valry, qui ne songeait pas davantage au suffrage universel, se faisait l'harmonieux rapsode de la jeune malade :

Ma vie est innocente et vaut bien qu'on la pleure.

On s'en prenait à ces sortes de douleurs dont le deuil est moins sombre et l'intérêt plus émouvant : la vie brisée dans sa fleur, la beauté ravie avant le premier baiser: et, dans *le Convoi de la jeune fille*, M. de Rességuier savait entourer ces scènes mélancoliques des harmonies les plus fraîches et les plus touchantes :

Elle passait par le même chemin
Où, le dernier dimanche, elle dansait encore,
Où l'églantine vient d'éclore
Sur le même rameau que dépouillait sa main.

Si pour mon compte je me retourne avec complaisance vers cette aube de la poésie contemporaine, c'est moins, je l'avoue, pour en admirer les productions que pour regretter le bon goût et l'excellence des relations littéraires d'alors. Je suis de ceux qui trouvent que les belles-lettres s'allient admirablement aux belles façons, et qui pensent

que savoir écrire ne dispense pas de savoir vivre. Or, je ne sais si cela vient du manque d'éducation, mais les mœurs littéraires du jour, sauf de trop rares, mais de très-honorables exceptions, sont descendues à un niveau déplorable. Les habitudes des rapins sont passées de l'atelier dans les lettres. Publiez-vous maintenant un livre, on ne discutera point si votre prose est de belle venue, ou si vos vers sont mauvais; on insinuera que vous êtes chauve ou que vous avez les jambes torses. Les bas-fonds du journalisme sont infestés de gens douteux, Bachaumonts au très-petit pied, qui trouvent plaisant d'inventer sur votre compte toutes sortes de joyeusetés sans esprit et sans signature, et qui, si elles étaient signées, n'en seraient pas moins anonymes. Vraiment la truanderie n'est pas détruite; la Cour des Miracles existe encore, sinon dans la Cité, du moins dans la littérature. Il était loin d'en être ainsi en 1824. Les poëtes avaient alors entre eux les plus chevaleresques rapports; ils se prodiguaient des louanges réciproques dont l'excès même ne fait sourire que lorsqu'on ne sait pas en rabattre toute la part de la courtoisie, et le madrigal épuisait de part et d'autre ses flacons d'essences. M. de Rességuier était parmi tous porté et habile à ces jeux de salon renouvelés des luttes poétiques de l'églogue latine; mais il trouvait dans M. Émile Deschamps un partenaire dont la raquette était prompte à lui renvoyer

le volant. M. de Rességuier disait-il de la poésie de son confrère :

Quand, dans les soirs d'hiver, près de notre foyer,
On la voit à genoux mollement se ployer,
Levant sa tête blonde et d'extase ravie,
A l'ange elle pourrait donner un peu d'envie ;

aussitôt M. Émile Deschamps de lui répondre :

Cher poëte, quand je relis
Ces strophes jeunes et vivantes,
Ces vers charmants où tu me vantes,
Je crois les miens presque jolis.

M. de Rességuier a publié deux volumes de vers. C'est à propos du premier, les *Tableaux poétiques*, que M. Janin, dans une courte et spirituelle introduction à un choix de poésies modernes (1829), signalait « ce vers souple et furtif, habile à détailler les fraîches beautés de la nature, les douces émotions de l'âme, les inquiétudes sans fureur, la douleur qui peut sourire en pleurant : instrument fragile et sonore que les artistes seuls et les femmes estimeront tout ce qu'il vaut. » Dans un recueil plus récent, *les Prismes*, l'auteur ne fait sans doute que renchérir sur les gracieux défauts de sa manière ; mais sa physionomie poétique n'en est que plus vi-

vement accusée, son coloris plus pimpant, toute sa désinvolture plus brillante de mignardises (1). Les nouveaux venus en poésie, grands coloristes, qui, la plupart, vont brassant la couleur à plein baquet, sans nul souci des nuances, pourraient bien sourire de ces pastels aussi frais que délicats et précieux ; pour moi, quand je vais au Louvre, après avoir longtemps regardé les Titien et les Rubens, je m'arrête très-volontiers dans l'une des salles consacrées aux dessins, en face du délicieux portrait de marquise que chacun sait ; et là, devant cette nature charmante si coquettement rendue par un art charmant, j'admire autant Latour que j'envie Louis XV.

(1) Il ne faudrait pas conclure de là que M. de Rességuier ne rencontre point, à l'occasion, l'accent vrai, l'émotion naïve. On peut se convaincre du contraire en lisant, par exemple, la jolie pièce qui termine *les Prismes* et dont voici la première stance :

> Compter sur la joie est démence !
> Dans ce monde cher et maudit,
> Le nombre des maux est immense
> Et le nombre des biens, petit.

SAINTE-BEUVE.

M. Sainte-Beuve est, à vrai dire, un Protée en poésie. La lune a moins de phases que sa pensée. Le signalement que vous aurez donné de lui à propos de *Joseph Delorme* ne s'appliquera plus à l'auteur des *Consolations*, et moins encore à celui des *Pensées d'août*. Nul n'a besoin de commentateurs pour reconnaître que ces trois faces d'un même talent sont des transformations successives, que ces trois fruits d'un même rameau sont d'une saveur et d'une valeur différentes ; mais ici les transformations ne sont pas des systèmes ; elles sont les conséquences obligées de cette nature ardente et mobile, toujours en train de découvertes. On dirait que, pour M. Sainte-Beuve, les choses sondées et connues per-

dent de leur prix ; il lui faut des voiles à soulever, des mondes nouveaux à parcourir. Il semble, si je puis me permettre la fantaisie de ce rapprochement, que sa pensée soit sans relâche poussée en avant par quelque génie tentateur, assez pareil au cavalier noir qui emporte Léonore en croupe, dans la ballade allemande. « Oh ! pourquoi donc aller si vite et si loin ? crie le poëte à l'Esprit qui l'entraîne ; nous avons déjà fui pour jamais de bien charmants paysages ; mais j'y consens, oublions les premières délices, oublions le *Creux de la vallée* et son vertige, maintenant que nous voilà dans la plaine lumineuse des *Consolations*, cette plaine que rafraîchissent de si calmes rosées. Oh ! ne quittons pas de longtemps ces lieux aimés et dressons-y notre tente. » Mais le fatal Esprit n'écoute rien et ne ralentit pas sa course. « Au moins, reprend le poëte haletant, arrêtons-nous au seuil de certaine *Lucy* rêveuse : j'ai à lui dire toutes les tristesses de mon âme, à lui chanter toutes les mélodies confuses d'un cœur solitaire ; je veux entr'ouvrir à ses yeux les champs de mes espérances, vaguement dessinés à l'horizon, mais verdoyants comme une autre Irlande, sa douce patrie. Au moins, je t'en conjure, restons quelques heures encore dans ces bosquets, où quelque imprudente *Herminie* fuira devant moi en me jetant au visage des roses par poignées. » Mais l'Esprit est impitoyable ; il ne permet pas de halte ; il faut

avancer toujours ; il faut passer du culte de la forme au culte quasi-ascétique de l'idée ; il faut quitter les rêveries mystiques aux fuyantes perspectives pour l'austérité janséniste ; il faut aller de Ronsard à Gerson, de Saint-Martin à Nicole : *Tentanda via est !* Au reste, Sainte-Beuve lui-même semble faire allusion à cet entraînement de sa nature dans un sonnet où, parlant des mœurs hospitalières du Slave, il lui compare le poëte, qui abandonne à tous son plus beau fruit, la meilleure part de son âme, tandis qu'il marche au hasard vers des lieux étrangers.

S'il en fallait croire M. de Lamartine, les poésies de *Joseph Delorme* auraient choqué bien vivement les habitudes littéraires de 1829. Lui, en effet, d'ordinaire si prompt à l'éloge, il s'empresse d'incriminer « ces fausses couleurs, ces mètres rompus, ce vernis trop vif, cette vérité trop rampante ou trop nue. » Peut-être l'auteur de *Jocelyn*, si prodigue, à l'occasion, de témoignages laudatifs, a-t-il sur les yeux un verre grossissant pour les défauts comme pour les qualités, car tout ce qu'il réprouvait avec tant d'énergie est loin d'alarmer si fort notre goût. Il faut dire que, depuis lors, nous avons eu tant de mètres disloqués, tant de couleurs criardes, tant de vernis à brûler les paupières, que les audaces de *Joseph Delorme* nous paraissent maintenant bien rassises ; mais, pour avoir perdu ce

premier bouquet trop fumeux, ce livre n'en a pas moins conservé la saveur généreuse d'un vin qui ne demande qu'à vieillir pour dépouiller l'âpreté de la grappe. Si quelqu'un se montra résolu et hardi à débarrasser la poésie de tous mannequins et de toutes échasses, c'est incontestablement M. Sainte-Beuve, et *Joseph Delorme* reste un premier essai glorieux dans ce genre intime, familier, domestique. C'est pourquoi les pièces écrites en vers alexandrins, commentaires psychologiques d'une lecture, d'une promenade ou d'une rêverie, m'en paraissent les plus belles.

Les *Consolations* et *Volupté* sont pour moi deux œuvres jumelles, deux livres d'une analyse poétique aussi profonde et vraie que littérairement admirable. On peut dire que les *Consolations* furent écrites dans une de ces dispositions uniques où les facultés du poëte résonnent dans la plénitude de leur vibration. Quoique composées en moins d'un an, à travers les nombreux assujettissements d'une vie littéraire très-active, on n'y sent jamais cette lassitude de pensée et de style trop fréquente aux lendemains des exaltations lyriques, tant l'imagination et le cœur étaient là sous le coup d'un ébranlement sonore ! D'où venait donc au poëte cette impulsion profonde ? Quel trouble amenait donc ainsi sur ses lèvres le cri de la faiblesse éplorée qui se confesse, ou l'hymne de l'espoir ravivé qui s'exalte ? La belle

pièce à M. Viguier nous l'apprend, c'était la lutte éternelle d'une âme en proie aux sens dominateurs, aspirant à se dégager des chaînes qui la tiennent captive loin des sphères épurées de son vrai séjour :

Depuis ce temps, déchu, noirci de fange immonde,
Sans ciel et sans soleil, égaré dans le monde,
Quand parfois trop d'ennui me possède, je cours
Comme les chiens errants qu'on voit aux carrefours.
Je ne respire plus l'air frais des eaux limpides;
Tous mes sens révoltés m'entraînent, plus rapides
Que le poulain fumant qui s'effraye et bondit,
Ou la mule sans frein d'un Absalon maudit.
Oh! si c'était là tout! l'on pourrait vivre encore
Et croupir du sommeil d'un être qui s'ignore;
On pourrait s'étourdir. Mais, aux pires instants,
L'immortelle pensée en sillons éclatants,
Comme un feu des marais, jaillit de cette fange,
Et, remplissant nos yeux, nous éclaire et se venge.

Ce livre est plein de ces contrastes, et, depuis les Confessions et les Soliloques du fils éloquent de sainte Monique, jamais ce dualisme n'avait rencontré de plus chaleureux interprète. Dans le magnifique commentaire d'un sonnet de Michel-Ange, dans la touchante épître *A deux absents*, enfin dans toutes les principales pièces du recueil, l'émotion poétique transpire de chaque vers, aussi réelle que vive, ce qui fait des *Consolations* un livre rare pour la bonne foi des choses exprimées.

J'ai loué l'esprit d'investigation de M. Sainte-Beuve; devait-il toutefois en pousser l'aventure jusqu'aux *Pensées d'août?* Pour expliquer sa tentative, il s'est représenté envahi dans son genre de poésie privée par l'auteur de *Jocelyn*, et contraint de se réfugier sur le terrain âpre et nu des collines sans ombrages. J'avoue qu'il s'est hasardé sur des versants hors d'atteinte, et que nul ne viendra le troubler dans la possession d'un tel domaine ; mais s'agissait-il bien en pareil cas de gravir toujours et quand même? M. Sainte-Beuve sait mieux que moi qu'il est en poésie certains sommets peu fertiles, où les trésors de la récolte ne compensent pas les fatigues de la culture.

Non pas qu'il me semble intelligent de souscrire à l'opinion de plusieurs sur les *Pensées d'août;* je les tiens au contraire pour le produit le plus osé et le plus original, ou, si l'on veut, le plus bizarre de l'art contemporain. Seulement je voudrais qu'on les considérât comme un de ces objets rares, de valeur peu apparente, que l'amateur garde sous verre dans son cabinet de curiosités, et qu'il ne montre qu'aux plus fins connaisseurs avec explication préalable et avertissement de ne pas se méprendre.

Car ici la méprise est des plus faciles, et beaucoup de lecteurs accoutumés à la mélopée du vers classique, au jeu splendide des métaphores, à toutes les séductions du rhythme et de l'image, n'hésitent pas

à réprouver ce vers rompu à tant de jointures, de complexion grêle, peu musical, et, à les croire, dépourvu d'art. Ce n'est cependant point l'art qui fait ici défaut, comme on peut voir par l'exposition que M. Sainte-Beuve, dans une épître à M. Villemain, a donnée de son système. Tel en effet qui trouvera certaine tirade prosaïque, n'aura point senti certaine coupe ou certain mot qui relève à temps le ton par un tour soudain ou par une adroite alliance. Mais, il en faut convenir, si jamais livre réclama un auditoire spécial et préparé, c'est celui-là.

Les Allemands ont coutume d'appeler *Faust* le livre scellé de sept sceaux; n'en pourrait-on dire autant des *Pensées d'août* ? Si ce recueil a des ombres pour les intelligences à qui sont familières toutes les formules de l'art, de quelle entente difficile sera-t-il donc pour le gros du public? J'avoue ne l'avoir jamais vu entre les mains d'un lecteur appartenant au commun des martyrs, sans éprouver une sorte de frisson produit par la conscience d'un immanquable quiproquo; il est bien vrai que je n'ai pas eu souvent l'occasion de ressentir ce frisson-là.

Mais d'où vient donc cette obscurité comparable à celle de Perse chez les Latins (1)? Du style d'abord qui

(1) Par le nom de Perse je crois assez marquer que dans mon esprit l'idée d'une certaine obscurité n'est pas exclusive de la beauté. Il y a, en effet, dans les arts un genre de beauté dont l'intelligence ou la perception n'est pas spontanée et qui exige une

foisonne en constructions elliptiques, puis de la pensée elle-même que M. Sainte-Beuve, artistement amoureux des nuances, a coutume d'attaquer de biais plutôt que de face. Les couleurs *rompues*, comme on dit en peinture, l'attirent plus que les couleurs *franches*, le clair-obscur plus que la pleine lumière, de sorte qu'on doit aborder son œuvre d'un pied prudent et d'un œil perspicace, afin d'y cheminer sans encombres. Et cependant, malgré cela, et à cause de cela peut-être, les *Pensées d'août* et les *Notes et Sonnets* qui les continuent, sans rompre l'accent, seront toujours d'une lecture attirante pour le public restreint que j'ai dit, le seul qu'elles doivent de longtemps se promettre. Pour ce genre de public blasé de jouissances littéraires, les poésies de beauté régulière et qui frappe aussitôt les yeux, tout admirables qu'il les reconnaisse, ne sont pas ses plus sympathiques, ou du moins ses plus habituelles. Il aime beaucoup moins la liqueur qui se vide d'un seul trait que celle qui se déguste lentement et à reprises. Or, les *Pensées d'août* offrent précisément ces qualités de dégustation lente qui ramène plusieurs fois la lèvre aux bords de la coupe. Sans doute, si une littérature

sorte d'initiation progressive. Dans un autre ordre de choses, Amaury le sentait excellemment lorsqu'en présence de la beauté étrange et inaccoutumée de madame de Couaën, il raconte qu'il en épelait chaque ligne, comme un livre divin, *un peu difficile*, qu'un ange familier lui aurait tenu complaisamment ouvert.

entière se réglait sur *Monsieur Jean*, le génie de la langue serait immédiatement transformé ; un livre comme les *Pensées d'août* n'en atteste pas moins les innombrables ressources d'une manière pénétrante et singulièrement novatrice. C'est surtout quand on a fureté, comme M. Sainte-Beuve, dans tous les coins et recoins de son art, qu'on achète sans remords un peu de nouveauté au prix de quelques sacrifices, et qu'une locution créée, fût-elle contestable, paraît encore au-dessus d'une autre plus usitée, mais banale et sans vertu, à force d'avoir couru le monde.

Gardons-nous d'ailleurs de tomber dans cette injustice dont souvent la critique inintelligente ou hostile se rend coupable envers les poëtes et qui consiste à exiger d'eux les qualités qui ne sont pas dans leur nature, ou que leur œuvre ne comporte pas. Le bouvreuil ne peut avoir le chant du merle ni l'ébène lustré de ses ailes ; et, s'il vous plaît d'offrir un brin de verveine ou de romarin, il est absurde de vous demander les belles lames d'argent dont se compose l'orgueilleuse fleur du lis. Puisque M. Sainte-Beuve l'a confessé dès *Joseph Delorme* :

Non, ma muse n'est pas l'odalisque brillante
Qui danse les seins nus, à la voix sémillante,
Aux noirs cheveux luisants, aux longs yeux de houri ;

le lecteur bien averti ne doit donc plus compter sur

les grands airs d'une impératrice fière de démarche et splendide de parure. Il aurait même plus aisément la clef des *Pensées d'août*, si, en place de cette pompeuse image, il se figurait tout simplement dans la muse qui les a dictées une sorte de Cendrillon sans atours; oui, la Cendrillon de la légende, qui, entre ses sœurs superbes couvertes de joyaux et de soie, reste vêtue de simple étoffe, mais dont le charme, pour qui sait observer et comprendre, se trahit sous l'humble costume et dont le pied vif et délicat peut seul chausser la fine pantoufle.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Les Sentiers perdus eurent cela de particulier que, paraissant à une époque où la poésie se préoccupait outre mesure de couleur et de rhythme, ils osèrent se passer de tout cet art savant jusqu'à la roideur. Pour peindre ses fraîches vallées du Vermandois, M. Houssaye crut devoir s'en tenir à des teintes légères, comparables, suivant moi, à celles dont M. Camille Flers affecte les nuances à ses paysages. Il avait raison ; car cette tendre couleur de primevère, répandue avec charme sur le livre, se fût très-mal accommodée des couches épaisses d'un style trop somptueux.

Avez-vous jamais rencontré, au fond des bois, ou sur le penchant d'une colline, une source qui s'é-

chappait d'un massif de coudriers par les naseaux de quelque vieux dauphin tout enguirlandé et tout verdi de lierre? L'eau murmurante s'en allait à l'aventure, éparpillée sur le gazon ou sur la mousse, caressant avec insouciance les boutons d'or et les fraises, toujours peu pressée d'aller se perdre dans la rigole qui fait marcher l'usine prochaine. Le talent de M. Houssaye avait, dès l'abord, cette insouciance, amie des loisirs agrestes. Une de ses pièces est datée d'un moulin, une autre d'un chemin creux; tout cela respire en effet une verdeur bocagère qui reste naturelle au milieu même des coquetteries de la muse. Car, en fait de coquetterie, cette muse en avait bien quelques grains. Elle s'était si souvent égarée, sur les traces de son poëte, dans les parcs et les charmilles, parmi les sylvains et les rocailles; elle s'était tant jouée avec lui autour des toilettes du dernier siècle, qu'elle trouva piquant de s'attifer dans le goût d'alors et revint de là avec quelques mouches sur la joue. Tout en gardant sa robe rayée du village, elle se donna ces gracieux airs de tête dont Coustou et Coysevox animaient le marbre et qui embellissent ces statues qu'on voit au jardin des Tuileries, tressant des guirlandes ou caressant des colombes. Il y avait là de quoi faire crier très-haut nos écrivains puristes, gens fort graves qui fuient les Grâces et avec qui, Dieu soit loué! les Grâces ne sont point en reste. Mais c'était là un de ces défauts qui ont plus

de charme que certaines qualités. Ainsi, courant des clairières aux *réduits*, toujours « cherchant la rose et fuyant l'aquilon, » la jeune muse semblait avoir pris pour devise cette phrase du joli roman qui sert de préface au volume : « Dieu a dit aux hommes : Les collines sont couvertes de vignes, les femmes sont pleines de roses, les oiseaux chantent dans les bois : vendangez, moissonnez, écoutez ! » Ainsi faisait cette fille d'Euterpe, et de sa blonde moisson d'images, et des bruits vagues recueillis par elle dans les échos à ses heures de rêverie, elle composait ses chansons, qui me rappellent les vieux airs de Nicolo, où la mélodie l'emporte sur la facture, et où le hautbois revient à chaque instant jeter, comme un soupir, ses notes plaintives. Lisez plutôt un de ces petits poëmes, baptisés capricieusement du nom d'*Isolines*.

La nuit avec amour se penche sur la terre :

Le ciel de juin s'enflamme à l'horizon
Et la rosée argente le gazon.

Tout arbre abrite un doux mystère.

Le vent d'est que j'entends au loin
M'apporte l'odeur du sainfoin.

Tout arbre abrite un doux mystère.

Les rossignols chantent l'amour en chœur;
Je vous attends, Vous, l'ame de mon cœur :

La nuit avec amour se penche sur la terre !

Il y a dans les *Sentiers perdus* une tristesse vraie qui gagne insensiblement l'âme du lecteur et qui l'émeut sans l'assombrir. Dès que vous ouvrez ce livre d'une main sympathique, il se fait d'abord en vous comme une gaie journée de printemps. L'air tiède et lumineux se parfume des luzernes en fleur; l'oiseau chante dans la haie; l'abeille s'en va butinant et bourdonnant du saule amer au cytise; l'écho retentit du battoir des lavandières; ce ne sont que tressaillements d'ailes et chansons joyeuses. Puis une voix plaintive monte soudain du pied des collines; une note mélancolique vous arrive du sentier voisin ; un nuage jette son ombre sur la campagne souriante. Quel est donc le sombre magicien qui a varié ainsi l'aspect des choses? Hélas ! c'est le sentiment des courtes joies qui a passé dans l'âme du poëte; c'est la pensée des heures qui s'envolent sans retour, l'ineffable regret de la beauté qui échappe aux étreintes amoureuses de la jeunesse. M. Houssaye exprime à ravir tous ces pâles fantômes des amours passées qu'il évoque des plages lointaines du souvenir, et sur les traces desquels se reportent complaisamment toujours

le désir et le rêve. Or, si l'on estime les gros livres sur lesquels l'esprit s'évertue, on aime ceux-là qui font rêver.

Le second recueil de M. Houssaye, *la Poésie dans les bois*, témoigne d'un *faire* beaucoup plus étudié. Ce voile que sa muse laissait d'abord flotter à toutes les haleines d'avril, est maintenant fixé sous sa couronne de fleurs avec plus d'art, mais sans plus de contrainte. On voit que l'auteur a trempé la lèvre aux sources grecques ; un vague écho des lyres siciliennes murmure dans ses nouveaux vers. Toutefois, s'il a puisé dans Théocrite et dans Moschus un juste sentiment de l'antique, il n'a point visé à ces formes de style qui l'eussent conduit au pastiche de Chénier. Il a suivi en cela le conseil de Bion, qui engage son ami à façonner lui-même sa flûte, sans recourir à des mains étrangères. *Euterpe*, *la Sirène aux yeux verts*, *les Moissonneurs*, sont de charmantes pièces où l'on retrouve sous le cachet contemporain cette douceur dorienne de l'antique idylle, miel butiné sur les coteaux de Syracuse et dans les vallons de l'Etna. Je voudrais citer quelques passages du dialogue des *Moissonneurs* qui montreraient que l'auteur a pu saisir dans sa poétique vérité ce rare et difficile accent de l'églogue ; je préfère cependant donner complète cette fervente invocation du livre placé à bon droit sous les auspices de Diane chasseresse.

O fille de Latone ! idéale habitante
Des halliers où jamais ne passent les hivers,
Blanche sœur d'Apollon à la lyre éclatante,
Diane aux flèches d'or, inspire-moi des vers !

Je les veux suivre encor, tes nymphes égarées
Dans les bois odorants où se perdent tes pas,
A la chasse où toujours les biches effarées
T'implorent par leurs cris, mais ne t'arrêtent pas.

Si je te vois suspendre à la branche d'un arbre
Ton arc d'argent pour boire aux sources du rocher,
J'irai sur l'herbe en fleur baiser tes pieds de marbre,
Chasseresse à l'œil fier, que nul n'ose approcher !

Quand les Muses viendront, chevelures flottantes,
Chanter Phœbus leur maître et Diane sa sœur,
Quand tu commanderas les danses haletantes,
Moi, je te parlerai tout bas du beau chasseur.

Plus altérée alors, tu boiras à la source,
Toi, la vierge éternelle insoumise à Vénus ;
Pour fuir dans les forêts tu reprendras ta course
Et permettras aux vents de baiser tes seins nus.

M. Houssaye n'a point dépensé et enfermé toute sa poésie dans ces deux recueils. Il est un de ceux qui, depuis dix ans, ont le plus jeté à tous les vents de la presse de ces pages aventureuses dont beaucoup ont la charmante destinée de ces germes errants qu'un

orage emporte dans ses tourbillons, et qui, plus tard, sourient aux yeux du passant, épanouis sur quelque vieux portail en touffes verdoyantes et en pittoresques bouquets. Au nom de M. Houssaye se réveille dans bien des mémoires le souvenir de vives saillies, de traits d'esprit ou de sentiment, 'poésie détournée qui avive et décore ses romans, ses récits de voyages et ses *Portraits du dix-huitième siècle*. Mais, si je prétendais donner de lui un portrait définitif, M. Houssaye aurait près de plusieurs figures de cette galerie un enviable désavantage, celui des années. Il est, sauf erreur, le plus jeune de ceux dont j'aie encore tenté une légère esquisse. Or, si trente ans est la belle heure à saisir pour le portrait en marbre ou sur toile, il n'en est pas de même pour le portrait littéraire. A trente ans, les femmes elles-mêmes, quand leur beauté n'est pas de pure gentillesse, sont dans le plein rayonnement de leurs traits. L'ampleur des formes, les tons mats et veloutés des chairs, les ondes soyeuses de la chevelure, toutes ces bonnes fortunes du pinceau sont dans leurs plus riches développements. Giulia Grisi devait être moins belle à vingt ans qu'à trente. Mais, à cet âge, la physionomie du poëte n'a point encore reçu le mâle vernis de la maturité. J'en sais qui aiment mieux cette *première épreuve* de la figure, lorsque les traits moins accusés ont aussi plus de délicatesse; les yeux moins voilés, un regard plus vif; la lèvre moins austère, un plus

facile sourire. Il importe toutefois, pour l'avenir, que la physionomie s'accentue et que l'attitude s'affermisse. Cette fraîche et éclatante récolte aux marges et aux buissons de la jeunesse double d'ailleurs de prix et de grâce quand viennent s'y joindre les opulentes vendanges mûries sous le puissant soleil des années qui succèdent. C'est dans cette pensée que M. Houssaye compose les *Poëmes antiques* qu'il annonce, et dont, sur quelques pièces déjà publiées, il est permis de beaucoup attendre. Soit en effet qu'il chante les Heures entourant Vénus blessée et teignant les roses du sang vermeil de la déesse; soit qu'il consacre dans une peinture au trait ferme une scène de pudeur maternelle encadrée dans un site d'Italie; soit enfin que, s'inspirant du portrait de Violante, il célèbre la beauté fécondant le génie, — le poëte tire désormais des cordes harmonieuses un accord plein, retentissant et durable.

VICTOR HUGO.

M. Hugo reçut dernièrement une lettre qui portait pour unique suscription : Au plus grand poëte de l'époque. L'auteur des *Orientales*, sans l'ouvrir, l'adressa rue de l'Université, à M. de Lamartine, qui la renvoya place Royale. Le tout se fit, on le pense, avec ces formules de courtoises félicitations, ordinaires aux deux illustres.

Toutes chevaleresques qu'elles paraissent, ces façons d'agir avaient leur fondement aussi bien que leur convenance ; car, pareils en cela aux deux fils de Charles Martel qui régnaient ensemble, M. de Lamartine et M. Hugo partagent le trône de la poésie contemporaine, rois légitimes par le mérite et légitimés par le succès.

Il y a des talents qui mûrissent dans l'ombre et qui n'éclatent que tout formés. Bien différent de ceux-là, le génie poétique de M. Hugo, comme une flamme vive, impatiente de briller au dehors, s'est au plus vite donné carrière et a pris tous ses accroissements sous les yeux du public. Le fleuve que nous voyons à cette heure promener son onde vibrante à travers plaines, sorti en humble filet d'eau du jardin des Feuillantines ou du vallon de Chérisy, n'était pas de nature à couler discrètement au sein du modeste enclos. Grossi de jour en jour par les pluies du ciel, pluies de printemps et quelquefois d'orages, il s'en est allé où l'entraînait sa pente, réverbérant dans ses eaux toujours plus élargies et plus profondes les vieilles tours à demi écroulées sur ses bords, les couples amoureux assis au penchant des collines, le penseur qui rêve en face de la nature, le paysage et les hommes, les couchants embrasés et les nuits rayonnantes d'étoiles, tout le poëme retentissant, splendide, majestueux que vous savez.

Le second volume des *Odes*, qui renferme les sujets de pure fantaisie, de sentiment, et les ballades, ne saurait plus soutenir le parallèle avec *les Orientales* et les autres recueils subséquents, où le sentiment et la fantaisie ont pris un bien autre essor. Ces poésies, qui ont cependant soulevé à leur apparition de si bruyantes polémiques, sont réduites maintenant à une valeur embryonaire par le ma-

gnifique développement qui a suivi. Elles restent toutefois curieuses à relire comme exprimant, sous une forme déjà certaine, ce que le public d'alors prenait pour le romantisme même, bien que ce n'en fût qu'une phase accidentelle, assez fausse, je veux dire ce moyen âge de donjons, de fées, de paladins et de tournois, mélangé de brumes ossianiques : romantisme bâtard qui, selon le mot drôlatique de M. Gautier, est depuis longtemps tombé dans les modèles de pendule. Les odes historiques du premier volume ont, à mes yeux, un prix plus durable. Outre leur beauté poétique, très-évidente en plusieurs, il y a quelque chose qui séduit l'imagination dans cette voix adolescente qui se consacre à chanter les joies rares et les fréquentes douleurs de la vieille race chancelante sur le trône restauré. Louis XVII, le duc de Berry et sa fin tragique, la naissance du duc de Bordeaux, les funérailles de Louis XVIII, le sacre de Charles X, c'étaient là autant de jalons qui marquaient les hautes aventures de l'histoire contemporaine, autant de thèmes éclatants dont le jeune rapsode cherchait à dégager l'enseignement providentiel. Les barrières de la restauration étant tombées, cette veine de poésie historique empruntée au spectacle des faits contemporains, M. Hugo l'a poursuivie avec une plus libre extension. Sa manière semble avoir en ce genre atteint son apogée dans *Sunt lacrymæ rerum* et dans

l'Arc de Triomphe. Ces deux admirables pièces, toutes retentissantes du clairon de la muse épique, sont conçues et composées avec un art suprême qui, de certains rapprochements symétriques, a su faire jaillir des mouvements du plus haut effet. La première de ces deux odes est encore la plus complète à mon gré. Sans doute, cette véhémente apostrophe aux canons des Invalides est un peu trop prolongée et d'une convention poétique très-contestable ; mais, le sujet une fois entamé, il est impossible de tirer des faits historiques de plus brillants corollaires. Cette évocation du faste et des prospérités de Versailles, qui rend plus désolé le dénûment de l'exil, cette éblouissante aurore du beau comte d'Artois et de ses deux aînés, qui va s'engloutir dans les sombres destinées que nous savons, ces alternatives de grandeurs et de vicissitudes, le poëte a su les grouper avec une adresse toute magistrale et produire à leur aide un jeu de contrastes des plus émouvants. On le voit, ces beautés-là, en grande partie, résultent de l'antithèse, instrument favori de l'auteur et dont il a poussé si loin l'emploi. Esprit méthodique dans sa puissance, M. Hugo applique volontiers à ses idées cette formule mathématique dont les deux termes ainsi rapprochés frappent l'intelligence de lueurs vives, sinon toujours justes. Ses adversaires l'ont violemment attaqué sur ce point, et on ne peut disconvenir qu'il ne leur ait donné beau champ à

ce sujet. Sans doute, l'antithèse est encore une figure souvent ingénieuse, même quand c'est une simple figure de mots ; sans doute aussi, quand ses effets s'obtiennent dans la région des idées, ils ont plus de portée et de consistance ; mais l'abus de ces effets-là n'en est pas moins à réprouver. Le regard est d'abord éveillé par le chatoiement phosphorique de l'antithèse. Il s'intéresse et s'émerveille à son jeu ; puis, quand il a surpris *la ficelle*, comme on dit dans l'argot littéraire, il s'impatiente et se dépite de ces combinaisons uniformément prodiguées. L'antithèse a cet inconvénient qu'elle trahit les adresses de l'auteur ; or, M. Hugo est bien loin d'ignorer que l'art le plus parfait est celui-là qui se déguise.

Les Orientales forment, au sein des œuvres lyriques de M. Hugo, une sorte d'île fortunée, épanouie sous le plus brûlant des climats. Quand on a fermé le livre, l'imagination s'attarde encore avec complaisance sur ces rives bariolées d'une végétation féerique, bâties d'une architecture moresque et où les ardeurs tropicales sont à chaque pas tempérées par les délices de l'oasis. Et admirez la toute-puissance de l'auteur : cet Orient, qu'il n'a vu qu'avec les yeux du rêve, vous saisit par les apparences d'une réalité si vive qu'on dirait qu'il l'a contemplé des hauteurs du Liban ou sur les débris de Balbeck. C'est qu'en fait de poésie objective, je ne crois pas que Gœthe lui-même fût doué d'une puissance plastique

supérieure à celle de M. Hugo. Une fois en face ou préoccupé du monument ou du site qu'il veut rendre, il a une merveilleuse aptitude à en saisir l'empreinte et à en reproduire avec mouvement et couleur les bruits, l'aspect et le rayonnement. Mais, quoi qu'on en ait dit, gardez-vous de croire que tout cet éclat exubérant des *Orientales* ne soit qu'une étincelante façade d'un palais vide, et que la pensée et le sentiment aient fui devant ces splendeurs fulgurantes comme Loth et ses filles du sein de leur ville incendiée. Plusieurs ont voulu voir dans ce luxe d'ornements ces longues robes de velours et de soie, à queue traînante, toutes chamarrées de brocart, sous lesquelles ployaient jadis les mièvres femmes de la cour; ici néanmoins l'idée reste agile sous la riche étoffe, et le sentiment n'en demeure pas écrasé, comme il serait facile de s'en convaincre par cette adorable pièce des *Fantômes*, où la couleur, loin d'être opaque, se fond en ces nuances onduleuses, secret du pinceau de Prudhon.

La publication des *Feuilles d'automne* prouva d'ailleurs que M. Hugo pouvait passer sans effort du monde extérieur au monde de l'âme et compléter au besoin les deux thèmes l'un par l'autre. La fleur de poésie entr'ouvrait sa corolle si ardemment peinte et laissait voir enfin les gouttes de rosée ou de pluie qui reposaient au fond du calice. Après ses courses d'exploration au pays du soleil, le poëte, revenu au

foyer, y reposait sa tête éblouie et fatiguée dans les tendresses de la famille. Les jeux et le sourire des enfants éclairaient parfois sa rêverie que là même obsédait l'angoisse inévitable de tout front qui se penche sur l'énigme des destinées humaines. C'est à partir des *Feuilles d'automne* que la manière de M. Hugo a reçu sa formation définitive. Les recueils suivants, en effet, portent tous l'empreinte du même instrument de trempe damasquinée et solide, comme aussi l'inspiration en est sortie des mêmes sources. Jamais orchestre aux mille accords, où le tonnerre des bouches de cuivre se mêle aux soupirs des cordes gémissantes, ne contint plus de sons divers que l'œuvre lyrique de M. Hugo : vaste harmonie où éclatent tous les échos de la nature éveillés par des cris de joie ou des sanglots. A considérer ce vigoureux génie toujours prêt à répandre sa voix comme la *Cloche* qu'il a si bien chantée, toujours « de verre pour gémir, d'airain pour résister, » on dirait un de ces énormes chênes druidiques, aux cimes empourprées par le couchant, d'où le vent qui gronde tire un bruit pareil au bruit des eaux, et dont les rameaux garnis de feuillage abritent tour à tour l'aigle altier, le corbeau funèbre et la gracieuse mésange. Pour que l'image soit complète, il faut dire que l'arbre glorieux porte quelques superfétations ou excroissances visibles même à l'œil nu : léger tribut payé à l'imperfection obligée des natures humaines.

Un des moyens ordinaires à M. Hugo pour obtenir la plénitude de ses effets lyriques, c'est, outre l'antithèse, un genre d'énumération où il accumule et étale toutes les ressources du sujet, une sorte de carquois retentissant qu'il vide sur le lecteur émerveillé et conquis. Le plus rebelle est contraint de se rendre. Il l'assaille de coups si redoublés qu'il semble avoir quitté la lyre pour la massue ; M. Hugo, à de certains moments, c'est Hercule poëte.

M. Hugo, sans qu'on l'ait encore assez reconnu, a trouvé, pour exprimer l'amour, des accents inouïs. L'amour, dans ses poëmes, n'est pas cet amour éthéré d'Elvire, qui se compose d'aspirations et de soupirs plus que de baisers ; ce n'est pas non plus l'amour païen de Chénier pour Camille ; ou plutôt c'est tout cela ensemble, un accouplement sacré de toutes les ivresses, une ardente fusion des sens et de l'âme. La Beauté est là dans sa plus glorieuse magnificence, douée de toutes les grâces extérieures, brillante de toutes les couleurs de la vie (1). L'amante ne vous apparaît point sous la svelte image d'une vierge alle-

(1) Ainsi dans *les Voix intérieures* :

> Vous avez le front haut, le pied vif et charmant,
> Une bouche qu'entr'ouvre un bel air d'enjouement,
> Et vous pourriez porter, fière entre les plus fières,
> La cuirasse d'azur des antiques guerrières.
> Tout essaim de beautés, gynécée ou sérail,
> Madame, admirerait vos lèvres de corail.....

mande, en longue tunique chastement agrafée, comme en esquisserait de profil un peintre de Munich. C'est une Ève vermeille et puissante, un torse ferme et blanc comme le paros, un sein qui peut s'embraser et gémir sous les étreintes de la passion. On dirait un de ces types aux belles chairs et aux paupières frangées de longs cils qu'a splendidement reproduits Delacroix dans son tableau des *Femmes d'Alger*. En présence de cette beauté complète, mais terrestre et humaine, le poëte ébloui se prosterne et l'hymne éclate :

Oh oui ! la terre est belle et le ciel est superbe ;
Mais quand ton sein palpite et quand ton œil reluit,
Quand ton pas gracieux court si léger sur l'herbe,
Que le bruit d'une lyre est moins doux que son bruit ;

Lorsque je te contemple, ô mon charme suprême !
Quand ta noble nature, épanouie aux yeux,
Comme l'ardent buisson qui contenait Dieu même
Ouvre toutes ses fleurs et jette tous ses feux,

Ce qui sort à la fois de tant de douces choses,
Ce qui de ta beauté s'exhale nuit et jour,
Comme un parfum formé du souffle de cent roses,
C'est bien plus que la terre et le ciel, c'est l'amour !

La nature entière est le plus souvent conviée à ces fêtes enivrantes. Elle-même semble en extase devant

les charmes adorés; tout s'éclaire alentour, et le paysage resplendit sous les regards de la bien-aimée comme aux rayons d'un autre soleil. Puis après l'hymne sonore, épanoui, fervent, d'un cœur trop plein qui déborde, à l'heure où la mélancolie se glisse au sein de nos joies haletantes, si le poëte vient à contempler la vie des lumineuses hauteurs où son amour le transfigure, il en reconnaît et en proclame le néant et les misères, d'une voix touchante et résignée :

A cette terre où l'on ploie
Sa tente au déclin du jour,
Ne demande pas la joie :
Contente-toi de l'amour...

Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres, les Chants du crépuscule principalement, sont ainsi parsemés de pièces brûlantes, ou mélancoliques, ou sereines, qui montent et descendent avec un éclat varié toute la gamme de la passion.

Le théâtre de M. Hugo est la partie de ses œuvres la plus communément contestée; mais, si elle donne prise à ses détracteurs, ses admirateurs en revanche ont de quoi y satisfaire leur enthousiasme. Soutenir que dans *Hernani, Marion Delorme, le Roi s'amuse* et *Ruy-Blas* (je ne parle que des pièces en vers), tout soit d'une beauté scénique irréprochable, serait toute-

fois à nos yeux aussi peu juste que de proscrire toutes ces œuvres au nom si mal invoqué de la raison et de la vérité. Pour saper tout l'édifice par la base, on a prétendu que les personnages de l'auteur, personnages tout lyriques, n'avaient pas pied sur terre. Je suis loin de nier l'exagération de certains caractères pas plus que les bizarreries choquantes de certains détails ; mais, d'un autre côté, lorsqu'il est en situation le lyrisme me semble la qualité exquise du drame, son élan irrésistible. C'est par lui que l'âme humaine éclate et communique au spectateur les émotions qui la transportent. Sans doute M. Alexandre Dumas a le don d'un enchevêtrement plus facile, il se joue plus à l'aise dans l'imbroglio de l'action ; mais quelle distance entre la valeur poétique des deux drames ! La diction de *l'Alchimiste* et de *Caligula*, aisée et coulante, manque absolument d'originalité. Elle brille d'un certain éclat qui tient de l'or moins que du cuivre. Son vers, comme les fleurs artificielles, a toutes les apparences de la vie, mais l'œil exercé ne s'y méprend pas. M. Hugo, au contraire, conserve au théâtre toute l'entraînante magie de son vers dont les articulations nombreuses se plient alors à toutes les exigences du dialogue. La splendeur du spectacle, s'alliant aux arabesques du style, fait d'un pareil drame une architecture imposante qui étincelle de tous les caprices d'une ornementation byzantine.

Nous n'avons pas été surpris de voir irrésolus les

premiers pas de M. Hugo dans la carrière législative; nous en avions prédit d'avance l'incertitude, lors de son avénement à la pairie. Ce nous serait une surprise bien plus grande si plusieurs sessions s'écoulaient avant qu'il eût acquis là une importance qui, à si hauts titres, lui revient. Car pour nous les objections à la compétence du poëte dans les assemblées politiques et législatives sont tellement puériles que nous ne les croyons pas dignes d'une réfutation. Quel serait donc, en effet, un meilleur acheminement au poste de législateur? Avoir fait ses preuves, d'ailleurs glorieuses, sur le champ de bataille, ou bien avoir torturé le texte des Codes sous la robe du procureur, sont-ce là des garanties et des conditions plus sûres? M. de Lamartine aurait-il le sentiment du juste moins développé que M. Dupin? Serait-il, d'aventure, moins libéral que lui? Une bonne loi se fait-elle avec la science des précédents en jurisprudence plutôt qu'avec ce qu'on y met d'équitable selon les lois de l'immuable équité, lois éternelles dont le poëte, âme lumineuse et sympathique entre toutes, conserve plus pure la tradition obscurcie ou faussée par tant de législations contradictoires? Ce qui nous préoccupe sérieusement à cette heure bien plus que toutes les futiles défiances accréditées, c'est l'attitude que M. Hugo saura prendre au Luxembourg.

Quand M. de Lamartine parut pour la première fois dans la chambre élective, une grande attente se

fit dans bien des jeunes cœurs. Tous les hommes littéraires de ce temps-là, oubliés ou repoussés comme ils le sont encore, saluèrent en lui un organe puissant et digne de leurs âmes froissées et de leurs droits méconnus. Certes, l'auteur de *Jocelyn*, par la noblesse de ses sentiments, par la grandeur tout aristocratique de sa pensée, inspirait justement de telles espérances. On devait à bon droit se fier à un caractère d'une telle élévation. Lui, le défenseur né de toutes les belles causes, pouvait-il manquer à celle des lettres? Et pourtant, le jour où il pouvait efficacement plaider en faveur de ses confrères dans l'art, ce jour-là, l'occasion offerte et l'heure sonnée, M. de Lamartine balbutia. Faiblesse déplorable et qu'on ose à peine lui rappeler, aujourd'hui que sa belle âme, navrée du spectacle des choses politiques, oscille découragée et impuissante entre tous les partis! Mais cette faiblesse, qu'il a dû souvent regretter plus tard, n'en devinons-nous pas le juste motif, et nous est-il téméraire d'interpréter, comme il suit, ses hésitations? Traité ironiquement de poëte par tous les journaux contraires aux opinions qu'il défendait alors, et qui par ce mot cherchaient à détruire toute la valeur politique de ses discours, il n'avait pas de plus grand souci que d'édifier ses collégues sur le prosaïsme de ses thèses; il tenait à se montrer aussi bourgeois que pas un d'eux. A trop chaleureusement épouser les intérêts d'un art dont il est un des plus

fameux représentants, il eût pensé se compromettre et donner de nouveaux prétextes aux ridicules harcèlements de ses adversaires.

La cause que M. de Lamartine a ainsi éludée, M. Hugo la doit-il abandonner à son tour? Comme tant d'autres de son temps qui ont renié l'art dès que le coq de la fortune ou de la faveur a chanté pour eux, l'auteur *du Rhin* sera-t-il un nouveau transfuge de l'autel qu'il a si glorieusement adoré? Accueillir de tels soupçons serait lui faire injure, comme le prouve le passage suivant de sa *Conclusion* : « La littérature française brille et resplendit pour tous les gouvernements et pour toutes les nations, excepté pour le gouvernement français. La France a eu et la France a encore la première littérature du monde. Aujourd'hui même, nous ne nous lassons pas de le répéter, notre littérature n'est pas seulement la première, elle est la seule. Toute pensée qui n'est pas la sienne s'est éteinte, elle est plus vivante et plus vivace que jamais. Le gouvernement actuel semble l'ignorer et se conduit en conséquence, et c'est là, nous le lui disons avec une profonde bienveillance et une sincère sympathie, une des plus grandes fautes qu'il ait commises depuis onze ans. Il est temps qu'il ouvre les yeux; il est temps qu'il se préoccupe et qu'il se préoccupe sérieusement des nouvelles générations, qui sont littéraires aujourd'hui comme elles étaient militaires sous l'empire. Elles arrivent sans colère, parce qu'el-

les sont pleines de pensées; elles arrivent la lumière à la main; mais, qu'on y songe, nous l'avons dit tout à l'heure en d'autres termes, ce qui peut éclairer, peut aussi incendier. Qu'on les accueille donc et qu'on leur donne leur place. L'art est un pouvoir ; la littérature est une puissance. Or, il faut respecter ce qui est pouvoir et ménager ce qui est puissance. » Voilà sur ce point des paroles qui engagent ; mais cette thèse n'est pas la seule qui réclame sa défense, et nous ne doutons pas que toutes les causes généreuses ne trouvent de même en lui un avocat fervent. C'est notre espoir, et c'est aussi notre orgueil. Qu'on les voie donc sans cesse l'un et l'autre, et le poëte du Palais-Bourbon et le poëte du Luxembourg, comme ces hérauts qui interposaient leur caducée pacifique au milieu des combattants ; qu'on les voie en toute occurrence, calmes au sein des partis, exalter le beau, faire luire un rayon du ciel sur la loi humaine, substituer un esprit de charité et de clémence à l'égoïsme politique, et se réjouir alors, ainsi que le lyrique romain, de leur intervention salutaire :

Vos lene consilium et datis, et dato
Gaudetis almæ.



MÉDAILLONS ET CAMÉES.

Quand le Tasse, dans son dénombrement des croisés, arrive à la troupe d'élite que Dudon commande, il n'a pas signalé une vingtaine des chevaliers qui la composent, que déjà il s'avoue fatigué de la nomenclature, *di numerar già lasso*. Nous qui sommes loin d'avoir la même haleine que Torquato, ne pouvons-nous proposer la même excuse si déjà notre voix se lasse à proclamer nos poëtes du jour et à décrire leur blason (1)? Aussi bien voici les rayons d'avril qui se jouent sur mon pupitre, et dans la jardinière, unique parure de mon atelier, est éclose ce matin une belle

(1) Ces portraits ont d'abord paru dans *l'Artiste, Revue de Paris*, où ils se succédaient sans interruption.

jacinthe, première fleur tombée pour moi des mains encore frissonnantes du printemps. Or, n'est-ce pas l'heure de tourner nos regards vers ce poëme de la nature, dont les magnificences vont se renouveler encore, et qui tout ensemble nous ravit et nous console? J'ajourne donc toute autre poésie et je ferme, sans plus tarder, mes cartons; je compte bien les rouvrir. Qu'importe d'ailleurs un oubli ou un ajournement de notre part? Nos faibles crayons ne sont pas de ceux qui donnent la gloire. Ce n'est pas d'ailleurs le désir d'être équitable envers tous qui nous fera jamais défaut; mais ce désir, le *Préambule* en témoigne, n'est pas en nous une espérance. Nous savons que la critique, en dépit de tous ses efforts, ne peut arriver à cette reconnaissance de tous les droits, sa plus chère ambition toujours trompée.

Et d'abord pourquoi n'aurions-nous pas consacré, sans plus attendre, un chapitre spécial à M. Roger de Beauvoir? Est-ce pas là une physionomie assez distincte, un talent d'assez bonne compagnie? L'auteur de *la Cape et l'Épée* est un de ces charmants esprits qui ont pour lyre une mandoline, et dont la voix n'a jamais plus de fraîcheur que les soirs de printemps, sous les balcons, lorsque des yeux très-éveillés luisent à travers la persienne. Ses vers, diront les amis d'une littérature difficile, ne sauraient que gagner à des veilles plus sérieuses. A quoi bon? répondra sensément M. de Beauvoir; car il est un

de ceux-là, je pense, qui nous trouvent un peu dupes de nos doctes labeurs, et qui aiment mieux, je suppose, avoir de belles et blondes amours que de les chanter.

M. Jules Le Fevre-Deumier et M. H. de Latouche sont encore deux noms qui, par beaucoup de voisinages, s'apparentent aux plus dignes. Tous deux, esprits brûlants et agités, ont proféré d'une voix forte de ces cris éloquents qui partent des profondeurs d'une âme en proie à toutes les orageuses anxiétés du poëte.

S'il est un art dont la culture soit bienséante aux femmes, c'est assurément la poésie. L'étoile et le bandeau sont une parure faite pour leurs fronts. L'huile de la palette peut tacher leurs ongles roses, et l'on se figure mal leurs mains délicates faisant voler le marbre en éclats; mais leurs doigts effilés ont toute grâce à mettre en jeu les cordes de la lyre. Tous les âges littéraires ont eu leurs voix de femmes éloquentes, en aucun temps toutefois plus nombreuses ni plus éclatantes qu'à cette heure. Et d'abord, comment ne pas nommer en tête l'auteur d'*André* et de *Jacques*, bien que, suivant ses propres paroles, « cette belle langue du vers lui soit interdite? » Quelle que soit la forme de son armure, il faut toujours placer au premier rang cette valeureuse Clorinde de la poésie contemporaine. Chaleur d'âme et de style, fécondité d'invention, ampleur d'haleine,

il y a dans Georges Sand tous les attributs d'un beau et facile génie. Une autre femme, qui porte dans la littérature critique et philosophique une hauteur de vues qui est encore une poésie, c'est celle à qui nous devons cette mélancolique confidence de *Nélida*.

Les vers sont le langage naturel de madame Desbordes-Valmore ; elle en porte l'accent jusque dans la conversation. Pour les grâces attendries, pour les bonheurs accidentels de la touche, pour l'expression des tendres regrets, pour les cris de l'âme, madame Valmore est sans rivale. Ne lui demandez pas de la précision et de l'apprêt dans les ornements; elle laissera souvent aller au hasard les draperies de la muse, quoiqu'elle sache très-bien le secret du camée qui les pourrait fixer au besoin. Ne cherchez dans ses stances éplorées que l'émotion poétique, les enchantements du souvenir, les ivresses et surtout les déchirements du cœur, et chaque page vous les offrira. *Hic spirat amor*.

Mesdames Émile de Girardin et Amable Tastu ont un talent plus rassis et d'allure presque virile. Madame de Girardin semble avoir abandonné les vers pour la prose, où l'on sait toute la finesse et tout l'entrain d'esprit qu'elle déploie ; mais nul n'a oublié les poésies qui l'ont illustrée jeune fille. Soit que dans *Madeleine* elle s'inspire de la Bible, soit que sa lyre se fasse l'écho de ses impressions personnelles,

son talent pur se plie aisément aux tons les plus divers. Madame Tastu semble répugner davantage à l'expression de ses propres sentiments. Elle appliquera volontiers à des scènes historiques, à des traductions, au mythe même, son vers correct et d'une facture plus savante qu'il n'est habituel aux femmes. Toutefois bien que ce soit là une fantaisie réglée et sans essor aventureux, elle a aussi ses heures de plaintes amères ou de vague tristesse, et ces dernières nous ont valu la jolie pièce des *Feuilles du saule.*

Plus mêlées au mouvement poétique du jour, Mesdames Anaïs Ségalas et Louise Colet ont aussi leurs contrastes.

Le vers de madame Ségalas a pour qualité distinctive qu'il ne respire pas du tout le métier ; c'est un vers chanté bien plus qu'un vers écrit. Quoiqu'elle ait dans sa manière du précieux, du brillant, et peut-être aussi du clinquant, ses strophes se déroulent avec une facilité d'allure qui donne souvent le change à l'esprit et fait croire au naturel. Vous ne trouverez pas dans ses divers recueils un élan lyrique bien impétueux, non plus qu'un cœur plein de larmes et d'amour qui éclate ; elle n'a pour maîtres ni Sapho ni Pindare. C'est une fantaisie de femme, presque d'enfant, douée d'une voix au timbre de cristal et d'une palette qui a son prestige. Ne lui demandez pas une logique bien rigoureuse dans l'audace de ses méta-

phores et dans les images dont ses strophes sont diaprées ; elle appellera, sans hésitation et sans scrupules, les monts les *escaliers des gazelles ;* un enfant *encore plein de ciel* est dans sa langue un enfant qui n'a point encore perdu son innocence angélique ; mais qu'irez-vous la gourmander sur ces notes étranges qui se fondent, mieux qu'on ne penserait, dans l'harmonie rapide et entraînante de l'ensemble? Autant vaudrait quereller le rossignol pour les *trilles* capricieux dont il brillante à plaisir son chant. Madame Ségalas s'est mise à écrire *les Enfantines,* elle a bien fait. Dans le domaine de la poésie, elle est elle-même un enfant aimable qui fait l'école buissonnière. Elle le parcourt en tous sens avec caprice, poursuivant là un papillon, ici un fil de la Vierge, plus loin un feu follet. *Les Oiseaux de passage !* c'était bien trahir par un titre l'instinct de son gracieux talent, dont les coquettes mélodies ressemblent à des gazouillements d'oiseau. Seulement la fauvette, à cette heure, posée sur la branche la plus discrète du buisson, chante auprès de sa couvée. Madame Colet, la belle lauréate de l'Institut, semble avoir contracté dans les concours académiques des habitudes de déclamation sur lesquelles nous n'insisterons pas ici pour les avoir blâmées ailleurs. Ses poésies sont peu originales, mais faciles et élégantes. Jeune fille, jeune femme, jeune mère, telles sont les trois phases de la vie correspondant aux trois recueils qui composent le

volume de Madame Colet, et chacune d'elles a donné sa fleur ou son fruit.

Pas plus que l'auteur renommé de la *Némésis*, on ne doit omettre le spirituel poëte Méry. Le grand ressort de ce talent-là c'est l'esprit, un esprit souple, toujours dispos, plein de saillies et de couleurs.

Un autre talent d'une saveur méridionale, c'est M. Adolphe Dumas, nature exaltée, coloriste chanceux, dramaturge empêché. Dans ses poésies comme dans ses drames, M. Dumas a des strophes et des couplets touchés de cette lueur suprême qui dénote le don sacré; mais tout après, l'amphigouri succède au rayonnement. On trouve dans *Provence* de ravissants passages, mais pas une pièce entièrement belle; c'est par éclairs fréquents, mais suivis de masses d'ombres, que le beau s'y fait jour. Fraîcheur de style, hasards de touche, chaleur et audace de pensée, M. Dumas a tout cela par rencontres, on espère un complet *fiat lux*.

Parmi les noms qui se rattachent plus directement à leurs provinces, théâtre un peu responsable de leur succès, il faut citer M. Reboul (de Nîmes), M. Violeau (de Brest), M. Poncy (de Toulon), sans oublier l'enthousiaste coiffeur d'Agen, le plus original et le plus franchement doué de tous.

Louis Bertrand, dont l'œuvre posthume n'a eu et ne devait avoir aucun retentissement, est, à vrai dire, le Metzu ou le Gérard Dow de l'art contemporain.

Artiste aussi patient que fin, il s'était composé le plus pittoresque des vocabulaires, ramassant au fond de la langue les vieux mots d'empreinte gauloise qu'il enchâssait le plus curieusement du monde dans la trame serrée de sa prose, dont chaque couplet avait la cadence du vers et la précision des figures géométriques. Couleur, dessin, composition, sentiment, tout s'harmonie et se complète dans ces cadres étroits où il enfermait son exigeante et bizarre fantaisie. Voici un échantillon de sa manière qui suffira pour allécher tous ceux qui ont le goût de ces raffinements. Il s'agit de cette belle duchesse qui, s'il faut en croire Saint-Simon, mourut d'un amour dédaigné : *Madame de Montbazon.*

La suivante rangea sur la table de laque un vase de fleurs et les flambeaux de cire dont les reflets moiraient de rouge et de jaune les rideaux de soie bleue au chevet du lit de la malade.

« Crois-tu, Mariette, qu'il viendra? — Oh ! dormez, dormez un peu, madame ! — Oui, je dormirai bientôt pour rêver à lui toute l'éternité. »

On entendit quelqu'un monter l'escalier. « Oh ! si c'était lui ! » murmura la mourante, en souriant, le papillon des tombeaux déjà sur les lèvres.

C'était un petit page qui apportait, de la part de la reine, à madame la duchesse, des confitures, des biscuits et des élixirs sur un plateau d'argent.

« Ah ! il ne vient pas, dit-elle d'une voix défail-

lante; il ne viendra pas! Mariette, donne-moi une de ces fleurs que je la respire et la baise pour l'amour de lui! »

Alors madame de Montbazon, fermant les yeux, demeura immobile. Elle était morte d'amour, rendant son âme dans le parfum d'une jacinthe.

On a aussi des vers de Louis Bertrand; mais cette prose n'est-elle pas une sorte de poésie rhythmée, sinon rimée? Puis, cette citation a cela de particulièrement mélancolique, qu'elle exprime, sous forme d'allégorie, la propre destinée de l'auteur. Lui aussi, attendant toujours la gloire qui n'est pas venue, il a exhalée son âme dans le parfum de ces fleurs rares qu'il cultivait avec tant de sollicitude.

Nature élégante et enthousiaste, M. Henry Vermot a donné des preuves fréquentes de sa verve abondante, colorée et facile. Styliste précis et contenu, M. Paul Mantz, par les trop rares sonnets qu'il a publiés, nous a mis en goût de plus amples confidences.

L'auteur des *Rimes galantes*, comme le peintre des *Fêtes galantes*, s'inspire de la fantaisie et du plaisir. Il préconise à chaque page les enivrements du bal, les élégances du costume, les joies de la table, les délices du boudoir. Mais pourquoi rappeler Watteau?

Connaissez-vous ces toiles charmantes où M. Char-

les Müller fait asseoir sur des pelouses ombragées, ou enchaîne dans une ronde joyeuse, une troupe de beaux jeunes gens et de belles jeunes filles, qui fêtent à l'envi toutes les douceurs du printemps et de la jeunesse? Les poëmes de M. Coran ressemblent aux peintures de M. Müller. A tous deux les crevés de mousseline bouffantes sur les manches de velours; à tous deux les sveltes coupes de Venise, pleines d'alicante ou de jus d'orange. Ils savent tous deux draper d'une main coquette la soie autour d'une taille arrondie, glisser une brindille de géranium dans les grappes touffues d'une chevelure, et allumer sur les lèvres comme dans les yeux l'ivresse du vin ou du baiser.

M. de Grammont et M. de Belloy sont deux fins et discrets courtisans de la muse. M. Calemard de Lafayette est un talent fort et discret qui, à ses heures, manie aussi bien la plume que la lyre.

Les *Chansons lointaines* de M. Juste Olivier nous arrivent fraîches et vibrantes comme un écho des Alpes. Le quatrième livre du recueil a surtout nos prédilections. S'inspirant de vieux motifs ou refrains empruntés, je présume, à quelques ranz du pays de Vaud, les pièces qui le composent, reproduisent, comme dans un vague mirage, mille gracieux aspects des montagnes, et « le noir lointain des prés tournants, » et « les gentianes étoilées, au bleu profond comme le ciel. »

MM. Henri Blaze et N. Martin ont importé parmi nous les inspirations naïves de la muse allemande, tous deux avec charme; mais le premier avec une affectation trop sensible de dilettantisme. M. N. Martin, au contraire, a sans contrainte et sans apprêts l'accent et les grâces négligées d'un vrai Souabe. Ses stances, toujours faciles, sont traversées de voix claires, de lueurs et d'aromes qui chatoient, embaument et modulent à l'envi. Jamais en lui rien de gourmé et de pédantesque; on n'a pas une allure plus dégagée. Soit qu'il les emprunte aux poëtes des bords de la Sprée, soit qu'il les tire de son propre fonds, l'auteur d'*Ariel* est riche en gracieux motifs, comme celui du sonnet où le cri de l'hirondelle, le rayon d'or et le parfum des roses d'avril lui semblent les trois messagers d'amour qui devancent les pas de la bien-aimée. L'idée est délicate; mais cette soie est-elle bien toujours suffisamment travaillée? Comme Marguerite, la muse a cependant son rouet pour ce poétique parfilage. M. N. Martin sait à l'occasion s'en souvenir, comme le prouvent *les Notes perdues*, *la Muse bocagère*, *les Glaneurs*, *Rosée nocturne*, *l'Hôtesse*, ou ces jolies stances qui plaident si éloquemment en faveur des petits poëmes :

Pourquoi des poëmes si courts?
— Demandez-moi plutôt la cause
Qui rend si courtes les amours
Et fait si tôt pâlir la rose.

Vous admirez un réseau d'or
Où mainte perle est enchâssée ;
Moi j'admire bien plus encor
Une humble goutte de rosée.

L'azur tout ruisselant de feux
M'éblouit plus qu'il ne me charme ;
Je rêve devant deux beaux yeux
Où je vois trembler une larme.

Fidèle à sa double origine française et germanique, l'auteur des *Cordes graves* n'est pas homme à cueillir du matin au soir le *Vergiss-mein-nicht* au pied des saules qui trempent indolemment leurs cheveux bleuâtres dans les eaux du Danube. Aux rêveries nonchalantes succèdent aisément en lui un spirituel entrain qui décèle la double veine de son talent.

Traducteur de Pellico et de Manzoni, M. Antoine de Latour a dans ses propres vers la sensibilité gracieuse d'une nature italienne.

Mais j'aperçois l'auteur des *Demi-teintes*, agitant aux avant-postes du romantisme sa banderole téméraire. M. Vacquerie semble avoir de gaieté de cœur jeté à l'eau tous ces anciens scrupules littéraires baptisés du nom de goût, et, ainsi allégé dans sa marche, il n'est sorte de prouesses qu'il n'accomplisse. On peut ne pas approuver toutes les audaces de l'au-

teur des vers *A une brutale* et n'en pas moins rendre pleine justice à cette verve scabreuse, à cette bravoure sans cesse éveillée autour du drapeau. M. Vacquerie a pour fervent émule M. Paul Meurice, qui semble auprès de lui ce qu'était Bazard près d'Enfantin, un modérateur circonspect. Ceux-là sont des poëtes dogmatiques, très-fermes sur l'arçon de leurs doctrines ; M. Gérard de Nerval est, au contraire, un sceptique érudit qui, en vers comme en prose, aborde agréablement et habilement tout sujet.

M. Évariste Boulay-Paty cultive vaillamment son art. Il est des noms que je m'étonne de ne pas trouver plus souvent sous la plume de la critique ; tel est le sien, et, pour citer un autre exemple d'oubli injuste, celui de M. Jules de Saint-Félix. Outre ses belles *Poësies* romaines, M. de Saint-Félix a composé, sous le titre de *Symboles,* tout un chapelet de petites pièces exquises. Quant à M. Boulay-Paty, je voudrais le voir, comme Théophile de Viau ou Maynard, peint en tête de ses recueils, les tempes ceintes du laurier dorien, en manteau drapé, avec quelque triomphant quatrain tracé sur l'exergue en son honneur. C'est qu'en effet il a encore une foi naïve et charmante dans l'immortalité des poëtes, dans la palme que l'avenir leur réserve, dans la gloire qui les venge. Habile et patient ciseleur de *curiosités* poétiques, il découpe d'une lame savante

certaines petites compositions d'où ressortent l'idée et le sentiment comme une délicate niellure sur une patène de Finiguerra. Pourquoi faut-il que tout auprès éclatent les sonores accents des tirades académiques ! Mais l'amour et le culte du sonnet où il excelle l'ont enfin converti.

M. de Banville a publié deux beaux recueils pleins de riches effets obtenus par la musique et la couleur.

Au nombre des plus vaillantes recrues qui ont déjà fait leurs preuves ou donné des gages, on doit compter M. de Ronchaud, M. H. de Lacretelle, M. A. Mourier, M. Lacaussade, M. Murger, M. Pierre Malitourne, M. Ulback, M. Édouard L'Hôte, M. Ténint, M. Prarond, M. Asseline. J'en passe, et des meilleurs ; mais j'aime mieux, sans poursuivre, terminer par cette remarque de La Bruyère, qui savait pertinemment les hasards de toute gloire : « Combien d'hommes admirables et qui avaient de très-beaux génies sont morts sans qu'on en ait parlé ! Combien vivent encore dont on ne parle point et dont on ne parlera jamais ! » Il y a dans cette vérité incontestable de quoi tempérer l'orgueil des talents en lumière, et aussi de quoi aider à la résignation les amertumes des talents refoulés.

A quoi bon d'ailleurs une stérile nomenclature, ou froisser par de précoces réserves les talents en train de s'épanouir dans une époque si contraire? Suivant

les conseils de l'églogue, ceignons plutôt de *baccare*, la fleur qui triomphe des maléfices, les fronts en péril des poëtes naissants. Quant aux diverses individualités poétiques, signalées par nous, mûres à cette heure ou dégagées du nuage, elles se sont offertes, on l'a remarqué peut-être, dans une confusion de dates et de manières qui avait certainement ses intentions et ses scrupules. Nous aurions pu, adoptant une autre méthode, remonter aux sources mêmes de la poésie contemporaine, et suivre, dans un ordre fidèlement historique, le cours de ses inspirations sans cesse transformées. Car il en est d'un mouvement poétique tout comme d'un fleuve qui se dessine en mille méandres, sombre ou azuré, rapide ou ralenti, selon les pentes du terrain, selon les accidents des bords qu'il rase, et selon les hasards du ciel dont les astres ou les nuages se mirent dans ses eaux. Cette marche chronologique a ses avantages; mais si je n'ai pas cru devoir m'y astreindre, pourquoi, embrassant d'un dernier regard tout l'ensemble de la situation poétique actuelle, n'en présenterais-je pas, sous forme de tableau final, les incertitudes, les défaillances, les brillants mérites et les curieux aspects au sein du plus étrange pêle-mêle?

Ce qui frappe tout d'abord les yeux, c'est en effet le désordre qui règne au camp, la dispersion des écoles, l'absence de chefs. Jamais le monde des lettres ne mérita mieux le nom de république : une

république toutefois sans consul reconnu. Si l'on excepte la défunte école du *bon sens*, dont les membres, plus habiles qu'inspirés, s'efforcent encore de faire bande, il n'est plus présentement de bannière déployée que salue et suive en corps l'escadron sans discipline. Est-ce un mal? est-ce un bien? Sans doute avec plus d'ensemble et une tactique plus régulière, on eût plus puissamment agi sur le public; mais dans les arts l'imitation est chose si pernicieuse qu'on voit sans regret ondoyer au vent tous ces pennons diversement armoriés. Puis, cette bigarrure et cette indépendance, bien que parfois de pure affectation, rendent la physionomie des choses plus pittoresque. Chacun s'affranchit de toute suzeraineté, lève ses ponts-levis et se claquemure dans son petit domaine, roi d'Yvetot le plus souvent, mais roi tout de même.

Et ici soyez attentifs pour bien comprendre, car tel est le malheur des temps que j'écris une histoire qui n'a guère d'autres témoins que ses propres acteurs. Et cependant, bien que tout ce mouvement soit presque ignoré en deçà comme au delà des barrières, il est digne à bien des titres de fixer les esprits. En effet, tandis que les deux ou trois lyres illustres se taisent, avec prudence, assurent de méchantes langues, les plus jeunes, c'est-à-dire les plus fervents, s'efforcent à point de lucre et à peu de gloire d'occuper une arène dont les gradins sont presque déserts.

Jamais la matière poétique n'a été assouplie, distillée et parfilée avec un art plus admirable. Les coloristes abondent comme les dessinateurs, et ceux qui ont surtout souci de l'instrumentation, et ceux qui se préoccupent davantage de la mélodie. Tous les modes d'inspirations résonnent; toutes les veines d'esprit et de sentiment sont explorées; toutes les formes de poésie, depuis la sextine jusqu'au sonnet à rimes batelées, sont reprises et rajeunies. De tout cela le critique, avec un peu d'arrangement, pourrait composer un tableau qui rappellerait l'*Orgie romaine* de M. Couture. Il n'y manquerait pas même, pour plus de ressemblance, cet air légèrement affaissé dont les figures de la toile sont empreintes, et qui vient sans doute aux poëtes de leur isolement.

Là aussi, à défaut d'énergique unité, que d'épisodes qui contrastent sont contenus dans le cadre! que de sombres et de souriants convives étendus sur le lit du festin! Les groupes de Callot y font pendant à ceux de Boucher. D'un côté on y fait des libations en l'honneur de Shakespeare, de l'autre en l'honneur de Villon. Le byronisme s'y accouple au genre Louis XIII, poussé jusqu'au ton de Sigogne et de Mottin. Comme dans l'idylle grecque et latine, les chanteurs bucoliques se disputent aussi le prix de la flûte champêtre; celui-ci doux, fleuri et galant; celui-là, tel que le Thyrsis de Virgile, « plus amer que les herbes de Sardaigne et plus hérissé que le

houx (1). » Les muses picardes s'émancipent et ricanent en face des muses méridionales, qui se drapent et déclament. Les stances brûlantes de passion se mêlent aux strophes aiguisées d'ironie, tandis que les poëtes socialistes, pareils aux deux philosophes de M. Couture, ayant en dédain ces accents frivoles, chantent sur un mode plus grave, sinon plus attrayant, les destinées prochaines de l'humanité. Cependant, la coupe en main et couronné de folles guirlandes (comme dans le tableau toujours), un gai disciple d'Épicure boit bruyamment à toutes les joies de la terre, et, assis à l'écart, un jeune et chaste amant de la Muse, pensif comme la Polymnie antique, poursuit son rêve obstiné d'idéal.

Brillant et singulier spectacle devant lequel s'émeut et s'interroge l'esprit du penseur! N'y a-t-il point là, en effet, une déperdition déplorable des forces les plus vives de la littérature? Une grande nation peut-elle impunément rester indifférente et étrangère au déploiement des plus éminentes facultés? Tristes questions que suggère inévitablement l'état peu normal des choses.

Sans doute la poésie contemporaine aurait pu avoir une portée plus philosophique. Les grandes

(1) ..... Sardois videar tibi amarior herbis,
Horridior rusco.

(Ecl. VII.)

thèses générales, d'une prédication salutaire, quoique indirecte, l'ont moins souvent attirée que les sujets d'un intérêt tout personnel. Mais dans la solitude qui régnait autour de l'orchestre, pour qui donc les poëtes auraient-ils chanté, sinon pour eux-mêmes? Quelles impressions avaient-ils donc dédommagement à traduire, sinon les leurs ? Croit-on que dans tous ces éclats d'ironie, il n'y avait pas souvent plus de dépit au fond que de naturel? Pensez-vous qu'un auditoire plus attentif, mis au fait par une critique vigilante, n'eût pas rendu la poésie plus fidèle à son véritable rôle qui est la moralisation des masses par l'enchantement des esprits? Noble sacerdoce dont l'exercice plus ou moins officiel aurait eu, de nos jours, des résultats plus appréciables que jamais ! Cette corruption, infiltrée dans toutes les veines du corps social, et dont gémissent à cette heure toutes les âmes honnêtes, sans la détruire par de tels moyens, ce qui serait chimérique de croire, on en aurait du moins tempéré la fièvre et combattu le germe. La prédication du Beau est parfois aussi efficace que celle du Saint, et il est telle circonstance où le poëte peut venir en aide au prêtre. Sans parler des poésies proprement dites, qu'on se figure, par exemple, dans tous les grands centres de populations et d'études, à Paris, à Lyon, à Marseille, à Toulouse, et en bien d'autres villes, qu'on se figure des chaires d'esthétique, occupées par

des hommes évidemment marqués du glorieux signe, aussi élevés de sentiments et d'idées qu'éloquents de paroles.

Quoi qu'on pense et qu'on dise des tendances matérialistes de l'époque, la jeunesse se hâterait d'accourir autour de ces tribunes retentissantes d'un enseignement non moins attrayant que moral. Alors les cœurs se rouvriraient à l'enthousiasme sous cette rosée spiritualiste; alors les générations survenantes, averties par ces voix passionnées des sources vives où l'esprit se désaltère, se détourneraient peut-être des eaux fangeuses où nous risquons de croupir.

Mais de quel rêve flatteur vais-je me bercer ? J'invoque la vie, oubliant que nous végétons officiellement dans les limbes de la mort. Ces tribunes dont je réclame l'opportune institution, elles existent ou se fondent chaque jour ; mais c'est comme si elles n'existaient pas, car elles sont aux mains des professeurs universitaires. A quoi bon, en effet, créer des Facultés pour les peupler d'hommes sans aucune originalité et sans aucune initiative, bornant leur esthétique à expliquer un texte douteux et à commenter Aristote ? On leur a imposé, il est vrai, des épreuves spéciales dont ils sont sortis triomphants. Ils sont licenciés, ils sont docteurs ès lettres. Qu'est-ce que cela prouve? Est-ce que la passion et le sentiment du beau se confèrent avec le bonnet de docteur?

Pour un tel enseignement, c'est trop peu qu'un grade, il faut une vocation; et de cette vocation la notabilité littéraire, la manifestation du talent même, seront toujours un indice et une garantie d'aptitude autrement authentiques qu'une thèse obscurément soutenue en Sorbonne.

Gloire au pouvoir intelligent qui saura, quelque jour, comprendre ces vérités! De grandes choses pourront alors s'accomplir. Nous les aurons appelées et prédites, mais nous ne les verrons pas. Mages imprudents que nous sommes, les yeux fixés sur l'étoile qui mène vers l'Idéal, nous allons, sans repos, les pieds déchirés par les broussailles du chemin; mais l'étoile fuit toujours, et nous tomberons de fatigue avant d'atteindre la crèche merveilleuse où repose le dieu tant cherché! Cette Terre promise, entrevue dans nos rêves, nous n'en connaîtrons pas les douceurs sacrées; nous devons périr au Désert. C'est la destinée que les temps nous ont faite; déplorons-la, mais sans trop nous en plaindre. Il y a dans le culte des hautes idées et de l'art pur des délices secrètes qui compensent tant d'amertumes! Au milieu des saturnales d'une littérature sans frein ni règle, n'est-ce donc rien que ces rares sympathies qui vous arrivent, comme une offrande, de quelques âmes attristées qui ont tressailli à vos accents, et à qui vous avez, un instant du moins, prêté vos ailes pour soulever le poids de leurs propres angoisses? Et les ar-

dentes ébriétés de la composition poétique, n'ont-elles pas en elles-mêmes des joies austères, mais bien pures ? « Que de larmes pleines de douceur, » s'écrie éloquemment madame de Staël parlant de l'écrivain enthousiaste, du poëte ; « que de larmes pleines de douceurs n'a-t-il pas répandues dans sa solitude sur les merveilles de la vie, l'amour, la gloire, la religion ! Enfin, dans ses rêveries, n'a-t-il pas joui de l'air comme l'oiseau, des ondes comme un chasseur altéré, des fleurs comme un amant qui croit respirer encore les parfums dont sa maîtresse est environnée? Dans le monde on se sent oppressé par ses facultés, et l'on souffre souvent d'être seul de sa nature au milieu de tant d'êtres qui vivent à si peu de frais; mais le talent créateur suffit, pour quelques instants du moins, à tous nos vœux; il a sesrichesses et ses couronnes; il offre à nos regards les images lumineuses et pures d'un monde idéal, et son pouvoir s'étend quelquefois jusqu'à nous faire entendre dans notre cœur la voix d'un objet chéri (1). » L'avenir d'ailleurs (ayons au moins cette consolante croyance), l'avenir nous tiendra compte de nos aspirations vaines, mais ardentes, vers des biens dont, plus heureux que nous, il aura réalisé la conquête. Ceux-là, dira-t-il, sont venus en des jours sombres ;

(1) *De l'Allemagne.* Influence de l'enthousiasme sur le bonheur.

et tandis que les âmes étaient obscurcies de grossières préoccupations, eux, protestant avec énergie contre cet aveuglement funeste, entretinrent et ravivèrent d'une main pieuse les lueurs mourantes de la Beauté.

LA POÉSIE CONTEMPORAINE

AU THÉATRE.

C'est là un chapitre délicat, une question complexe, et pour bien des raisons, difficile à traiter. On a longtemps débattu dans les ouvrages de littérature, si nous avions chance d'avoir jamais un poëme épique ; à cette thèse surannée et abandonnée succède un nouveau problème que la théorie seule est impuissante à résoudre : l'école contemporaine aura-t-elle enfin une poésie dramatique ? Non pas qu'en présence des œuvres accomplies on puisse judicieusement contester les mérites partiels des tentatives ; mais il s'agit de savoir si nous aurons la panoplie complète, une armure de toutes pièces assez solide pour résister aux coups du temps.

Si la solution du problème se fait beaucoup atten-

dre, avouons-le de suite, ce n'est peut-être pas sur les poëtes que doit en porter le plus grand blâme De fait, pour les rendre complétement responsables, il faudrait qu'ils eussent été complétement libres dans la manifestation de leur pensée. Or, le public d'une part, avec ses habitudes dramatiques difficiles à heurter, et de l'autre les directions théâtrales plus soucieuses de flatter les goûts du public que d'en redresser les écarts, n'ont jamais accordé tout le champ désirable aux esprits assez intrépides pour se lancer dans les voies périlleuses de l'innovation. Voies périlleuses en effet, beaucoup plus que les indifférents se l'imaginent; car tandis que chacun réclame à hauts cris du nouveau sur la scène, le public, par une singulière inconséquence, se rebiffe devant la rampe contre toute situation inaccoutumée, et ne passe guère condamnation sur les hardiesses du téméraire dédaigneux des routes battues. Pourquoi donc avec tout votre esprit, disait-on à un vieux vaudevilliste, très-courtisan du succès, pourquoi donc ne risquez-vous rien de neuf, et n'employez-vous jamais que des moyens si souvent usités, que plusieurs en montrent la corde? Quand le public a cent fois applaudi une chose, répondait le fin compère, il n'est pas de motif pour qu'il se refuse à l'applaudir une fois de plus; et le vieux renard avait raison.

On ne saurait vraiment considérer sans surprise

à quel point la scène française est encore esclave de la routine. Depuis quinze ans qu'on fatigue nos planches de résurrections et d'importations théâtrales, il semblerait que ces divers courants de poésie antique et étrangère, eussent dû considérablement modifier le goût français, et le ployer à toutes sortes de compréhensions et de tolérances. Pour peu cependant que vous soyez attentifs au train des représentations, vous reconnaissez tout aussitôt combien nous sommes demeurés fidèles à nos anciennes modes et pratiques. Nous avons toujours le nom de Shakespeare sur les lèvres ; mais nous avons beau l'invoquer et le citer à tout propos, nous nous gardons bien de ses libertés et de sa manière. Lui, par exemple, soucieux avant tout de naturel, laissera les scènes calmes succéder aux scènes violentes, presqu'au hasard de l'action, s'inquiétant peu que la pièce se termine toujours, comme dans le *Roi Lear*, par la plus émouvante catastrophe. Nous, au contraire, tyrannisés que nous sommes par une progression dramatique, qui est toute de convention et d'arrangement, nous voulons à toute force que la chose aille toujours *de plus fort en plus fort*, grossissant et mugissant comme une avalanche qui roule. Les acteurs eux-mêmes sont encore sous le joug de cette loi, funeste à l'épanouissement littéraire du drame. J'en avais l'autre jour la preuve très-évidente à la Comédie-Française. Qu'avons-nous au théâtre

d'un goût plus curieux, d'un plus adorable caprice que le premier acte de *Marion Delorme?* Langage, humeur et désinvolture, tout cela porte l'empreinte très-authentique du seizième siècle. C'est brodé à jour, c'est pittoresque, c'est ouvragé comme l'escalier du château de Blois. Cependant messieurs les comédiens ordinaires du roi ne semblaient guère s'en apercevoir d'après la façon plus que négligente dont ils jouaient au lever du rideau. On eût dit qu'ils éteignaient à plaisir toutes les finesses et tous les éclairs du dialogue. Le Saverny, aussi bien que le Didier et la Marion, tenaient leur voix, leurs gestes, tous leurs moyens en réserve pour les éclats des derniers actes. Est-ce là franchement de l'intelligence dramatique?

D'une autre part, la critique n'a-t-elle aucun reproche à se faire; a-t-elle aidé, autant qu'il était en son pouvoir, à l'éducation et à l'émancipation du théâtre contemporain? Tandis que le journalisme ne ménageait aucune tribune officielle à l'appréciation des autres produits de l'art littéraire; que l'histoire, le roman, la poésie lyrique se trouvaient abandonnés aux hasards du compte-rendu, le théâtre avait par privilége une chaire toujours ouverte, où la critique venait chaque semaine, à jour fixe, enregistrer et discuter ses œuvres. C'était là, au point de vue même du progrès de l'art, un immense avantage; mais les hérants de cette publicité n'ont-

ils jamais failli à leur mission? En ont-ils bien compris toute l'importance et toute la portée? Je ne contesterai jamais tous les trésors d'esprit que plusieurs ont, chaque lundi, dépensés à cet usage ; seulement j'ai peur qu'ils les aient dépensés en pure perte. N'ont-ils pas toujours plus songé, en effet, à amuser le lecteur qu'à l'instruire? Lequel d'entre eux a jamais eu un corps de doctrines raisonnées auquel il subordonnât ses conclusions? Lequel a jamais tenté de diriger sérieusement les voies du súccès? Raconter les épisodes de la pièce et dresser procès-verbal des émotions de la soirée, avec accompagnement de sarcasmes et de quolibets, c'est peut-être se faire le moniteur spirituel des spectacles ; mais la critique de l'art dramatique a d'autres formes et un autre ministère. Analyser d'ailleurs n'est pas juger.

Toutefois, au commencement des tentatives nouvelles, la question était très-suffisamment débattue, élucidée et comprise, comprise du moins par ceux-là qui mettaient la main à l'œuvre. Le programme, sauf l'exagération de l'importance accordée au grotesque et quelques autres prétentions trop absolues, tempérées depuis par l'expérience, le programme était certainement rédigé avec autant de raison que de hardiesse. On voulait jeter sur la scène plus de mouvement, plus de réalité, plus de relief, plus de couleur et une passion plus individuelle. On tentait

un drame qui s'emparât des yeux par un spectacle plus attrayant, du cœur par une émotion plus vraie, de l'esprit par les élans d'un lyrisme en situation qui aurait de magnifiques échappées sur la nature et sur l'âme humaine. En présence du théâtre de l'Empire et de la Restauration, qui oserait dire que ces tentatives étaient inopportunes? Sans doute toutes les espérances n'ont pas tenu ; mais soyons justes, plus d'une belle statue orne le temple renouvelé. Dona Sol, Marion, Ruy-Blas, Kitty Bell, Adèle d'Hervey et même Saint-Mégrin ne sont pas des figures qui aient trop à pâlir devant ces créations du drame anglais et allemand qu'on nous objecte trop volontiers comme des types accomplis et sans rivaux. De prompts excès, des écarts déplorables compromirent, je l'avoue, la fortune même des premiers triomphes; mais il faut reconnaître que tous ces désordres vinrent beaucoup moins des hommes de poésie que des hommes de métier. Au théâtre plus qu'ailleurs, avec notre amour du vaudeville et les exigences des directeurs, la ligne de démarcation entre l'art véritable et les *faiseurs* est difficile à maintenir, et le public qui démêle toujours difficilement les nuances littéraires, même quand elles sont le plus foncées, enveloppe souvent les uns dans la même réprobation que les autres. Il ne sait pas voir que tel moyen devient légitime ou condamnable selon l'emploi qu'on en sait faire ; que tel type s'idéalise ou se

vulgarise selon la puissance ou la médiocrité de l'auteur. Drapez César de Bazan dans la prose incolore et banale d'un dramaturge du boulevard, vous n'aurez qu'un gueux ignoble ; mais laissez-lui le riche manteau troué dont il a pris plaisir au poëte de l'affubler, et vous avez une figure digne de Murillo.

Quelles que soient d'ailleurs les frénésies et les licences auxquelles se soit abandonné le drame moderne, ne parlons pas de réaction. Celle commencée il y a quatre ans est à cette heure expirante et avortée; mon seul étonnement, vu la faiblesse de ceux qui la tentèrent, est qu'elle ait pu se traîner jusque-là ; et j'en tire un indice de plus combien, en matière de poésie, le public, si rebelle en certaines occasions, se laisse en d'autres aisément surprendre. Si, lors de l'apparition de *Lucrèce*, la critique, dont j'accusais tout à l'heure l'insouciance et la frivolité, avait expliqué et motivé au public ses propres impressions ; si elle lui avait démontré que les qualités qui le séduisaient dans la tragédie nouvelle étaient toutes négatives, et qu'elles tiraient tout leur effet des déportements du drame, comme un breuvage sans saveur mais glacé qui paraît tout à coup délectable au palais brûlé par les fortes liqueurs d'une orgie ; si la critique avait ainsi dès le premier jour donné la clef réelle du succès, nous n'aurions pas eu tant à combattre et à disserter autour de ce pauvre

char de Thespis qu'on voudrait ramener dans l'ornière. S'il était sorti des voies poétiques, tâchons de l'y ramener au plus vite, mais sans rétrograder, je vous prie.

Justement je touche là au nœud gordien qui attend toujours le glaive d'un Alexandre. Vers quel pôle en effet importe-t-il désormais de faire voile? Quelle veine convient-il d'ouvrir? Quelle bannière convient-il d'arborer? Le drame, après tant d'ébauches et d'essais infructueux, triomphera-t-il sous la cotte de mailles du moyen âge, ou sous la toque à plumes de la renaissance, ou sous la poudre du dernier siècle? Le rôle de la critique n'est point à mes yeux celui d'un oracle. Il lui appartient de juger et non de prophétiser. Elle ressemble à ces Juifs fidèles qui, à chaque grondement de l'orage, ouvrent leur fenêtre pour voir si le Messie ne vient pas; mais si elle doit constater la venue du Messie, il serait téméraire à elle de tracer d'avance les sentiers qu'il doit parcourir.

Je n'irai donc pas proclamer, avec l'aplomb célèbre d'un critique des années précédentes, les phases certaines que la poésie dramatique doit traverser avec gloire; je craindrais trop que l'événement ne donnât un démenti formel à mes prédictions et ne fît injure à ma clairvoyance. Il est cependant des vœux ou des opinions consultatives qu'il est permis d'exprimer, des espérances qu'on peut sans forfan-

terie concevoir. Une fréquentation assidue des pièces contemporaines doit convaincre les plus hostiles que nul théâtre ne peut rivaliser avec le nôtre pour l'adresse de l'agencement, pour la dextérité de l'intrigue, pour le bonheur des péripéties et le merveilleux engrenage des épisodes. *Mademoiselle de Belle-Isle*, pour citer un exemple entre cent, est un vrai chef-d'œuvre pour le jeu facile des scènes. Mais l'habileté ne fait pas le poëte; l'art n'est pas une jonglerie. Que de fois, au théâtre, en présence de ces combinaisons savantes autant que stériles, n'avons-nous pas pris en haine tous ces ingénieux tours de force, regrettant l'absence par trop universelle de cette qualité indéfinissable et suprême qui est comme le feuillage sur la branche, comme la rosée sur la fleur, comme un chant d'oiseau dans la haie fleurie! Que de fois alors ne nous sommes-nous pas écrié : Oh! n'est-il pas enfin l'heure? Que M. Bayard s'éclipse donc, et que Mab ou Titania paraisse!

Car c'est la fantaisie que nous invoquions de la sorte, la fantaisie, cette magicienne toute-puissante qui fait resplendir tout ce qu'elle touche du bout de sa baguette irisée. La fée aimable et légère, elle qui porta tant de bonheur à Beaumarchais, lorsque trahissant pour elle ses laborieuses théories de *drame sérieux*, il la suivit dans sa course capricieuse; comment se fait-il que nous ne l'ayons plus revue parmi nous depuis ce gentil chérubin qui jetait d'un cœur si pré-

coce aux arbres, aux nuages, aux vents ses paroles perdues? A bien prendre en effet les choses, la *Folle journée* est le premier acte d'apparition de la fantaisie sur notre scène; pourquoi donc en serait-ce le dernier? La belle et jeune déesse, quel fortuné Prospéro la forcera donc à déserter encore son palais de nacre ou ses grottes de cristal pour apparaître un soir dans nos salles désertées qu'elle illuminerait soudain de son frais et radieux sourire! De qui ne serait-elle pas applaudie et bienvenue? Elle seule pourrait conjurer l'ennui dont chacun, pour peu qu'il ait quelque culture d'esprit, est présentement assiégé dans sa loge au théâtre.

Expliquons-nous bien toutefois, et ne donnons point de prise aux faiseurs réguliers qui croient avoir rempli toutes les conditions de l'art, quand ils ont suffisamment motivé les entrées et les sorties. Nous ne prétendons pas faire fi de notre habileté scénique, ni répudier aucunement cette marche logique du drame qui est un des mérites essentiels de toutes les productions du génie français. Seulement, nous voudrions que le *charpentier*, comme on dit dans le langage du genre, dérobât les plinthes de son échafaudage sous les somptueuses tentures du poëte; et si nous tolérons la *ficelle*, c'est à condition qu'elle supportera un gland d'or. Nous aimons les lignes précises en toutes choses; c'est dire assez que la fantaisie n'est pas pour nous un prétexte de dés-

ordre et de vagabondage poétique. Elle a son frein et sa règle, la réalité doit être le marchepied d'où elle s'élance pour revenir comme la colombe de l'arche nous rapportant le rameau sacré. C'est Juliette encore seule au balcon, et dans l'impatience de son cœur hâtant de ses vœux l'arrivée des heures sombres qni conduiront près d'elle le bien-aimé : « Ferme tes épais rideaux, ô nuit, reine des amoureux mystères... Viens, Roméo, viens; sur les ailes de la nuit ton image se détachera plus blanche que la neige nouvelle sur le noir plumage du corbeau. » C'est le More en proie à toute la fièvre de la jalousie, accusant de trahison celle *qui se troublait au son de sa propre voix*, celle dont il pressera bientôt d'une main meurtrière le sein *doux et lisse comme l'albâtre des tombeaux*, c'est le More s'écriant : « O démon ! si les pleurs d'une femme pouvaient féconder la terre, chaque larme qu'elle verse deviendrait mère d'un serpent. » La fantaisie dramatique telle que nous l'entendons, naît, on le voit, non-seulement du caprice et de l'aventure, mais surtout d'une passion ou d'une rêverie profonde, d'un sentiment naturel excité et idéalisé. Son effet alors est d'autant plus saisissant qu'il se prépare avec moins d'appareil et de solennité, et c'est un effet de cette nature qui termine dans Gœthe le troisième acte d'*Egmont*. La scène se passe dans la modeste chambre d'une fille du peuple aimée du comte d'Egmont. Quand arrive le fier gentilhomme

hollandais, enveloppé de son manteau comme tout cavalier mystérieux en bonne fortune, un badinage charmant s'engage entre le couple amoureux. Claire, tour à tour boudeuse et rieuse, lutine son glorieux amant sur sa réserve et son humble tenue ; mais lorsque, écartant son manteau, il découvre un éblouissant costume espagnol, la jeune ouvrière émerveillée recule et s'écrie avec grâce : « Quelle magnificence, vous allez vous salir ; je n'ose vous toucher. » Puis, à l'aspect de cette Toison-d'Or, de ce velours, de ces broderies, qu'elle examine d'abord avec une curiosité et une admiration enfantines, toute la grandeur et toute la renommée de celui qu'elle aime se présentent plus vivement à sa pensée, et alors l'enlaçant de ses bras enorgueillis : « Ah ! laisse-moi me taire, dit-elle, laisse-moi te tenir, laisse-moi fixer mes yeux sur les tiens ; y trouver tout, consolation, espérance, joie et douleur ! Mais, dis-moi, es-tu bien Egmont, le comte d'Egmont, ce grand Egmont qui fait tant de bruit, dont il est parlé dans les gazettes, dont les provinces attendent leur bonheur ? » — « Non, Claire, répond mélancoliquement le jeune héros, je ne suis pas cet Egmont-là. » Et s'asseyant près de Claire qui, agenouillée sur une escabelle, pose avec abandon ses bras sur les genoux de son amant et tient ses yeux attachés sur lui : « Écoute, mon amie, continue le jeune et illustre capitaine, l'Egmont dont tu parles est un Egmont chagrin,

morne, solennel, contraint de s'observer sans cesse, de prendre tantôt un masque, tantôt un autre ; il est persécuté, méconnu, ennuyé, tandis que le monde le tient pour gai, libre et joyeux ; il est aimé d'un peuple qui ne sait pas ce qu'il désire, honoré et exalté par une multitude dont il ne doit rien attendre, entouré d'amis auxquels il n'ose se confier... Oh ! épargne-moi l'énumération pénible de tout ce qu'il pense et éprouve. Mais l'Egmont que voici, Claire, il est aimant, sincère, fortuné, tranquille ; il est aimé et connu du cœur le plus sensible ; cet Egmont-là, c'est le tien. » — « Que je meure donc ! s'écrie la jeune amante éperdue et comblée, le monde n'a point d'ivresse comparable à celle-ci ! » Sur ces indications sommaires on juge difficilement d'une pareille scène ; mais ce n'est pas de la tragédie régulière, avec ses formes prudes et surveillées, qu'on obtiendra jamais de si naïves, de si poétiques émotions.

C'est donc vers la fantaisie que nous nous tournons avec espoir dans l'affaissement des forces poétiques du drame contemporain. Cela semble étrange à dire, mais la poésie de nos recueils n'a véritablement pas encore brillé sur le théâtre, et c'est sur les traces de la fantaisie qu'elle y fera son entrée, avec toutes les grâces pour cortége. Aussi quand elle apparaîtra dans ce brillant entourage, elle chassera la nuit présente devant l'éclat de ses paupières do-

rées. Portons envie à ceux qui seront de la fête. On verra soudain s'accomplir sur la scène les merveilleux effets du printemps dont la pluie féconde, les douces haleines et les rayons couvrent en quelques matinées les forêts nues de frondaisons luxuriantes. Le public fervent des pièces actuelles subira lui-même son magnétique empire, et les acteurs, purgeant leur mémoire d'une prose sans nom et de vers hérétiques, se convertiront avec intelligence au dieu nouveau. Si mademoiselle Rachel s'entête à s'ensevelir dans les catacombes d'un art défunt, le drame inspiré de la fantaisie saura bien trouver d'autres interprètes. Même à la Comédie-Française, j'aime à le croire, mademoiselle Anaïs lui viendrait en aide avec son espièglerie, mademoiselle Brohan avec sa malice provoquante, madame Mélingue avec sa passion, mademoiselle Judith avec sa beauté.

Mais à l'endroit même de la fantaisie, n'exagérons pas trop notre disette. Si les salles de spectacle tardent longtemps encore à s'ouvrir devant elle, n'avons-nous pas une très-belle fiche de consolation et de quoi prendre agréablement ce retard en patience? Sans franchir le cercle des œuvres de l'école nouvelle, n'avons-nous pas sous la main tout un théâtre dont elle est la muse, un théâtre dont chacun peut à toute heure allumer la rampe et lever le rideau? Heureux les spectateurs d'une pareille comédie! leurs yeux n'y sont point offusqués de décors dé-

teints, de costumes fanés, de jeunes premières sur le retour, de pères nobles par trop obèses. Leur imagination faisant seule tous les frais de la mise en scène, ils peuvent à leur gré rafraîchir d'eaux jaillissantes, ombrager de pampres en berceaux, orner de lambris tout semés d'arabesques le sentier, la pelouse, le boudoir où l'auteur conduit ses personnages. Encore une fois, les heureuses gens ! Ils ne courent pas risque, ceux-là, d'avoir affaire à de *grandes coquettes* coiffées de plumes extravagantes, disgracieuses à faire palpiter les ailes pailletées de l'éventail. Ils peuvent tout à leur aise baigner les regards de leurs *ingénues* des plus adorables langueurs, chausser leurs pieds lutins des mules les plus mignonnes. Et tout le personnel ainsi idéalisé à plaisir, quel charme d'entendre tous ces personnages d'un cœur si chaud, d'une parole si aisée, d'un esprit si mondain, si prompt, si scintillant, d'une si rare qualité ! Qu'on s'intéresse volontiers à toutes ces créations charmantes qu'on a si souvent vues en rêve et jamais rencontrées ! « Est-ce vous que vous avez peint dans Saint-Preux ? demandait Bernardin à Jean-Jacques. » « Ce n'est pas ce que j'étais, mais ce que j'aurais voulu être, » répondit l'éloquent romancier. Nous sommes tous ainsi, nous adorons les êtres imaginaires, mais possibles. Et où en trouver de plus attrayants que sur le théâtre dont je vous parle ? c'est Cordiani abîmé dans le funeste amour de Lucrèce, et « couvrant de

baisers terribles les gazons qu'elle a foulés. » C'est Camille « changeant d'apparence et de couleur, comme la pierre de son anneau à chaque rayon du soleil, » piquante énigme de femme dont Perdican a tant de peine à trouver le mot. C'est encore ce petit clerc de Fortunio, si sentimental auprès de Jacqueline, cette fine mouche, si galante et si désirable. Ce sont vingt autres figures diverses, d'une physionomie aussi accentuée que mouvante, qui font véritablement enchanteur ce *Spectacle dans un fauteuil.* Après cela qu'un pareil théâtre ne puisse prendre terre et s'adapter avec ses mobiles allures shakespeariennes, au mode actuel des représentations françaises, il n'est pas moins vrai qu'on peut dire à l'auteur comme Merceutio à l'amant de Juliette : « On reconnaît bien que la reine Mab t'a visité (1). »

(1) Ces pages étaient écrites avant la représentation du *Caprice* qui est venu confirmer avec tant d'éclat, nos espérances. Mais que doit-on le plus admirer, ou des grâces du poëte, ou de la naïveté du public contemporain, pour qui l'œuvre de M. de Musset imprimée depuis des années, en compagnie de dix autres pièces supérieures, a été l'occasion d'un enthousiasme si tardif ?

ÉPILOGUE.

A UNE JEUNE MÈRE.

Ces confidences maternelles que vous m'adressez de si loin, madame, et qui m'apportent, au sein du tourbillon littéraire, le calme du val discret où j'ai passé de trop courtes semaines ; ces confidences, qui trahissent une joie presque orgueilleuse, m'ont jeté en des alarmes dont je ne pourrais, sans remords, vous taire la cause. Dans la retraite où vos jours sont désormais fixés, tous vos espoirs et tous vos rêves caressent à toute heure le front chéri de Julien, ce fils unique, objet charmant de toutes vos tendresses. Cet enfant, de neuf ans à peine, votre image

selon vous embellie, et à qui vous avez transmis la délicatesse exquise de vos organes, c'est de lui que vous me vantez à plaisir la jeune âme déjà rayonnante, l'intelligence déjà ouverte à de singulières perceptions. Moi aussi, au dernier automne, en nos courses champêtres à travers les taillis et les prés, je l'avais remarqué sensible à tous les prestiges du paysage; jouissant, à son insu encore, des jeux du soleil et des saisons sur la campagne, des feuilles qui frémissent sous le vent; accueillant avec rêverie ces plaintes mourantes des ramiers qui arrivent, comme un soupir, aux lisières des bois. Vous me donnez dans vos lettres de nouveaux détails qui confirment mes observations personnelles, et vous semblez applaudir à tous ces symptômes d'une nature admirablement douée. Que faites-vous là, ô mon imprudente amie, et de quelles facultés funestes osez-vous fêter le développement! Je vous l'écris avec prière : combattez en hâte, jusqu'à les détruire, de pareils instincts. Ne laissez pas ainsi cet enfant s'enivrer lentement d'air pur, d'images et d'harmonies; détournez ses yeux de la création radieuse; fermez ses oreilles à ces rumeurs inarticulées des soirs qui vont se répondant des collines aux vallées; interdisez-lui, en un mot, le spectacle étudié de la nature; car Julien, cet enfant qui est un rêveur, jeune homme serait un poëte.

Or, bien que la seule pensée d'un tel malheur

puisse vous glacer d'épouvante, je vous le dis sans détours, il vaudrait mieux pour lui qu'il tombât et disparût dans la fontaine profonde au bord de laquelle vous l'avez surpris un soir, regardant scintiller dans l'eau les étoiles, que si sa destinée le devait faire poëte dans une ère pareille à l'an de grâce et d'industrie qui a nom 1847. Un jour, cet enfant que vous rêvez à bon droit, marchant, en toute distinction, dans la carrière qu'il aura embrassée ; ce Julien, dont le cœur, grâce à vos sollicitudes, n'aura pas été moins noblement formé que l'esprit ; un jour, hélas ! s'il cédait aux appels de la sirène qui déjà trouble son sommeil, après d'impuissants travaux, l'âme en proie à bien des vertiges, il vous reviendrait, brisé de ses vains efforts avec ce dégoût des hommes qui est un supplice affreux dans la vie. Ne vous effrayez pas, madame ; je ne veux pas retracer, après tant d'autres, quoique je pourrais le faire d'une plume bien renseignée, cette longue histoire de désenchantements et de deuils, qui serait, à coup sûr, la sienne. Je ne veux pas évoquer, pour vous convaincre, les ombres gémissantes des derniers imprudents qui sont tombés à la peine ; je vous dirai tout au plus, ne touchant qu'à deux points du sujet, ce qu'à cette date où je vous écris le poëte qui arrive (et je parle du plus éminent, du plus exquis surtout) peut attendre du public et du pouvoir.

Sans doute, comme on l'a éloquemment démon-

tré, les civilisations modernes à toutes les époques lui sont dures ; mais l'indifférence et le mauvais vouloir à son égard ont leurs degrés, et il est bon que la critique, de temps à autre, les marque dans l'histoire littéraire : pareille à ces marins qui, égarés sur l'Océan, ont soin de prendre souvent hauteur, afin de signaler à ceux qui, plus tard, seront aussi jetés par un mauvais vent dans les mêmes parages, les profondeurs de l'abîme ouvert sous leurs pieds.

Et d'abord, en fait de public, pour tout ce qui relève d'un art soigneux, d'un idéal délicat, d'une pensée fine, il n'y en a véritablement plus. Le goût des lecteurs a été, d'un bout de la France à l'autre, progressivement perverti et par les livres des cabinets de lecture et par les romans des journaux, littérature improvisée et de pacotille qui, chaque matin, infeste Paris et que, chaque soir, on expédie par ballots en province. Je vous ai entendue raconter à vous-même, madame, qu'il vous souvenait d'avoir vu, tout enfant, vos sœurs aînées et leurs amies lisant d'une voix émue, sous les charmilles jaunies par l'automne, ou *la Chute des feuilles*, ou les poëmes de M. Legouvé. Les sympathies des lectrices ont bien changé depuis lors. A cette heure, les plus nerveuses et les plus dégoûtées se passionnent pour les personnages que vous savez de M. Sue et se délectent au style de M. Soulié. Puisque de telles inventions rallient même les plus chers suffrages, la poésie, vous en

conviendrez, n'a plus qu'à se taire. Quand le limon qui reposait au fond du lac, soulevé par quelque tempête, remonte à la surface, alors, selon l'image consacrée par un illustre, le cygne se retire des eaux troublées; il gagne une anse abritée et limpide où nulle souillure ne puisse atteindre la blancheur de ses ailes. Voilà pour le public. Quant au pouvoir, s'il avait d'autres préoccupations que l'éternel souci des portefeuilles, s'il considérait la situation morale et intellectuelle de la France d'un œil vraiment éclairé, il se dirait : « Mais ce pays s'en va ! Toutes les grandes idées qui font la vie des peuples vont lui manquer. Les précieuses notions du juste selon Dieu, du beau selon l'art, disparaissent ou s'altèrent ; tous les sentiments qui haussent le cœur l'abandonnent, et sur toutes ces ruines surgit une passion fixe et dévorante, la passion du gain. » En présence d'un mal si profond, avant de répondre à toutes les passions ameutées autour de lui par des intérêts mesquins ou odieux, ce pouvoir se rappellerait logiquement alors qu'il y a, épars dans cette foule, dont le niveau moral va chaque jour s'abaissant, quelques rares esprits, en dehors et au-dessus de tous les partis politiques : âmes élues que n'a point absorbées le matérialisme industriel du temps, qui gardent vives bien des ardeurs sacrées, ailleurs éteintes; dont la voix étouffée, si on lui ménageait des échos, pourrait ranimer dans les cœurs et le culte de la Patrie, qui ne

connaît plus de dévouements, et le culte de la Famille, dont les liens sont si relâchés, et celui de la Nature qu'on oublie, et celui de l'Idéal qu'on raille! Il y aurait opportunité et prévoyance, n'est-ce pas? à provoquer de tels services, et le pouvoir que je suppose s'empresserait de les rendre possibles, n'ayant, pour cela faire, qu'à suivre l'exemple de ces propriétaires mélomanes qui arrangent au bout de leurs enclos quelques massifs de coudriers et d'érables où le rossignol vient, au printemps, sous la feuillée hospitalière, chanter toute la nuit. Or, de tous les emplois qu'on réserve aux seuls lettrés, et qui ne sont dûment remplis que par eux, je vois toujours le poëte exclu. Avec vous, madame, je n'entrerai pas en certains détails qui seraient les pièces à l'appui de mon dire. Cette sorte de statistique serait trop facile à dresser, plus facile qu'il ne serait d'expliquer cette répulsion ou tout au moins cet abandon des esprits intelligents par excellence. Quelques-uns en trouvent la cause dans l'incurie des poëtes eux-mêmes, cigales imprévoyantes qui ne songent à leur dénûment qu'à l'heure où *la bise est venue*. Quelques autres voient dans leur sauvagerie habituelle ou dans la fierté bien connue de leurs sentiments un obstacle à leur fortune. Je crois cette dernière observation juste en bien des cas, et, à ce propos, j'ai encore à vous confier un regret que le passé m'inspire.

Vous savez, mon amie, que je suis de ceux-là qui

ont le respect et, en bien des choses, l'amour du passé. Comme il n'est pas dans les habitudes de mon estime de placer les époques d'industrie et d'égoïsme plus haut que les époques d'art et de courtoisie, je tourne souvent vers le passé, qui me sourit et qui m'attire, ce front penché que vous avez maintes fois, dans ses accablements, relevé d'une main douce. Je sais donc voir en France, aux trois derniers siècles particulièrement, un intermédiaire empressé et plein de grâce entre le pouvoir oublieux et le poëte oublié : c'est la grande dame. La grande dame est encore une figure disparue. J'apprends bien quelquefois, dans mon coin, que certaines femmes voudraient jouer dans les lettres contemporaines ce rôle qui tente leur vanité; mais qui sait y regarder, voit toujours, sous leurs prétentions, percer le bout d'oreille de la bourgeoise. Cette protection intelligente d'autrefois, qui n'avait plus rien d'offensant avec ses gracieux airs de femme, elle allait surtout chercher dans l'ombre les talents fins et discrets, inhabiles à se produire d'eux-mêmes. Celles, au contraire, qui s'imaginent, à cette heure, continuer ces traditions perdues, se font les marraines de quelque lourdaud universitaire quand elles ne s'attellent pas au char du succès. Le succès les fait accourir à ses lueurs phosphoriques, comme les papillons du soir aux bougies ; ainsi celles qui devraient commander à l'opinion en sont les esclaves.

Cela dit, madame, je n'ai certes plus à conclure ; et pourtant, si je parlais à un jeune homme rencontré par hasard dans la vie, et qu'une impérieuse vocation entraînerait dans la voie dont je vous signale les périls, loin de l'en détourner je serais le premier à lui battre des mains, le premier à l'affermir dans ce culte de l'idéal, la seule religion qui fasse encore des martyrs; mais, comme Julien n'est pas une de ces âmes solitaires qui peuvent souffrir pour une noble cause sans que leurs souffrances soient contagieuses ; comme il n'est point de bonheur pour vous sans bonheur pour lui, croyez-en ma jeune expérience, et faites, sans nul retard, selon les conseils de ma fervente amitié.

Rappelez-vous, madame, une scène ravissante du *Don Carlos* de Schiller, dont je vous racontai, un soir, sous vos platanes, les dramatiques péripéties. Croyant à un rendez-vous donné par la reine, Carlos accourt, tout palpitant, au lieu indiqué où l'attend seule la princesse Éboli. Alors s'engage une adorable scène entre la jeune princesse amoureuse et le prince inquiet, rêveur, impatient, dont l'esprit abîmé dans les extases d'un autre amour ne sait pas comprendre les tendresses du cœur qui tressaille et balbutie à ses côtés. Mais, après avoir vainement provoqué l'aveu qu'elle espère, quand la jeune femme, à bout d'ironie et de séductions, raconte enfin que le roi la veut livrer de force à l'un de ses favoris, alors, sur un mot

de Carlos, elle se dresse hautaine, le geste enflammé, le front radieux, et s'écrie dans sa fierté frémissante : « Estimer les faveurs d'une femme, estimer les joies de l'amour comme une marchandise ! L'amour est la seule chose qui ne souffre pas d'autre acheteur que lui-même. C'est le diamant inestimable que je veux donner ou enfouir à jamais, pareille à ce riche marchand qui, insensible à l'or du Rialto et se moquant des rois, rejeta ses perles dans la mer, trop fier pour les abandonner au-dessous de leur prix. » Inspirez, je vous en conjure, inspirez ces nobles dédains à l'enfant qui grandit sous vos ailes. Dites-lui que de nos jours la poésie est cette perle dont les puissants et les riches ne connaissent plus la valeur, et qu'il est sage d'enfouir au plus profond de son âme.



APPENDICE.

APPENDICE.

A propos des études qui précèdent, on a rappelé avec bienveillance que nous n'étions pas étranger au bel art dont nous jugions les produits contemporains. La critique en effet, si desséchante qu'on la suppose pour l'esprit qui l'exerce, ne nous a point entièrement détourné des vers, et nous avons continué d'en écrire avec une discrétion qui n'exclut pas la ferveur. Serons-nous excusable de reproduire, comme appendice à ce volume, quelques pièces d'une date plus récente que la *Couronne d'Ophélie?* Si le critique lui-même cultive l'art, la connaissance de sa propre manière ne saurait être indifférente au lecteur, car elle peut, en certains cas, trahir le double secret de ses censures et de ses louanges.

LE MAL DES POÈTES.

J'ai fui la grande ville aux rumeurs discordantes,
Arène où je luttais, car de ma tête en feu
J'avais le cher espoir que les vagues grondantes
Sous la fraîcheur des bois s'assoupiraient un peu.

Ombrages souhaités, disais-je enthousiaste,
De mon âme éperdue aurez-vous pas merci ?
Je quitte et ma chimère, et la cité néfaste ;
De mon jeune renom je n'ai plus le souci.

Le lutteur est vaincu quand sa vie est troublée.
A d'autres les combats du cirque et ses honneurs ;
Moi, je n'aspire plus qu'après cette vallée
Où m'emporte mon rêve au milieu des faneurs.

Oh ! quand je viens à vous, poursuivant loin des hommes
Le repos, ce trésor au fond des bois caché ;
Murmures des buissons invitant aux doux sommes,
Pâles rameaux du saule ainsi que moi penché,

Dites, ô champs pleins d'ombre, ineffables retraites,
Vallons que fait joyeux la source au bruit charmant,
Aurez-vous pas pour moi de ces douceurs secrètes
Qui versent dans l'esprit un vague apaisement?

Ne répandrez-vous pas sur ma tête affaiblie
Ces baumes de l'air pur, des rameaux et des fleurs,
Ces aromes qui font de la mélancolie
Les pleurs moins orageux détendre nos douleurs?

Nature, ainsi vers toi dont le sourire invite,
Las de souffrir ailleurs, je venais empressé ;
Mais à peine en tes bras, j'ai reconnu trop vite
Le néant de l'espoir dont je m'étais bercé.

Voici que sur ton sein, de son mal poursuivie,
Pareille au faible oiseau dont l'aile vainement
Du vautour acharné fuit l'atteinte, ma vie
N'a point à ses douleurs trouvé d'allégement.

Comme tout autre bien tu n'étais donc qu'un leurre,
Repos que sous les bois de si loin je rêvais!
Ainsi que dans la foule aux champs déserts je pleure,
Autant que la cité les bois me sont mauvais!

Un ciel paisible en vain dore le paysage;
En vain du frais ruisseau le cours est azuré;
Le printemps est pour moi sans douceurs, mon visage
Du calme universel ne s'est point éclairé.

La fleur tranquille au vent qui caresse sa tige,
L'arbre fier du soleil qui le baigne au sommet,
Toute chose me laisse en proie à ce vertige
Que la cité du moins par instants endormait.

Aussi, beautés des champs sourdes à mes prières,
Vous, beautés dont j'étais l'admirateur pieux,
Splendeurs des soirs, vallée en fleurs, ondes, clairières,
Je détourne de vous et mon cœur et mes yeux !

Oui, que les cieux soient purs, la campagne enchantée,
Je passe, sans rien voir de la belle saison,
Et quand tout est serein, de mon âme agitée
A Dieu lui-même enfin je demande raison.

De ta puissance amère est-ce un jeu? De ton œuvre,
Dieu, qu'on proclame juste, es-tu donc si jaloux
Que le sombre vertige, ainsi qu'une couleuvre,
Lorsque nous l'approchons se dresse entre elle et nous?

As-tu donc peur qu'au vœu d'une âme simple et pure
Ne cède quelque jour le mont ou la forêt,
Et que, bravant pour moi ton pouvoir, la nature
A mes regards fervents ne livre ton secret ?

Oh! vers elle pensif et le regard avide,
Si j'accours, ce n'est pas, OEdipe aux yeux perçants,
Que je veuille du Sphinx, en qui le mot réside,
Mettre à nu le mystère et surprendre le sens.

Non, jamais de ravir à l'antique Cybèle
L'énigme du destin je n'eus la volonté.
Vers elle, amant discret, je viens, la trouvant belle,
Enivrer chastement mes yeux de sa beauté.

Je viens de ton ouvrage, artiste incomparable,
Admirer, triomphant des hommes et des jours,
La jeunesse sans fin, le charme inaltérable,
Et proclamer ta force empreinte en ses contours.

Mais toi, de purs transports quand mon âme redouble,
Toi qui ne daignes pas à son mal compatir,
Tu laisses sur mes yeux ce voile épais du trouble,
Tu retiens en mon cœur le cri qui veut sortir.

LES DEUX PROSCRITS.

Sur la colline verte, où se suspend la chèvre,
Il s'assit tristement, d'un grand chêne abrité,
Celui-là qui toujours a trois mots sur la lèvre :
Jeunesse, Amour, Beauté.

A ses pieds il voyait, aux haleines d'octobre,
Ses feuillages épars, frissonner ce beau lieu,
Car le soleil plus pâle et de rayons plus sobre
Lui semblait dire adieu.

Il contemplait ému, ce penseur solitaire,
Et les champs dépouillés et le vallon transi;
Son jeune esprit allant du deuil de cette terre
A son propre souci.

Puis, soulevant ce front où la douleur enfonce
Plus d'une pointe amère, impossible à celer,
Les échos d'alentour, sans lui faire réponse,
L'entendirent parler :

« Avant de vous quitter, vallon, nature aimée,
Arbres à qui je dois l'abri d'une saison,
Solitude où j'avais sur le front la ramée,
Sous les pieds le gazon;

« A l'heure où, sous l'ombrage aux vents d'automne en proie,
Des riantes saisons ne s'entend plus le chœur,
Il faut que devant vous, du souci qui le broie,
Se décharge mon cœur.

« Quand de vous je m'éloigne, au temps qui nous oppresse,
Je sens mon cœur se fondre et mes larmes pleuvoir,
Comme on pleure à quitter une chère maîtresse
Qu'on ne doit plus revoir.

« Si je reviens à toi, Nature défaillante,
Quand le ciel au printemps darde ses rayons d'or,
Sur ton trône de fleurs, rajeunie et brillante,
Te trouverai-je encor?

« L'homme qui, sans pudeur, de tes charmes trafique,
Aura-t-il pas enfin, auguste royauté,
Arraché de tes mains ton sceptre pacifique,
Chaque jour insulté?

« Du sud à l'aquilon l'outrage est unanime.
Chacun, portant sur toi la bêche ou le couteau,
D'un bras profanateur que l'avarice anime,
Lacère ton manteau.

« L'industrie, en tous lieux vomissant les usines,
Ainsi que le vallon envahit la hauteur;
Tout rivage exploité perd, au bruit des machines,
Son calme inspirateur.

« Adieu les bois sacrés, les clôtures discrètes,
Le frais buisson propice aux couples amoureux
Qui par les champs allaient cueillant les pâquerettes
Aux bords des chemins creux !

« Adieu tous les plaisirs des voyageurs qui songent,
De la plaine et des monts les jeux charmants à voir,
Et ces mille accidents des collines qui longent
Les eaux, leur bleu miroir !

« La terre est uniforme à cette heure. O Nature !
Ils ont osé, jetant la colline au bassin,
De leurs lignes de fer, sacrilége ceinture,
Sillonner ton beau sein !

« Aux appels du grand Dieu qui tient le caducée,
Les intrigants, jaloux d'avoir les meilleurs lots,
Embarquent sur les rails leur sottise empressée,
Les marchands leurs ballots.

« Qu'ils aillent ! cependant, d'une main attristée,
J'emporte ces rameaux jaunis aux feux du jour,
Comme un amant la fleur de larmes humectée,
Relique de l'amour.

« Afin que reste en moi ton image attrayante,
Sans qu'un nuage humain puisse un jour la ternir,
Je veux avoir de toi, dans la cité bruyante,
Ce frêle souvenir.

« Dans cette guerre ouverte à tous deux, il est juste
Que j'unisse du moins mes soupirs à tes cris ;
La Nature sacrée et le Poète auguste
Sont ensemble proscrits.

« Tous deux, quand de chacun le veau d'or est l'idole,
Trahissent clairement au cœur matériel,
L'une dans sa beauté, l'autre dans sa parole,
Quelque chose du ciel.

« Contre tous deux aussi l'ostracisme est le même :
Je subis à mon tour l'injure que tu sens ;
La foule clôt les yeux à ton charme suprême,
L'oreille à mes accents.

« Puisque du même affront cette époque nous lie,
Va ! dans quel tourbillon que je sois emporté,
O Nature ma sœur, ne crains pas que j'oublie
Cette fraternité.

« Ma lyre, des amours autrefois caressée,
Jetiera l'invective à ton brutal vainqueur ;
Chaque coup de son fer dont tu seras blessée
Répondra dans mon cœur.

« Soit qu'il renverse un arbre altier, ou l'humble treille
Dont les bras sur le sol vont gisant à moitié,
Pour tous joyaux tombés de ta riche corbeille
J'aurai même pitié.

« Et pareil à celui dont l'amour délirante,
S'inclinant sur un sein que la mort va briser,
Veut du moins recueillir de la bouche expirante
Le suprême baiser,

« Sur la colline verte, avant que l'homme brise
Le front du dernier chêne, abri dans la chaleur,
Je viendrai respirer et ta dernière brise
Et ta dernière fleur ! »

SOUVENIR DE PRINTEMPS.

Ce n'étaient dans les airs que chauds rayons, bruits d'ailes,
Soupirs de claires eaux, cris joyeux d'hirondelles ;
La terre était en fleur ;
Du beau printemps qui fait la prairie opulente,
Tout ressentait alors, l'oiseau comme la plante,
L'amoureuse chaleur.

Lis aux lames d'argent, pervenche, campanule,
Toute fleur au soleil brillait ouverte, et nulle
Ne restait en bouton ;
Et les papillons d'or, les abeilles par bandes,
Butinant au hasard, des riches plates-bandes
Parcouraient le feston.

Mais lorsque sous l'ombrelle, Enfant au front candide,
Tu parus à mon bras en ce jardin splendide
Qui nous émerveillait;
O prodige ! ô beauté, charme de toute chose !
Abeille et papillon, quittant les fleurs de rose
Et les touffes d'œillet,

Vers ta bouche, fleur pure et pleine d'ambroisie,
Accoururent, essaim que dans ma jalousie
J'avais peine à chasser;
Car l'abeille aspirait à cette fleur pourprée,
Et l'ardent papillon de son aile nacrée
La voulait caresser.

LE CULTE DU PASSÉ.

Chaque jour il venait au seuil d'un vieux portique,
Et, contre les débris de lianes brodés
S'appuyait, telle on voit la Polymnie antique,
Pensive, et ses deux bras sur un socle accoudés.

Et comme du regard dominant une grève,
Il voyait la campagne au loin se dérouler,
La nature et ses bruits, par instants, à son rêve
Se mêlaient vaguement, sans jamais le troubler.

Un jour que plus rêveur encor que d'habitude,
Il était là dans l'ombre, une main sur les yeux,
Voici qu'envahissant soudain la solitude,
Des jeunes gens passaient avec des chants joyeux.

Tous, ardents voyageurs, en phalanges pressées,
Courant vers l'horizon et vers le lendemain,
Ennemis du repos et des âmes lassées,
Au jeune homme pensif ils criaient du chemin :

« Parmi la ronce aiguë et la pariétaire,
Comme un marbre en ruine, immobile et glacé,
Que restes-tu, jeune homme, à rêver solitaire,
Les yeux sur le passé ?

« Sur un monde détruit pourquoi gémir encore ?
Le champ vide est toujours déserté du glaneur.
Ami, viens dans nos rangs, nous allons vers l'aurore,
Nous allons au bonheur.

« Les temps vont s'accomplir, les temps de la conquête.
Aux rivages nouveaux nous allons aborder.
Suis-nous et sans regrets, tu seras de la fête,
Suis-nous, et sans tarder! »

Mais lui, le doux jeune homme, à son culte fidèle,
En ces lieux, tout peuplés de ses pensers chéris,
Demeura solitaire, ainsi qu'une asphodèle
Sur un cippe inclinée, amante des débris.

Eux raillaient cependant sa pensée inactive,
Et comme ils reprenaient leur marche sans repos,
Lui, d'un front assuré, grave, sans invective,
Les salua du geste et leur jeta ces mots :

« Que tout astre nouveau, toute belle apparence
Vous guide, ô voyageurs, sans jamais se ternir !
Allez d'un cœur joyeux, vous avez l'espérance,
Moi j'ai le souvenir.

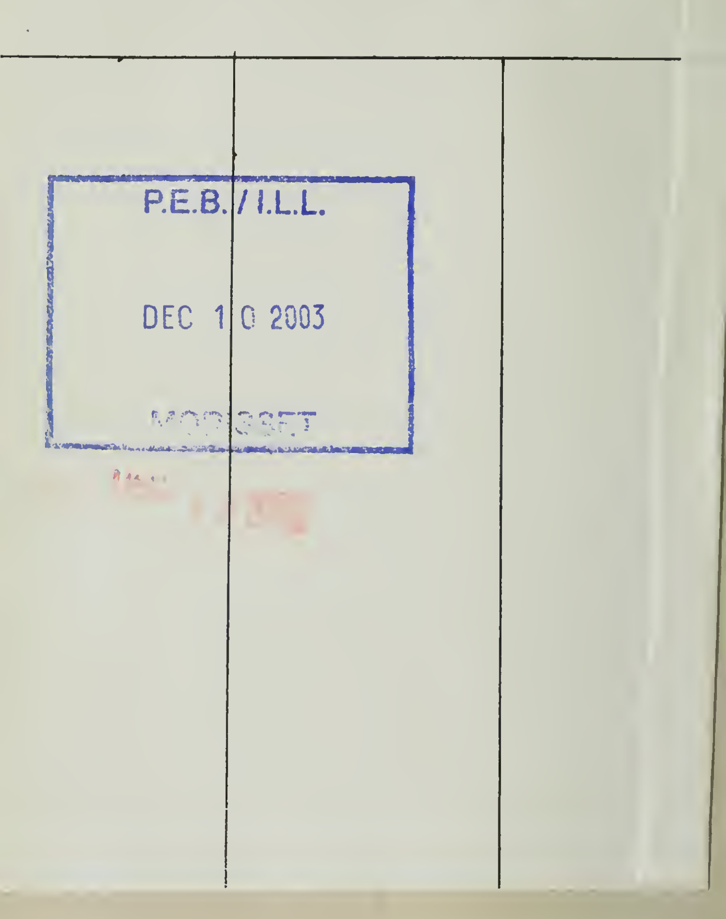
« Je reste ; mais allez, sans que rien vous retarde,
Vers des climats plus doux, vers des sites plus beaux ;
Allez donc emportant l'espérance, je garde
Le culte des tombeaux. »

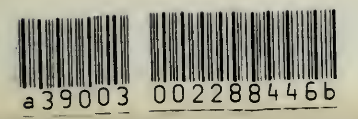
TABLE.

	Pages.
Préambule	3
Hymne a la beauté	15
Alphonse de Lamartine	21
Théophile Gautier	41
Alphonse Esquiros	57
Alfred de Musset	65
Édouard Turquety	77
Béranger	85
Les deux Deschamps	95
Victor de Laprade	105
Auguste Barbier	119
Alfred de Vigny	135
F. Ponsard	145
A. Brizeux	157
Jules de Rességuier	169

Pages.
Sainte-Beuve 158
Arsène Houssaye 185
Victor Hugo 195
Médaillons et camées 211
La poésie contemporaine au théatre 235
Épilogue 251
Appendice. 261

FIN DE LA TABLE.


P.E.B. / I.L.L.
DEC 10 2003


a39003 002288446b

